[478b]

Por muez entendre vos dirai  
La matire dont traiterai:

D’une dame ki jaidis fu,

Au tens le riche roi Artu,

De tel valor, de si grant pris  
- Com la riche Samiramis,

Qui fu roïne coronee  
De Babilone la lowee,

Ne pot plus grant renom avoir  
De richesse ne de savoir -  
Et d’un sien fil k’ele envoia  
A cort; coment l’endoctrina ;  
Coment li damoisiaus retint  
La doctrine ; ke l’en avint  
Et coment il par sa valour  
Monta puis en si grant honor ;  
Car tant com cis ciecles durra  
Ses nons oblïez ne sera,

Car il fu rois poissanz clamez,

De trois roiaumes coronez.

Li damoisiaus ot non Beaudous,  
De valour renomez sor toz,

Qu’il out toz autres sormonteiz  
Por sa valour, por sa bonté.

Si com tesmoigne li escris,

Ne fu nuns autres de son pris.

Et si fu íìz le prou Gauvein  
Qui le cuer ot tant net et sain  
C’onkes a nul jor vilonie  
Ne fu par lui dite n’oïe.

Ce saichiez, n’est pas controvure,  
Ainz est tot estrait d’escriture.

A Tors, ou mostier Sain-Martin,  
Le trovai escrit en latin.

**Traduction**

(1) Pour mieux m’acquitter de ma tâche, je vais vous dire quel  
sujet je vais traiter : je vous parlerai d’une dame qui, au temps du  
puissant roi Arthur, était autrefois d’une telle qualité et d’une si  
grande réputation - de même que la puissante Sémiramis, qui a  
été couronnée reine de la célèbre Babylone, elle n’a pu obtenir  
une plus grande renommée à propos de sa puissance et de sa  
sagesse - et je vous parlerai de son fíls qu’elle a envoyé à la  
cour; de la manière dont elle l’a instruit; de la façon dont le  
noble jeune homme a retenu cet enseignement; de ce qui lui en  
est advenu et comment, par son mérite, il est depuis arrivé à un  
si haut degré d’honneur ; car aussi longtemps que ce monde se  
perpétuera. son nom ne sera pas oublié, parce qu’il a été appelé  
roi pusssant, titulaire de la couronne de trois royaumes. Le noble  
jeune hommc portait le nom de Beaudoux et était bien connu par  
son méritc au-dcssus de tous, car il avait dépassé tous les autres  
par sa vaillance et par sa valeur. Comme en témoigne la  
tradition, il n'y avait personne d’autre qui ait son renom. II était  
le fi!s du vaillant Gauvain qui avait 1 ’esprit si pur et si sain qu’au  
grand jamais unc parole méprisable n’a été par lui proférée ou  
cntcnduc. Sachcz ceci: ce n’est pas une invention, mais un  
élcment cnticrcinent tiré de la tradition écrite. A Tours, au  
monastcrc Saint-Martin, je l’ai trouvé écrit en latin.

Or le vuel je en romanz metre  
Tot ensi com conte la letre,

Que je del mien rien n’i metrai  
Fors tant ke par rime dirai,

Por ce ke ceus le vuel aprendre  
Qui ne sevent latin entendre.

Et ci dis est mout bel et gens,  
C’ancor i poront mainte gens  
Example prendre et demander,

C’il i volent a droit penser.

Li malvais s’en chastïeront  
Et li boen s’en amenderont.

Et mout doit on prisier tel dit  
Qui fait solas et grant profít  
Et dont li cors et l’arme amende :  
Bien est raisons c’om i entende.

As saiges soit li solaciers  
Et as fous soit li proficiers !

Et li Escriture comande  
C’adés soit li proudom engrande,  
Ou k’il soit, de tel uevre faire  
Dont puist a Nostre Signor plaire.  
Li hom leniers et perissous  
Et ki trop sovent est oissous,

Chiet plus tost en fole pensee.

Dont doit voloir chascuns k’il bee  
A Deu amer, a Deu servir.

Entense a ce dont puet venir  
Nes cuers et bone volenteiz !

Vos savez bien, c’est veritez,

Que kant li bons ovrers bien oevre,  
Mout s’ajoït de la bone oevre ;

Et millor lowier en atent,

Qant la voit prover bellement;

Et cil ki la bone oevre voient,

C’en delitent et s’en esjoient.

36 [479a]

40

44

48

52

56

À présent, je veux le transposer en langue vemaculaire  
exactement comme le rapporte le texte, de sorte que je n’y  
ajouterai rien de mon cru sauf que je vais le mettre en vers, parce  
que je souhaite le faire connaître à ceux qui ne comprennent pas  
le latin. Et ce récit est très beau et plein de noblesse, si bien que  
beaucoup de gens pourront à cette heure y prendre exemple ou  
en rechercher, s’ils souhaitent penser de manière convenable.  
Les mauvais y trouveront matière à se corriger et les bons à  
s’améliorer. On doit faire grand cas de ce récit, qui apporte du  
plaisir et un grand profit et où le corps et l’âme trouvent à se  
régénérer: il est bien raisonnable qu’on y porte son attention.  
Qu’il soit un divertissement pour les sages et un bénéfice pour  
les fous ! De son côté, TÉcriture sainte ordonne que l’honnête  
homme soit toujours empressé, où qu’il soit, à accomplir une  
action par laquelle il puisse plaire à Notre-Seigneur. L’homme  
lâche et paresseux, et qui se montre trop souvent inutile, tombe  
pius vite dans la fùtilité. C’est pourquoi chacun doit vouloir  
aspirer à aiincr Dieu, à servir Dieu. Prends garde d’où peut  
provcr.ir un cocur pur et une bonne volonté ! Vous savez bien,  
c'est la vcritc, quc quand le bon ouvrier travaille bien, il se  
réjouit fort de sa bonne tâche ; et il en attend une meilleure  
rccompci'.sc. quand il la voit être jugée avec grâce ; et ceux qui  
obscrvcnt la bcllc ocuvre y prennent plaisir et s’en réjouissent.

60

64

lllll

**■**

MBI

11111

1111

En regardant ont sovent dit:

« Benois soit ki ceste oevre fist! »  
Qant dïables nos trovera  
En bone oevre, lors s’en ira  
Si desconfìs et si sanz joie  
Com li leus kant il pert sa proie.

En l’onor del Roi tant poissant,  
Vuel comancier d’or en avant.

Cil Sires me soit en aïe  
Qui de tot a la signorie !

Car tuit li bon comencement  
Et tuit li bon defmement  
Sont de par Deu, Nostre Signor :  
Sans Luí n’a nule rien valor.

Por ce L’apel, por ce Le pri:

Par sa pitié, par sa merci  
Me doint ce oevre bien fenir  
Et comencier a son plaisir !

Un jor de Pentecoste avint  
Que li rois Artus cort tint.  
Chevalier, dames et puceles  
Ot en la cort riches et beles.

Mout fu cele cors esjoïe  
De dames, de chevalerie,

Ne n’i ot nul ki endroit soi  
N’eust riche juel del roi.

Qant il íurent plus esjoï,

Unes novelles ont oï  
Que li peres Gauvein fu mors  
Qui. rois estoit poissans et fors.  
Aucun des barons de la terre  
Vindrent a cort por Gauvein querre  
Qu’il venist laí, nel laissast mie,  
Metre la terre en sa baiilie.

Mout en ont li baron parlei;

76

80

84

92

[479b]

En la regardant, ils ont souvent proclamé : « Heureux soit celui  
qui a accompli ce travail ! » Quand le diable nous trouvera en  
train d’accomplir une bonne action, il s’en ira alors, aussi abattu  
et triste que le loup quand il perd sa proie. En l’honneur du Roi  
si puissant, je veux commencer dès maintenant. Que ce Seigneur  
qui a le pouvoir sur tout me vienne en aide ! Car tous les bons  
débuts et toutes les bonnes fms procèdent de Dieu, Notre-  
Seigneur : sans Lui, aucune chose n’a de valeur. Voilà pourquoi  
je L’invoque, voilà pourquoi je Le prie : que dans son infinie  
pitié II me donne de bien achever cette reuvre et de la  
commencer selon son agrément.

(89) II est arrivé un jour de Pentecôte que le roi Arthur tenait sa  
cour. II y a\ait à la cour de puissants chevaliers, de belles dames  
ct dc belles jennes lilles. Cette cour était en pleine réjouissance  
arâce aux dames ct à la chevalerie, et il n’y avait personne qui,  
cn cc qui le concerne, n’avait obtenu un magnifique joyau du roi.  
Alors qu'ils êtaicnt au comble de la joie, ils ont entendu des  
informations sclon lcsquelles le père de Gauvain était mort, qui  
ctait un roi d'une très grande puissance. Quelques-uns parmi les  
vassaux du tcrritoirc sont venus à la cour pour chercher Gauvain  
afin qu’il aillc là-bas mettre le domaine sous son empire et qu’il  
nc l’abandonnc pas. I.es vassaux en ont beaucoup parlé ;

96

'illllSII

' 'SíMSm

100

■  
1  
1  
I

Robert de Blois, Biaudouz, éà. J. Ch. Lemaire

En la fin ce sont acordei  
A ce k’a feste Sain Jehan,

Qui vient aprés droit en avant,  
Soit li rois Gavein coronez  
Ensi com vos oreis conteir.

[48

■

Aprés maingier, joious et liez  
Fait li rois escrire ces briez,

Quinze paire d’or saielés,

Et vuet ke chascuns soit portez  
Par soi, ne jai ne quiert nomer  
Un soul de souz k’il vuet mander,  
Car les letres comunes sont  
A trestoz souz ki les oront.

Mout sont richement atomei,  
Jusqu’au genous halegoutei,

Li mesaige, ce devez croire,

Que chaschuns ont boites d’ivoire.  
Tant com il poront sanz sejor  
Iront jusc’a la Chandelor  
Ne jai n’iert vile si petite  
Ou en ne mostre la chartre escrite ;  
S’autres n’est ki la saiche lire,

Bien seit chascuns la soie dire.

112

116

Or oiez tout jusq’a la fín  
Ce qu’est escrií en perchemin :  
« Tuit cil ki ces letres oront  
Et ceuz ki leire les vorront,  
Joules et vieuz, petis et grans,  
Povres et riches et poissans,  
Amont, aval, et sus et jus,  
Salue li bons rois Artus  
Et dist k’il tanra cort pleniere  
Une quinzaine toute entiere  
A Londres a la Saint Johan ;

à la fm, ils sont tombés d’accord pour qu’à la fête de la Saint-  
Jean, qui arrive dans un avenir proche, le roi Gauvain soit  
couronné, comme vous allez i’entendre raconter.

(111) Après le repas, animé d’une profonde joie, le roi fait écrire  
ses lettres, quinze semblables scellées d’or, et il veut que  
chacune soit portée pour elle-même et n’entend nullement  
donner le nom d’un seul de ceux à qu’il veut en envoyer, car les  
lettres sont publiques pour tous ceux qui les entendront lire. Les  
messagers sont très fastueusement équipés, couverts jusqu’aux  
genoux d’omements gamis d’aiguillettes, vous devez le croire, et  
ils ont chacun des boîtes d’ivoire. Autant qu’ils le pourront, sans  
retard, ils leront route jusqu’à la Chandeleur et il n’y aura de  
villc, si pctite soit-clle, où on ne montre la lettre écrite ; s’il n’est  
personnc d'autrc qui sache la lire, chaque messager sait bien  
proclamcr la sienne.

(129) Maintcnanl ccoutez bien jusqu’à la fín ce qui est écrit sur  
lc parchcmin : « Tous ceux qui écouteront cette lettre et tous  
ccux qui voudront la lire, jeunes et vieux, petits et grands,  
pauvrcs ou richcs ct puissants, de tout partout, le roi Arthur les  
salue et a dit qu'il tiendra une cour plénìère pendant toute une  
quinzaine à Londrcs, à l’occasion de la Saint-Jean ;

S’a fait parmi sa terre ban : 140

Quiconques soit ki de lui tengne,

S’a cele cort riche ne veigne,

Jamais jor tant com il vivra,

Ne pais n’amor a lui n’avra, 144

Q’a cele cort iert coroneis  
Gauvains et novel marîez.

A feme prendra la pucele

De Gales, la riche, la bele, 148

C’iert coronés li rois d’Irlande.

Por ce les siens venir comande,

Qu’il veignent por lui faire honor.

Li rois Artus at dit le jor, 152

Car tant a cele cort donra

Qu’en set ans mais cort ne tanra. »

Tost sont les noveles alees

Amont, aval, par les contrees. 156

Tantost comme Biausdous l’entent,

A sa mere le congié prent  
Et dist: « Ma douce dame chiere,

Faire vos vuel une prïere 160

Dont vos joie devez avoir,

Car ce je doi jamais valoir,

Bíen est mais tens de l’esprover.  
Por ce vos vuel congié rover  
D’aler en Bretaigne orendoit,  
Ansoiz ke cele feste soit;

Car bien sovent est esbaihis  
Hom ki víent en autre païs,

C’il ainz acostumei ne l’a.

Por se est biens que vosse la  
Aprendre l’estre de la terre.

Et ce je doi jai pris conquerre,  
Bien sai que lai le conquerrai;  
S’aprendrai ce ke je ne sai  
Entre seuz de la Table ronde,

164

168

ìl a fait répandre sur son terrìtoire une proclamation publique : si  
quiconque qui dépende de lui ne se rend pas à cette somptueuse  
cour, il n’aura plus jamais, aussi longtemps qu’il sera en vie, de  
paix ní de lien affectif envers le roí, car à cette cour Gauvain sera  
couronné et nouveau marié. Comme femme, il va prendre la  
jeune ftlle de Galles, la puissante, la belle, et sera couronné roi  
d’Irlande. Pour cette raison, le roi commande aux siens de venir  
afín de lui faire lionneur. Le roi Arthur a annoncé le jour, car íl  
fera tant de présents à cette assemblée qu’il ne tiendra plus de  
cour avant sept ans. » Les infonnations se sont rapidement  
répandues de tous côtés à travers les régions. Aussitôt que  
Bcaudoux entend cela, il prend congé de sa mère et lui a dit:  
« Ma très clicre dame, je veux vous adresser une prière dont  
vous devcz éprouvcr de Ia joíe, car sí je dois jamais montrer  
quelquc \aleur. voici désormais le moment propice pour Ie  
dcjnontrer. Pour cette raison, je veux vous demander  
l'autorisation d'aller maintenant en Grande-Bretagne, avant que  
cctte fcîc ne se dcroule, parce qu’il est bien souvent étonné  
l’individu qui se rcnd dans un pays étranger, s’il ne s’y est pas  
auparavant habitué. C’est pourquoi c’est un bien que j’aille là-  
bas apprcndre le gcnre de vie du pays. Et si je dois déjà  
remportcr un nrix. je sais bien que c’est là que je le gagnerai;  
j’apprcndrai ce quc j’ignore parmi les membres de la Table  
rondc,

Car cil sont flor de tot Ie monde.  
Folz est, et sovent ce repent,

Qui tant com est jones n’aprent.

- Biaus fiz, fait elle, ce Dé plait,

Nel contredirai: mout me plait  
Que tes cuers tent a gentillesse ;  
Bien dois par droit avoir largesse  
Et mout en avras, bien le sai,

Mais ke tu vignes en l’essai.

Por ce, biaz chiers fiz, te chasti  
Et por ton bien comant et pri  
Qu’a ton pooir honor porchasse  
Ne ja conoístre ne te faices  
De quel gens ies, de quel païs,

Tant q’as armes avras conquis  
Honor, car ce [...] pris as,

Aprés ta mort [...] puis seras ;

Tant est grant joie de bonté,

Ke nel te pourroie nombrer,

Car aprés la mort s’en esjoient  
Li bon, kant des bons parler oient,

Et li malvais sont si porri  
Que de lor oevres dit on fí.

Et kant li bons est plus loués,

Tant plus enforce sa bontez.

Quant en la cort le roi vanras  
Et les proudomes troveras,

S’on t’i conoist, mout t’avront chier.  
Dont poront li plusor cuidier  
Que ce soit por ton grant paraige ;  
Mais s’on n’i conoist ton lignaige  
Et l’on te fait aucune honor,

Bien savras c’est por ta valor,

Car par tot est costume mais  
C’om tient en despit le malvais.

180

184

188

192

196

200

204

car ils représentent l’élite du monde tout entier. II est  
déraisonnable, et souvent il le regrette, celui qui n’apprend pas  
pendant qu’il est jeune.

(179) - Cher fils, dit-elle, s’il plaît à Dieu, je n’interdirai pas  
cela: cela me plaît beaucoup que ton esprit soit porté à la  
noblesse ; tu dois bien manifester de manière légitime de la  
íjcnérosité et tu en témoigneras beaucoup, je le sais vraiment,  
pourvu que tu en fasses l’expérience. C’est pourquoi, très cher  
fils. je te conseille et, pour ton bien, je te recommande et je te  
suDplie de t’occuper de ton honneur selon tes possibilités et de  
ne pas faire connaître de quel peuple ou de quel pays tu es aussi  
Songtemps que tu n'auras gagné ton honneur par les armes, car si  
tu obíiens cettc valeur [...] tu seras ensuite [...] après ta mort. La  
joie .-clative à ce qui est vaillant est si grande que je ne pourrais  
tc la calculcr. car après la mort, les bons se réjouissent quand ils  
entcndent parlcr dcs braves, et les mauvais sont dans un tel état  
dc putrcfaction quc fon désapprouve ce qu’ils ont accompli. Et  
plus lc bon lait fobjct de louanges, plus sa valeur augmente.  
Quand tu arrivcras à la cour du roi et que tu découvriras les  
honnêtes gcns. si fon t’y reconnaît, beaucoup te prendront en  
affectior.. Alors, plusieurs pourront penser que l’on te chérit à  
cause dc ta haute parcnté ; mais si on n’y connaît pas ta lignée et  
qu’on tc mamfchte quelque honneur, tu sauras bien que c’est  
grâcc à ta valcur. car c’est désormais partout l’habitude de  
considérer le mauvais avec mépris.

Qant tu seras montez en pris,

Te fai conoistre a tes amis.

Cil ki lors te conoisteront  
Honor a doubles te feront,

Si sera doublee ta joie. »

Li damoisiaus bien li otroie ;  
Coment ke la chose ce pregne,  
Tot ce fera k’ele l’enseigne.

« Biaus fiz, fait ele, encor entent,  
Qu’aprendre te vuel un bel sen.  
Puez ke de toi te vuez celer,  
Coment ke soit, t’estuet nomer  
Qant aucuns te demandera  
Qui tu es ; grant honte sera  
Se tu mens, car de mentir  
Ne puet nuns a grant pris venir ;  
Et plus c’uns autres est blamez  
Frans hom de mensonge provez.  
Por ce dous escuz porteras  
Ensemble joins, et si diras  
Ce qui tu es demande nuns :

‘Li chevaliers as douz escus’.  
Ensi ne mentiras tu pas  
Ne por ce conus ne seras,

Car chevalier estre t’estuet,

Biau fiz, ançois, car nuns ne puet  
En grant pris par armes monter,  
S’ançois ne s’a fait adouber.  
Vallez ne doit a chevalier  
Joster n’en annes essaier.

Por ce, biaus fiz, en Deu honor  
Prendras armes et por t’amor  
Trente valez adouberais,

A chascun bel hamois donrais,  
Armes, roubes et bel destrier :

216

[48 lb]

220

224

228

232

236

240

Quand tu auras grandi en réputation, fais-toi présenter à tes amis.  
Ccux qui alors te reconnaîtront te témoigneront doublement de  
| l’honneur, et ta joie sera multipliée par deux. » Le jeune

| aristocrate l’approuve pleinement; quelle que soit la manière

dont la chose advienne, il fera tout ce que sa mère lui enseigne.

(219) « Cher fils, dit-elle, fais encore attention, car je veux  
"<‘í t’instruire d’une chose très sensée. Dès lors que tu souhaites te

cacher à ton propre propos, quoi qu’il arrive, tu dois dire ton  
nom quand quelqu’un demandera qui tu es ; ce sera une grande  
honte si tu mens, car personne ne peut gagner une grande  
H rénutation en mentant; et plus qu’un autre est réprouvé un

homme noble convaincu de mensonge. C’est pourquoi tu  
porteras deux bouciicrs liés l’un à l’autre et tu diras si quelqu’un  
demande qui lu es: 'le chevalier aux deux écus’. De cette façon,  
tu ne menliras pas et grâce à cela tu ne seras pas reconnu, car tu  
dois auparavant de\enir chevalier, cher fds, car personne ne peut  
acqucrir une grande réputation par les armes avant de s’être fait  
adoubcr. Un jcune noble ne doit jouter ni faire l’expérience des  
: armes avce un chcvalier. C’est pourquoi, cher fíls, tu prendras

, les annes cn i'honncur de Dieu et, par affection pour toi, je ferai

adoubcr trcntc jeunes gens de la noblesse, je donnerai à chacun  
t un bcl ècuiipcment, des armes, des habits et un cheval de combat

fringant:

Si te tanront toz jors plus chier.  
Puis en iras ; et Deus te doint  
Si contenir et en tel point  
Que tes peres en ait grant joie  
Et je sain et sauf te revoie !

Biaus fiz, fait ele, encor te vuel  
Un bel sen dire : onkes en fuel  
De parchemin ne fu escris  
Plus bez, q’aussi bes ne soit cis.  
Pense, biauz fiz, del retenir :  
Grans honors t’en puet avenir.

Je nel dis pas sanz plus por toi,  
Mais por touz autres, car je doi  
Voioir a chascun ke cil sens  
Puist porfitier a toute gens :

Sor toutes choses vos penés  
D’avoir honor et d’estre amés.  
Mout est honors riches avoirs.

Ne c’i prent biautez ne savoirs,  
Povres hom k’est riches d’amis  
Valt muez c’uns rois de toz haïs.  
Cui honors et chiertez avance  
Bien est avanciez sanz dotance.  
Gardez : ne faites a nului  
Par trop de paroles anui !

Parler, chanter sans leu, sans tens  
Est a plusors anuis mout grans.  
Jai n’iert si vaillans ne si prous  
Ne soit tenus por anious  
Qui ne set mesure garder  
Et de chanter et de parler.

Toute vertus passe mesure ;

Por ce dit on : « Mesure dure ».

Teneis vos amìs prés de vos

252

256 [48

260

264

268

272

aínsi ils te chériront toujours davantage. Ensuite tu partiras; et.  
que Dieu t’accorde de te conduire aìnsi et de telle façon qne ton  
père en éprouve une grande joíe et que, moi, je te revoie sain et  
sauf!

(251) Cher fìls, dit-elle, je veux encore te díre une chose pleine de  
bon sens : jamais sur une feuille de parchemin n’a été écrite une  
plus belle que n’est celle-ci. Songe, cher fils, à la retenir: un grand  
honneur peut t’en advenir. Je ne le dis pas seulement pour toi, mais  
pour tous les autres, car je doís vouloir pour chacun que ce conseil  
sensé puisse profíter à tout le monde: efforcez-vous par-dessus  
tout d’obtenir de l’honneur et d’être aimé. L’honneur est une très  
richc fortunc. l:t s'il ne conquiert la beauté ou la sagesse, le pauvre  
homme qui compte de nombreux amis l’emporte sur un roi détesté  
de tous. C'clui à qui l'honneur et l’affection sont favorables est sans  
aucun doutc trcs a\ antagé. Prenez garde: ne faites de peine à  
personne cn parlant d’abondance ! Parler, chanter hors de propos  
conslituc pour plusieurs un très grand tourment. Jamais il ne sera  
considérc commc vaiilant et comme preux sans être tenu pour  
cnnuyeux celui qui ne sait garder ia mesure en chansons et en  
parolcs. Tout pouvoir exceptionnel dépasse la mesure ; c’est  
pourquoi on dii: « La modération dure ».

(279) Gardc/ vo» amis près de vous

■

Et mostrez grant amor a toz.

Gentis dames, gentiz enfans  
Honorés, et touz frans gans.

Por la chiertei des chiveliers  
Doit on servir les escuiers.

Mout fut saiges et mout dit bien  
Qui dit: « Ki mi aimme et mon chien ».  
Et kant il chevalier seront,

De millor cuer vos ameront.

Se tu lor fais aikes d’onor,

Toi poront merir en un jor.

On trueve bien tes escuiers  
Q’au besoig valent chevaliers.

Li nons ne fait pas la proesse,

Mais li cuers et la gentillesse.

Rieiz, joueis et envoisiés  
Avoc ous, si les faites liés.

Et kant vos bel jouel avreis,  
Cortoisement lor departeis  
A chascun, celonc ce k’il est.

Par ce ferez vos grant conquest,

Car vos en monterez en pris,

S’en serez amez et servis.

Tant com jouaus en coffre gist,

Au signor fait pou de porfit;

Et mout sont saigement gardei  
Li juel saigement donei.

N’a pas grant mestier de fortresse  
Qui bien enclous est de largesse  
Et nuns ne puet muez faire amis  
Que par doner, si m’est avis.

Cil ki n’a cure de la gent  
Fors k’a son besoig soulement,

En doit mout bien soufraite avoir  
Qant vient au plus grant estevoir.

284

288

292

[482b]

296

300

304

308

et témoignez à tous une grande affection. Faites honneur aux  
I nobles dames, aux nobles enfants et à toutes les personnes de la

noblesse. À cause de Taffection due aux chevaliers, on doit

1. rendre service aux écuyers. II était très sage et il parle très bien  
   celui qui dit: « Qui m’aime, il aime aussi mon chien ! » Et  
   quand ils seront chevaliers, ils vous aimeront d’une manière plus  
   sincère. Si tu leur accordes un peu d’honneur, ils pourront bien  
   un beau jour te payer de retour. On trouve beaucoup de tels

§ écuyers qui valent les chevaliers dans le combat. Le titre ne fait

jj pas la prouesse, mais le courage et la noblesse. Riez, jouez et

jj amusez-vous avec eux, rendez-les joyeux. Et quand vous aurez

e un beau bijou, partagez-le entre eux avec courtoisie, à chacun

1. selon son état. Par ce moyen vous acquerrez un grand profit, car  
   vous gagncrc7 cn rcputation et vous serez par eux aimé et servi.  
   Aussi Songtemps qu’un bijou demeure dans un coffre, il apporte  
   peu d’avantages au possesseur; et ils sont conservés avec  
   sagcsse lcs bijoux offerts judicieusement. II n’a pas grand besoin

: de fortcrcssc cclui qui est bien entouré de générosité et personne

nc peut mieux sc faire des amis qu’en donnant des cadeaux, me  
scmble-í-il.

(311) Ceiui qui ue sc soucie des gens que quand il en a besoin  
doit en rcsscníir un înanque très fort quand la nécessité s’en fait

plll'p-.' i .

Qui volentiers les voit adés,

Si les a de loig et de prés.

On doit bien honor porchacier  
Qant la puet; kant on vuet lassier  
Cui talens prent, ke il s’en ost:

A honte recueuvre il tantost!

Plus tost en a l’on cent livrees  
C’om n’ait d’onor quatre danrees.  
La honte d’une hore del jor  
Tout bíen de quarante ans l’onor.  
Por ce doit on honte douter,

C’om ne la puet pas tost oster :

Ne chiet pas tost uns mavais cris.  
Puis c’om est une fois honis,

Li parent, ke corpes n’i ont,

Lonc tens aprés hontouz en sont.  
Une honte quant on la reprueve  
Est aussi laide comme nueve.

Mal fait enchargier pesant fais  
Quì pent au col a toz jors mais.

Si com tesmoigne l’Escreture,  
Duez trespasse, mais honte dure.  
Pou vaut toz mes ensignemens,

Se tu de bon cuer n’i entens.

Oïrs ne porte pas grant force  
Se cil ki oit ne s’en enforce  
De bien retenir ce k’il oìt.

Et ki vuet retenir, il doit  
Mettre son cuer tot et c’entente  
A retenir; c’il n’atalente  
Et c’il ne li plait a savoir,

Del retenir n’a il pooir.

Qui tot le monde me donroit  
Outre mon cuer, ke me vaudroit ?  
Li cuers fait la bone jornee  
Qant la bone oevre li agree.

320

324

328

[483a]

332

336

340

Celui qui les voit toujours sans réserve les a partout à sa  
disposition. On doit bien rechercher l’honneur quand on peut le  
poursuivre ; quand on veut l’abandonner à celui que l’envie  
\* posscde, qu’il s’en aille : il l’obtient sans retard de manière

outrageuse ! On obtient plus rapidement cent livraisons que  
d’avoir quatre deniers d’honneur. La honte d’une heure pendant  
un seul jour supprime bien l’honneur de quarante ans. C’est  
nourquoi on doit craindre la honte, car on ne peut pas l’éliminer  
rapidement: une mauvaise réputation ne disparaît pas vite. Dès  
qu'on est déshonoré une seule fois, les parents, qui n’en sont pas  
rcsponsables, en sont remplis de honte longtemps après. Quand  
on en fait reproche. une honte (passée) est aussi nuisible qu’une  
réccnte. L'n pesant fardeau qui pend au cou à perpétuité fait  
porter une inauvaise charge. Comme en atteste l’Ecriture, le  
chagrin passe, mais la honte demeure. Mon conseil tout entier a  
peu de valeur, si tu n’y prêtes attention avec toute ton  
intcUigenee. Le fait d’écouter ne produit pas beaucoup d’effet si  
celui qui écoute ne s’efforce pas de bien retenir ce qu’il entend.  
Et cc!ui qui \ eut retenir, il doit mettre toute son intelligence et  
son applieation à garder dans sa mémoire ; si cela ne lui plaît en  
aucune manièrc de savoir, il n’a aucun pouvoir de conserver  
dans son cspriî. Si quelqu’un me donnait le monde contre mon  
grc, à quoi eela me servirait-il ? L’esprit accomplit la bonne  
tâchc du ionr quand la bonne action lui donne satisfaction.

344

Toz jors puet on foì ensignier,

Maìs ne li vaut un faus denier  
Qant plus de bien dit li avrez.

Plus tost c’en iert outre pasez  
Se ii pase prés de la bouche,

C’au cuer ne tant ne quant ne toche.  
Et saichiez ki de fol ce poinne  
Faire saige, bien pert sa peinne :

Sa folie si le desvoie  
Qu’il ne puet en la droite voie  
Entrer ; dou retenir savoir  
Por ce n’en puet il point avoir.

Et lì biens dire est perdus  
Quant il n’est de cuer entendus.

Tot aussi com li vens ki vole  
Vìent as oreilles la parole ;

Mais n’i puet entrer a nul fuer  
S’ou ventre ne trueve le cuer  
Entalentei del retenir  
Et de recorder par desir.

Les oreilles sont droite voie  
Par ou li maistres nos envoie  
Le sen au cuer, quant nos aprent.

Ce li cuers en ventre le prent,

Par desir ensi le retient;

Adés plus saiges en devient:

Ce li fait porfít et honor  
C’om l’apelle maistre et signor.

Ne puet estre povres defors  
Qui est riches dedens le cors ;  
Riches, dis je, de sen savoir  
Ne puet millor tresor avoir.

Por ce pues tu, biaus fíz, entendre  
C’om ne puet trop de sen aprendre.  
Com plus set li hom et muez valt,  
Plus tost en puet monter en halt.

Texte et traductìon

On peut toujours faire la leçon à un fou, mais cela n’a pas pour  
lui ia valeur d’un faux denier quand vous íui aurez dit davantage  
au sujet du bien. II en sera plus rapidement dépassé si cela lui  
passe près de la bouche, car cela ne lui touche en rien l’esprit. Et  
sachez que celui qui s’efforce de transformer un fou en sage  
accomplit des efforts pour rien : la folie égare tellement le fou  
qu’íl ne peut se mettre sur le bon chemin ; c’est pourquoi ìl ne  
peut avoir la sagesse de garder quelque chose dans l’esprit. Et le  
discours sur le hien est perdu quand ii n’est pas écouté avec  
intelligence. Le discours arrive aux oreilles comme le vent qui  
vole; mais il ne peut à aucun prix entrer si dans le corps ne se  
trouve l’intelligence désireuse de ie retenir et de s’en souvenir  
vnlnntairement. Les oreilles sont le bon chemín par lequel le  
maîtrc nous envoie le bon sens dans l’esprit quand il nous fait la  
lcçon. Si resprit l'accepte dans le corps, il le retient de cette  
façon en le désirant; Tindividu en devient toujours pius sage:  
ccia ìui apporte avantage et honneur si bien qu’on l’appelie  
maître et scigneur. t'elui qui est riche dans son corps ne peut être  
pauvrc à i'cxtérieur; íe riche, dis-je, de sagesse morale ne peut  
posséder dc meiîleur trésor. C’est pourquoi, cher fils, tu peux  
eomprcndrc qu’on ne peut à l’excès apprendre le bon sens. Plus  
l’hommc saiî dc choses et plus il a de la valeur, plus vite ìl peut  
s’élever.

Li sens le cors et l’arme garde :

S’est fouz ki d’aprendre ce tarde. 388

Qui pert une bone jomee  
Ne puet puis estre recovree.

Biaus fiz, ce tu sez consillier

Preudomes, n’en faire jai dongier 392

Adés, kant requis en seras.

Que vaut li savoirs ke tu as,

Ce uns autres n’en est aidiez ?

Je te di bien ke c’est pechiez ! 396

Et Deus sans faille celui het  
Qui ne mostre le sen k’il set;

Q’en terre deus grans choses sont

Qui bontei ne valor nen ont: 400

S’est en home cuvers savoirs,

Sous terre reponus avoirs.

Tant com desouz la terre gist

Ne fait a nul home porfít. 404

Cil meismes ki responu l’a

Sans poor de perdre n’iert ja.

Et ce puet bien avenir tost

Que cil muert ainz ke point en ost 408

N’ensignier ne le puet autrui:

Ensi pert son avoir et lui.

Tantost com la mors l’ome asaut,

Toz ces avoirs riens ne li vaut; 412

Tantost com la vie est fenie,

Qant q’est au siecle tot oblie.

N’en puet a toz ces oirs laissier  
A la montance d’un denier. 416

Autres avoirs d’or et d’argent  
Descroit kant on plus le despent.

Tant com tu plus larges seras

De ton savoir, plus en avras. 420

Et li savoirs d’eschars signor

Lc bon sens protège le corps et l’âme : il est sot celui qui renâcle à  
apprcndre. A celui qui perd une bonne joumée elle ne peut ensuite  
ètre rendue.

(39!) Cher fíls, si tu sais donner un avis à des gens sages, ne le  
rcluse jamais, quand tu en seras prié. Que vaut la sagesse que tu  
possèdes, si un autre n’y trouve pas une aide ? Je te dis sans  
détour que c’est un péché ! Et Dieu ne manque pas de haïr celui  
qui ne témoigne pas du bon sens qu’il possède ; car, sur terre, íl  
y a deux grandes choses qui n’ont pas du tout de valeur : de la  
sagcsse che/ un honune pervers et de la fortune cachée sous  
terrc. Aussi Iongtcmps qu’elle repose sous la terre, la fortune  
n'apportc de bénéfiec à personne. Celui qui l’a enfouie ne sera  
jamais dclivré dc la peur de la perdre. Et il peut arriver bientôt  
qu’ìl mcurc nvant de pouvoir en retirer quelque peu ou qu’il ne  
puisse cn ínformcr autrui: ainsi il perd sa richesse et lui-même.  
Aussitòí que !a mort attaque l’homme, toute sa fortune ne vaut  
plus ricn pour lui ; dès que sa vie est achevée, il oublie tout ce  
qui apparlícnt au monde. II n’en peut léguer à tous ses héritíers  
lc montant d’un denier. Une autre fortune constituée d’or et  
d’argent diminuc à mesure qu’on la dépense. Plus tu seras  
gcnéreux de ta sagcssc, pius tu en acquerras. Et la sagesse d’un  
scigncur avarc

Descroit adés de jour en jour.

Tant com li hons plus celera  
Son savoir, et moins en aura.

Mout de clerc sont en une escole,  
Qant li maistres a ous parole ;

11 ne dit pas sanz plus a un,

Ains dit sa leson a chascun.

Qant tuit ont son sen retenu,

L’a li maistres por ce perdu ?

Nenil! Saichiez certeinement  
Qant plus enseigne, et plus aprent.  
Por ce doit on son sen user,

Ou autrement ne puet durer.

N’est donî bien cil chative chose  
Qui son sen despendre nen ose ?

Qant il en despendant l’acroit,

Par rason despendre le doit.

Biaus fiz, sor tout te vuel louer :

Met tout ton cuer en Deu amer.

Deu ainme, Deu serf, Deu honore ;  
Volentiers au mostier demore  
A tout le moins dous fois le jor  
Et L’i prie. Par sa douçor,

Par sa pitié, par son plaisir,

Te doint pooir de Lui servir !

Et par son saint nom tel te faíce  
Com ciel Le voies faice a faice.

Qui bien Deu aimme et bien Le croit,  
Et honore si com il doit,

Deus s’amor si bien li rendra  
En ciel k’Il le coronera  
D’une coronne ki tant vaut.

Qant k’est en bas, quant k’est en halt,  
Si com li mondes environe,

Ne puet aprisìer la corone ;

428

432

436

440

444

se réduit sans cesse de jour en jour. Plus l’homme cachera sa  
sagesse, et moins il en aura. li y a beaucoup d’écoliers dans une  
école quand le maître leur parle; il ne parle pas seulement à un  
seul, mais il expose sa leçon pour chacun. Quand tous les élèves  
ont retenu son idée, le maître a-t-il pour ceìa manqué son but ? Pas  
du tout! Sachez avec certitude que plus il enseigne, et plus il  
instruit. C’est pourquoi on doit mettre en pratique son bon sens,  
sans quoi on ne peut subsister. Est-ce qu’il n’est donc pas un être  
miscrable celui qui n’ose pas du tout mettre en ceuvre son  
iníelligcncc ? Quand il lui donne plus de force en I’employant, il  
doii on u.ser raisonnablement.

(439) Cher fils. je veux surtout te conseiller: applique tout ton  
esprit à aimer Dieu. Aime Dieu, sers Dieu, honore Dieu; reste  
avec piaisir à I'églisc au moins deux fois par jour et, là, adresse  
Lui dcs prières. Que par sa douceur, sa pitié et sa volonté II  
t'accordc lc pouvoir dc Le servir! Et que par son saint nom II  
fassc en sorte qu'au cicl tu Le voies face à face. À celuí qui aime  
Dicu a\ce forcc ct qui croit fermement en Lui, qui L’honore  
comme il doit le fairc, Dieu lui rendra si bien son amour dans le  
[484b] , cicl qu’ll )c couronncra d’une couronne qui possède une très

-> grande valcur. Tout cc qui est en bas, tout ce qui est en haut,

ci’inme le monde qui se trouve autour, ne peut estimer la  
auuoi”.; à sa ju.rte \alcur;

Et nuns ne la puet conquester  
Par merite de bien ovrer.

Nuns ne l’a por oevre k’il face  
Se Deus n’i met avec sa grace ;

Car elle est faite de cinc pieres  
Tant preciouces et tant chieres  
Que la premiere sinefie  
Sans morir perdurable vie.

Li seconde nos puet tenir  
En jovente sanz enviellir.

La tierce piere nos fait pas  
De fain, de soif, a toz jors mais.

La quarte piere fait avoir  
Entiere joie sanz doloir.

La quinte nos done clartei  
A toz jors, mais sanz occurté.

Doit on bien servir tel Signor  
Qui met ses sers en tel honor ?

Qui sers Deu ce fait apeler  
Ne puet en plus grant pris monter. »

Ensi la mere doucement  
Enseigne son fil et aprent.

Et cil ne la desdoigne mie,

Car ces fins cuers tant s’umelie  
Que il li est mout plus sougis  
Que ne fust uns enfes petis.

Dedens son cuer met en escrit  
Tout ce ke la mere li dit.

Tout ansi com le devisa  
La dame, faire comanda,

Et cil le firent a son grei  
A cui ele l’out comandei.

Lor peiissiez veoir hernois  
C’onkes ne quiens ne dus ne rois  
Ne vit plus riche ne plus bel

et personne ne peut la conquérir en récompense d’avoir bien agi.  
Personne ne l’obtient pour quelque action qu’il accomplisse si  
Dieu n’y apporte sa grâce ; car elle est constituée de cinq pierres si  
précieuses et si chères que la première a pour signification vie  
étemelle sans mort. La seconde peut nous maintenir dans la  
jeunesse sans nous rendre vieux. La troisième pierre nous protège  
de la faiiu et de la soif pour l’étemité. La quatrième pierre apporte  
une joie entière sans faire souffrir. La cinquième nous dispense la  
darté tous les jours, mais sans obscurité. Doit-on bien servir un  
Maîtrc qui place ses sujcts dans un tel honneur? Celui qui se fait  
appelcr le serviteur de Dieu ne peut parvenir à rme plus grande  
renommée. »

464

468

472

476

(477) Ainsi. avcc douccur, la mère dispense son enseignement à  
son fiL. iú le jcune homme ne la méprise pas, car son cteur pur  
lui témoijìiie îant d’humilité qu’il lui est beaucoup plus soumis  
que nc serait un pctit enfant. II grave en son esprit tout ce que sa  
mèrc lui dit. F.xaetement comme la dame l’a exposé, elle a  
ordonnc d’aceomplir cc qu’elle a dit, et ceux à qui elle l’avait  
commandé i'ont exécuté selon sa volonté. Alors vous auriez pu  
voir un cquipement que jamais un comte un duc ou un roi n’a vu  
plus fastucux et plus beau

480

■

484

Puis ke Caŷns occist Abel.

Cil douze q’avec lui iront,

Avuec lui adober ce font,

Tuit fd de contes et de dus.

Ains pius grant joie ne vit nuns,  
Que la fu cel jor demenee.

Tante pucele bien paree,

Tante dame, tant chevalier,

Tant damoisiaus, tant bel destrier,  
Tant parement, tant riche ator  
Peussiez lai veoir le jor,

Car acarlate ne violete  
Ne fiist prisiee une poirete :

De samis et de porpres chieres,

De sendaus de maintes manieres,  
De riches dras a or batu  
Furent tuit li plusor vestu !

Si grans richesse, tes bobans  
Ne fu veus mais en lonc tens.  
Sanz seuz k’avec lui en iront,

II vint novel chevalier sont;

A trente dui. furent contei  
Sans lui li novel adoubei.

Cele n’out pas le cuer vilain  
Qui les adouba de sa main,

A tous ríches hamois dona :

Le jor son pris mout assausa.

De non savoir ne vint il mie  
Que la dame fu si garnie,

Car cil kí ce porvoit de loing,

Est garis kant vient au besoing.  
Trois jors aprés, joious et liez,

Ont tuit li douze pris congiei;

A riche ator et a grant joie

dcpuis que Caïn a tué Abel. Les douze jeunes gens qui  
l'accompagneront se font adouber avec lui; ce sont tous des fils  
de comtes ou de ducs. Personne n’a jamais vu auparavant une  
plus grande joie que celle qui a été manifestée ce jour-là. Ce  
jour, vous auriez pu voir là un si grand nombre de jeunes filles  
bien habillées, tant de dames, tant de chevaliers, tant de jeunes  
nobles, tant de beaux chevaux de combat, tant de parures, tant de  
nrécieux ornements ; car le drap d’écarlate ou de couleur violette  
n’aurait pas été estimé à la valeur d’une petite poire : la plupart  
étaiení revctus dc soies sergées et de vêtements pourpres de  
grand prix, de diverses sortes de taffetas, de précieux vêtements  
tissés d’or martclé ! IJne si grande richesse, un tel luxe n’ont  
plus cté vus depuis longtemps. Sans compter ceux qui partiront  
avcc ìui, ii y a vingt nouveaux chevaliers. Sans lui, les chevaliers  
nouvcllement adoubcs ont été comptés au nombre de trente-  
dcux. Elle n'a pas eu l’esprit méprisable celle qui les a adoubés  
dc sa main. Llle icur procura à tous de riches équipements : ce  
jour-là. cllc a fort clevé sa renommée en dignité. Ce n’est pas de  
Fignorancc uu'a proccdé le fait que la dame était si avertie, car  
cclui qui s’avisc à l’avance est protégé quand la nécessité  
s'imposc. Trois jours après, au comble du bonheur, tous les  
dou/e ri'' .. • - adieux; munis d’un riche équipement et

dans une grandc joie.

Ce sont mis a la droite voie :

Ce chevachent par grant desduit,  
Car joule et envoisié sont tuit.

Quart jor aprés, aiques matin,

Ce sont mis en lor droít chamin :

Si chevauchent l’amblure grant.  
Estes vos k’il voient venant  
Tout lor chamin une puceie  
Qui mout estoit et gente et bele.

De tost errer mout c’enforsoit.

Son hemois nuns ne vos poroit  
Bien deviser ne trop prìsier :

D’un samis d’or bendei mout chier  
Estoit la pucele vestue.

Ne sembloit pas feme esperdue  
De povre afaire ne frairine,

Qu’ele portoit en sa poitrine  
De fm or lusant une afíche,

A pieres preciouses riche ;

Tout en som ot une topace  
Qui li enlumine la face  
Si com li solous fait le jor  
Par sa clartei, par sa luor.

A or bendei íurent li gant;

Un chapelet d’or reluisant  
Sor son chief ki trés bien li sist.  
Onkes nuns hons plus bel ne vit.  
Mout estoit riche sa sambue :

Ne fu ordie ne tessue,

Lactee tant apertement

Que nuns n’i seit comencement,

De soie blanche, vert et inde  
C’onkes plus chiere n’out en Inde.  
Et sist sor une mule blanche  
Com la noif ki chiet sor la branche,  
Tost portant la souef amblure.

Par grant estude, par grant cure

ils se sont mis sur îe chemin qui convient : íls chevauchent avec  
un grand plaísir, car ils sont tous jeunes et enjoués. Au petit  
matin du quatrième jour, ils se sont mis sur leur bon chemin : ils  
mènent les chevaux à grande vitesse. Voilà qu’ils voient venir le  
long de leur route une jeune fille qui était très noble et très belle.  
Elie se contraignait fort à aller vite. Personne ne pourrait bien  
décrire ni suffísamment faire cas de son vêtement: la jeune ville  
était revêtue d’une très coûteuse soie traversée d’une bande d’or.  
Elle ne paraìssait pas être une femme désespérée par une pauvre  
affaire ou comme réduìte à la misère, car elle portait sur sa  
poiínne unc agrafe d’or pur brillant et rehaussée de pierres  
précicLiscs ; tout cn haut, elle arborait une topaze qui lui illumine  
]c visagc. commc le soleil crée ie jour par sa clarté, par sa  
lumicre. Scs gants étaient traversés de bandes d’or; un petit  
chapcau, qui lui allait très bien, brillait sur sa tête. Personne n’en  
a jamais \u de plus beau. Sa selle était très luxueuse : elle n’était  
pas du touí tisséc, mais attachée de manière si habile que  
personne n'en \oit le début, faite d’une soie blanche, verte et  
vioiette dont jamais ii n’a existé en Inde de pius coûteuse. Et elle  
ctait assìsc sur unc mule blanche comme la neige qui tombe sur  
la branchc. ailant vite par une paisible allure. Les arçons en  
ivoirc avaicnt étc íaçonnés avec un soin exceptionnel.

Furent fait li arson d’ivoire.

De ce me poeis vos bien croire,  
C’onkes ne fut si riche sele  
Ne por áame ne por pucele.  
Coverte fu d’un ciglaton,

Emplie de riche coton.

Ce desouz pas ne vos devis,

Fors tant ke mout fu de grant pris.  
Estriers out d’argent esmerei.

D’un samis en quatre doublei  
Dire vos puet on sanz mentir  
Qu’ìl n’i avoit ne fer ne cuir.

Li poitraus fu de porpre chiere  
Ovrés par diverse maniere.

Mout estoit l’uevre bele et gente :  
Clochetes d’or i out bien trente.

Li frains ne fu povre ne viez,

A trois clous d’or fu atachiez.

Les regnes et la chevecine  
Furent fait d’une porpre fïne.

Que vos en diroie je plus ?

Plus riche fraint n’ot onkes nuns.  
La dame de grant pris estoit  
A cui tes pucele servoit.

A l’arson devant une espee  
Pendoit; c’ele fust achatee  
Mil mars, si vausist ele plus.

Les chauses furent d’ebenus :

S’est uns fus ki ne puet porrir  
N’ardoir ; et saichiez, sanz mentìr,  
Ce cent ans en un feu estoit,

Ou en terre, ne porriroít.

Covertes furent d’une pel,

Nonpas de barbis ne d’aignel,  
Ains estoit d’une ftere beste  
Qui main en feu, en feu s’arreste,  
N’aillors ne puet pas arrester :

À ce propos vous pouvez bien me croire : jamais n’a existé une  
selle si luxueuse pour une dame ou pour une jeune fílle, Elle  
était couverte d’une riche étoffe de soie, rembourrée de coton de  
prix. Je ne vous décris pas le dessous, sinon pour dire qu’il était  
de très grande valeur, 11 y avait des étriers d’argent pur. Au sujet  
d 'une soie sergée pliée en quatre, on peut vous dire sans mentir  
qu’il n’y avaìt là ni fer ni cuir. La partie du hamais couvrant la  
poitrine, travaillée de diverses façons, était en riche étoffe de  
couleur pourpre. L’ouvrage était très beau et très élégant: il y  
avait bien trente clochettes d’or. Le frein n’était ni faible ni  
\ étuste, il était attaché au moyen de trois clous en or. Les rênes  
et la têtière étaient faites dans une délicate étoffe pourpre. Que  
vous dirais-je dc plus à ce propos ? Jamais personne n’a possédé  
dc frein plus luxueux. La dame à laqueíle une telle jeune fílle  
faisait k service était de grande réputation. À la partie avant de  
l’arçon pendait une épée; si elle avait été achetée mille marcs,  
elle en aurail valu davantage. Les étriers étaient en ébène : il  
s’agit d'un bois ni ne peut ni pourrir ni brûler; et sachez, sans  
mentir, s'ii était cent ans dans un feu ou en terre, il ne pourrirait  
pas. lls étaicni recouverts d’une peau, non pas de brebis ou  
d’agneau. mais prélevée sur une bête sauvage qui vit dans le feu,  
qui restc dans Sc feu et qui ne peut pas se fíxer ailleurs :

Salemandre l’oï nomer. 600

Li pendant sont tuit fait de soie  
C’onkes míllor ne vint de Troie.

L’espingle et la boucle d’or,

Les pieres valent un tresor 604

Dont li fueres fu atomez,

De colors riches pointurez.

Li pomels est d’un chier mbin

C’onkes nuns hons ne vit si fîn. 608

Reliques out dedens mout chieres,

Mais ne sai de quantes manieres.

Mout fut bien faite l’enpoignure, [56

Grossete, fors, non pas trop dure. 612

L’espee fait tant a prisier  
Qu’el ne puet fauser ne brisier ;

Puis ke Caïns occist Abel,

Ne furent plus trenchant cotel. 616

A lettres d’or i sont escrit  
Li troi plus haut non Jhesucrit.

L’espee a de loing une toise,

Si faite qu’a mesure poise ; 620

Par nuit en ist si grans clartez  
Com rent uns cierges alumés.

Quiconkes la port en bataille,

Mais k’íl ait droit, il vaint sanz faille. 624

La pucele fu bele et gente,

C’ele ne fust au cuer dolente ;

Mais ele out de novel plorei

C’en out le vis moins colorei. 628

Quant li chevaliers l’encontrerent,

Cortoisement la saluerent.

Ele respont: « Deus toz vos gart!

- Bele, fait Biaudouz, de quel part 632

Venez et por quoi estes vos  
Si dolente ? Dites le nos !

Ce de rien aidíer vos poons,

je l’ai entendu appeler salamandre. Les étrivières sont faites d’une  
soie dont jamais meilleure n’est venue de Troie. L’épingie et  
l’anneau d’or, les pierres dont ie fourreau, peint de beiles couleurs,  
a été paré valent un trésor. Le pommeau est fait d’un rubis précieux  
que jamais personne n’a vu aussi pur. II y avait dedans  
d’inestimables reiiques, mais je ne sais de combien de sortes. La  
poignée étaìt très bien façonnée, un peu grosse, solide, sans être  
trop dure. L’épée mérite tant d’éloges qu’elle ne peut se tordre ou  
se briscr: dcpuis que Caïn a tué Abel, il n’y a pas eu de fíl plus  
aigutsc. Lcs trois plus éminents noms de Jésus-Christ sont écrits  
dessus en lettres d'or. L’épée mesure six pieds de long, fabriquée  
de ícile manicrc qu’elle pèse de façon modérée; la nuit, il en  
cmane une clartc aussi grande que celie que donne un cierge  
allumc. Quiconque la porte dans une bataiile est sans faute  
vainqucur. pourvii qu’il ait raison. La jeune fille était belle et  
élcganlc, si cllc n'avait souffert au profond d’elle-même ; mais elle  
avait picurc peu de temps auparavant, aussi elle en avait le visage  
nioins colorc.

(629) Quand lcs elievaliers i’ont rencontrée, ils l’ont saluée avec  
courtoisie. Llle dit en réponse : « Que Dieu vous protège tous ! -  
Bellc, dit Beaudoux, de quel côté venez-vous et pourquoi êtes-  
vous si tr-stcl)ites-le-nous ! Si nous pouvons vous aìder en  
quoi que ce soii,

Robert de Blois, Biaudouz, éd. J. Ch. Lemaire

Tout nostre pooir en ferons.

- Grans mercì, signor debonaire,  
Fait ele. Or oiez tot Fafaire  
Por quoi je sui dolente et morne !  
Lai ou li rois Artus sejome,

Alai ceste espee mostrer;

Mais n’i pou chevalier trover  
En toute la cort ki vausist  
Tant ke del fuere la traisist.

De ce me taing a mal bailie  
Que li bons Gauvains n’i fu míe.  
Ce n’est pas gas de ceste espee !  
Teiz est c’onques ne fu ovree  
Millors ne jamais ne sera,

Car li feivres ki la forja  
A faire grant estuide i mist  
Et par tel maistrie la fist  
Que nuns hons ne c’en puet aidier  
Nes tant k’il la puisse saichier,  
C’il n’est plus q’autres alozés  
Et de tous biens enluminés.

Et cil ki traire la pora  
Sor tous chevaliers pris avra.

Tant est grans honors de l’espee :  
Por ce l’apelle on Honoree.

Li rois des Illes, kant il jut  
Au lit del mal dont il morut,  
N’avoit oir, mais q’une pucele :  
Petite estoit, mout par fu bele  
Que de sa ne de la la mer  
Ne poroit on sa per trover.

Ses barons manda, si les físt  
Et li jurer que ne presist  
Jamais la pucele signor,

S’il ne fust de si grant valor  
Qu’aidier ce peiist de l’espee.  
Despuis l’a ma dame gardee

640

644

648 [568a]

652

656

660

664

668

| nous ferons pour cela tout notre possible. - Quelle grande

f clémence !, noble seigneur, dit-elle. Ecoutez maintenant toute

| l’affaire à cause de laquelle je suis extrêmement triste. Là où le

| roi Arthur demeure, je suis allée montrer cette épée ; mais je n’ai

§ pu trouver dans toute la cour de chevalier qui ait assez de valeur

| pour qu’il puisse tirer l’épée du fourreau. À ce propos, je me

§f considère comme maltraitée par le fait que le bon Gauvain

1 n’était pas là. Ce n’est pas une blague au sujet de cette épée !  
Elle est telle que jamais de meilleure n’a été fabriquée et jamais  
ne le sera. car le forgeron qui l’a forgée a mis une grande  
application à la faire et Ta façonnée avec tant de savoir-faire  
qu'aucun homme ne peut en obtenir du secours aussi longtemps  
qu'il ne pcut la tirer, s’il n’est estimé plus qu’un autre et omé de  
tous lcs biens. Et celui qui pourra la faire sortir Temportera en  
répulation sur tous les chevaliers. L’honneur de l’épée est  
tcllernent grand : c’est pour cela qu’on l’appelle Honorée. Le roi  
des îles, quand il était couché dans son lit à cause de la maladie  
dont il est mort, n’avait qu’une jeune fille comme héritière : elle  
était pcdte, elle était tellement belle que de ce côté de la mer ou  
de l’aulrc on ne pourrait trouver son égale. II a fait venir ses  
vassaux. Ics a fait aussi jurer devant lui que jamais un seigneur  
ne prendrail pour femme la jeune demoiselle s’il n’était d’assez  
: grandc valeur pour se servir de l’épée. Depuis, ma dame l’a

BBBSMIlSf-

BBBRI^ÌÌKK

*mÊÊÊÊ*t:

*WIIÈÊÈIÊÈÊ*tm:

***mÊÊÊÊÊm***>

MÊÊÊÊÊÊm

C’onkes ne trovai chevalier  
Qui la puist del fuerre saichier.

Li rois Madoines, ki n’est pas  
Chevaliers renomés a gas,

Ains est fors et hardis sor touz,  
(C’il ne par fust tant orguillous,

Ne covenroit en nule terre  
Nul plus prodome de lui querre)  
Volentiers ust ma dame prise ;  
Mais ele dist k’en nule guise  
Le sairement ke il fait ont  
Jai, ce Deu plait, ne fauceront.

Et li rois quíde tant valoir  
Que sans essai la vuet avoir.

Or est li rois a force entrez  
Ou païs ; chastiauz et citez  
A pris et fait trés grant damaige.  
Ma dame as lous de son bamaige  
M’envoia a la Table ronde,

Ou sont li plus vaillant del monde,  
Por querre chevalier ki puist  
L’espee traire et dignes fust  
Et par paraige et par proesse  
De li et de sa grant hautesce.

Si venist lai, si. l’espousast  
Et sa terre li delivrast;

Car c’ele n’a prochien secors,

N’i remainra vile ne bors,

Ains iert la terre si gastee  
Qu’a nul jor mais n’iert ratomee[[1]](#footnote-1).  
Or n’ai je nul secors trovei:

Si n’en puis mais, ce j’ai plorei.

- Bele, c’il vos vient a plaisir,

Fait Biadouz, laissiez nos tenir  
L’espee, si I’essaierons.

676

680

684

[568b]

688

692

car jamais je n’ai trouvé de chevalier qui puisse la faire sortir du  
fourreau. Le roi Madoine, qui n’est pas un chevalier célébré par  
plaisanterie, au contraire il est plus fort et plus entreprenant que  
tous, (s’il n’était pas aussi orgueilleux, il ne faudrait rechercher  
nulle part un homme plus sage que lui) aurait volontiers pris ma  
dame pour épouse ; mais elle a dit qu’ils ne trahiront en aucune  
manière le serment qu’ils ont fait, s’il plaît à Dieu. Et le roi  
pense avoir tant de valeur qu’il veut obtenir ma dame sans passer  
l’épreuve. Maintenant, il est entré de force dans le pays ; il s’est  
emparc dc chàteaux et de cités et il a causé un très grand  
prciudicc. Sur lc conseil de son assemblée de barons, ma dame  
nr‘a en.\oyce à la Table ronde, où siègent les plus vaillants  
chcvalicrs du nioude, afín de rechercher le chevalier qui pourrait  
tirer l’cpcc du Iburreau et qui serait digne d’elle et de sa haute  
dignitc par sa noblesse et par sa vaillance. II viendrait ici,  
l’épouscrait ct dclivrerait son territoire ; car si elle n’obtient pas  
un secours rapide, il ne restera là ni ville ni bourg, mais le  
territoirc scra si dévasté que plus jamais il ne sera remis en état.  
À prcsent. jc n'ai trouvé aucune aide : je n’en peux plus et j’ai  
pleuré. - Bcl!c, si cela vous plaît, dit Beaudoux, laissez-nous  
tenir l’cpcc. nous en ferons l’expérience.

696

* Cist essaiers est en pardons,  
  Respont cele, mien escient,

Et non por quant mout bonement  
Otroi je ke vos la tignez.

Or la prenez, si l’açaiez ! »

Atant li tent et cil l’a prise ;

La biauté del fuere mout prise  
Et mout vat l’uevre regardant.

De fuere traire ne fait cemblant,  
Ansoiz dist as autres : « Tenez !  
Gardez ce traire l’en poez ! »  
L’uns aprés l’autre l’ont tenue,  
Mais ce fu bien poinne perdue,  
Qu’il ne la pourent alochier  
Non plus ke la tor d’un mostier.

II la reprent et puis la saint;

A plain poing durement l’estraint.  
Si I’a si legierement traite,

Com c’ele fust a son jeus faite :  
Trait et retrait a son talent.

La pucele tout maintenant  
Dist: « Deus, T’en soies aorez !  
Gentis chevaliers alozez,

L’espee est vostre, bien le voi,

Ne je plus porter ne la doi,

Puis k’ele ait son signor trovei.

Ce ne puet pas estre celei:

Par toutes terres iert contei  
L’onor ke Deus vos a donei.  
Penser devons de chevauchier  
Que nos n’avons soig de tarzier.

* Signor, fait Biaudouz, vos irez  
  A la cort; la m’atenderez,

Que por rien nule ne lairoie  
Que je n’alaisse en cele voie.

Mais d’une chose mout vos pri,

- Cet essai est en pure perte, répond elle, selon moi, et cependant je  
vous autorise avec une très grande joie à la tenir. Prenez-la donc, et  
éprouvez-la ! » Alors, elle la lui tend et Beaudoux l’a prise; il  
apprécie beaucoup la beauté du fourreau et ne cesse de faire très  
attention à l’opération. II ne fait pas mine de tirer hors du fourreau,  
mais auparavant il a dit aux autres : «Tenez ! Voyez si vous  
pouvez en tirer l’épée ! » Ils l’ont prise Tun après l’autre, mais ce  
fut bien peine perdue, car ils n’ont pas pu la faire bouger davantage  
que la tour d’une église. II la reprend et puis la met à son côté ; il la  
serre a\cc í'orce à pleine main. II l’a tirée aussi facilement que si  
cllc avait ctc faite pour qu’il en joue : il la tire et la fait rentrer selon  
son cn\ic. La jcunc fílle a dit tout aussitôt: «Dieu, sois vénéré  
pour ceci ! Noblc chevalier renommé, Tépée est à vous, je le  
constate. ct je ne dois plus la porter, du moment qu’elle a trouvé  
[569a] son maître. ('cci ne peut pas être caché : à travers toutes les

724

720

716

712

provinccs sera rapporté l’honneur que Dieu vous a donné. Nous  
; dcvons pcnscr à nous mettre en selle, car nous n’avons pas besoin

de prendre du rctard.

(739) - Seigncurs. dit Beaudoux, vous vous rendrez à la cour;  
728 vous m’attcndrc/ là, car pour aucune raison je ne manquerais

d’aller par ce chemin-là. Mais je vous supplie à propos d’une

Si com vos estes mi ami  
Et de m’amor joïr volez :

Que vos jai de moi ne parlez.

De mon pa'xs ne de mon nom  
Ne faites nule mencïon  
Jusc’a tant ke revenus soie,

Que mout mal grei vos en savroie.  
Et ce a joie doí retomer,

Mout orés ains de moi parler.

Je m’en vois, a Deu vos comant. »  
De seus est departis a tant.

Ne porent lor larmes tenir  
De teiz i out au departir.

Or c’en vat il, joious et liés.

Mais ainz ke soit nuis, iert irés :  
S’est de cest siecle la maniere :

Or est davant, or est dariere,

Or darìere et or davant.

Si va li eiecles tomoiant  
Et li dei chaingent en pou d’ore.  
Tez rit au main ki au soir plore ;  
Tez est au main riches poissans,  
Q’est au vespre povres dolans.  
Tout autretel est il de lui:

Mout est prés de son grant anui,  
Car la pucele ke le mainne  
Le metra par tens en tel poinne  
C’onkes sans mort nuns n’endura :  
Plus k’endurier li covenra.

Mout ce poinne de lui servir  
La pucele et de conjoïr.

Saigement enquiert son afaire,  
Mais n’en puet veritei atraire,

Que dire ne li vuet cil plus  
Que « chevaliers as dous escus ».  
Qant voit ke plus n’en puet savoir,  
Celer Testuet par estevoir.

744

748

752

756

[569b]

760

764

comme vous êtes mes amis et que vous souhaitez tirer agrément  
de mon amitié : c’est que vous ne parliez jamais de moi. Ne  
faites aucune mention de mon pays ou de mon nom jusqu’à ce  
que je sois revenu, car je serais très peu satisfait de vous. Et si je  
dois revenir avec joie, auparavant vous entendrez parler  
beaucoup de moi. Je m’en vais ; je vous reconunande à Dìeu. »  
Alors il a quitté ces amis-là. Au moment du départ, il y en a eu  
qui n’ont pu retenìr leurs larmes. Maintenant il s’en va, au  
comblc de la joic. Mais avant qu’il fasse nuìt, il sera en colère :  
c'est ia làcon d'ctre de ce monde : tantôt on est devant, tantôt  
derrière, mamtenont derrière et puis devant. C’est ainsi que le  
mondc nc cessc de tourner et que les dés changent en peu de  
temps. 'iei ril lc matin qui le soir pleure ; tel est le matin  
extrcmemenl puissant qui le soir est un pauvre qui se plaint. 11 en  
va tout à Ihií de !a même manière pour lui: il est très près de son  
grand tonrmcnt. car la jeune fille qui le conduit le placera bientôt  
dans unc îclle souffrance que jamais personne ne l’a supportée  
sans mourir: il lui faudra davantage que s’endurcir. La jeune  
fillc accoiapiit bcaucoup d’efforts pour le servir et pour le traiter  
avec courto’S'e. Avec sagesse elle cherche à connaître son rang,  
mais elle no neut atteindre la vérité à ce propos, car il ne veut lui  
dirc davantagc que «chevalier aux deux écus ». Quand elle  
rnnsUiii. . . peut en savoir plus, il faut qu’elle cache sa

cunosité par ncccssité.

Mais mout li plait sa contenance :  
En lui a ces cuers grant fíance  
De vigor et de cuer leal.

Bien est armez sor bon cheval:  
N’est nule armure ki li faille.

Et li chevaliers est sanz faille  
Sains et haitiez, fors et hardis,

Et mout covoite d’armes pris.

Deu prie k’Il li doint trover  
Ou puìst sa valor esprover.

Or ne c’en desconforte ja :

Ains ke nuis soit, îe trovera ;

C’en portera si pesant fais  
Qu’a toz jors l’en sovenra mais.  
Ensi c’en vont Pamblure grant  
D’une chose et d’autre parlant,

Si com li drois chamins les moinne,  
Tant qu’il troevent une fontainne  
Devant un grant arbre foillu.

A l’arbre vit pendre un escu  
Et devant ous une riviere  
Et tout par mi un pont de piere.

Li pons estoit larges et grans  
Et Piawe roide et mout corrans.

De l’escu mout c’esmerveilla  
Par kei raison i pendoit la.

Mout le regarde tant k’il vit  
Que lettres d’or i ot escrit:

« Qui de ci oster m’ozera,

Grans encombriers Pen avandra.  
Quinze ans i ai pendu ou plus,  
C’onques ne m’osa oster nuns. »  
Lors le torna, ce vit ke fut  
La guiche tout par mi le fust  
Mise si merveillousement  
K’il ne sout a dire coument,

784

788

792

796 [570a]

800

804

Mais l’attitude de Beaudoux lui plaît beaucoup : l’esprit de la  
jeune fille a envers lui une grande confíance au sujet de sa force  
et de sa loyauté morale. Ii est bien équipé sur un bon cheval: íl  
n’y a pas une seule anne qui lui manque. Et le chevalier est sans  
conteste en exceilente santé, fort et courageux, et il a fort envie  
de remporter la récompense des armes. II prie Dieu qu’Il Iui  
donne de trouver l’occasion où il pourraìt mettre sa vaillance à  
l’épreuve. Maintenant, il ne se laisse pas abattre : avant qu’il  
fasse nuìt, il trouvera cette opportunité ; il portera un si lourd  
fardeau qu’íl s’en souviendra à jamais. Ainsi, ils font route à  
grande vitesse en parlant d’une chose et d’autre, comme le bon  
chcmin les conduit, jusqu’à ce qu’ils découvrent une fontaine  
devant un grand arbre couvert de feuilles. A l’arbre, il a vu  
pcndre un bouclier et devant eux une rivière et un pont de pierre  
cn plc;n miiieu. Le pont était large et haut et l’eau très  
impétucuse. II s'cst beaucoup étonné au sujet du bouclier et à  
propos dc la raison pour laquelle il pendait à cet endroit. II  
1‘examine trcs altcntivement si bien qu’il a vu qu’il y avait écrit  
des lcttrcs u'or: <<À celui qui osera m’enlever d’ici, il lui  
arrivcra un grand dommage. J’ai pendu à cet endroit quinze ans  
ou davantagc, et jaraais personne n’a osé m’enlever. » Alors il a  
reiourné lc bouclicr et a vu que la courroie de cou était placée de  
manière si ctonnante en plein milieu du bois qu’il n’a su dire  
eomment,

808

812

N’il ne sout penser en kel guise  
Ne par kel raison fu si mise.

A dous mains saìche, n’i vaut rien.  
« Sire, fait cele, je vos di bien  
Qu’il le vos covenra laissier.  
Venez en, trop poez tarsier !

Vostre merci, car en venez !

Bien voi ke vos le tens perdez.

- Jai n’ait mes cuers joie ne pais,  
Fait il, ce plus pendre l’i lais ! »  
Apensez c’est, si trait l’espee ;

S’a la guiche par mi coupee  
Si prés del fust, si rez a rez,

Ke tant ne qant n’i est remez  
C’om voie. Lors chiet li escus.

« Par foi, fait il, or n’i pent plus. »  
L’escu saisi, puis si c’en vont  
Tout lez a lez par mi le pont;

E kant il ont le pont passei,

Davant ous truevent en un prei  
Un tref de soie a or baitu,

A cordes de soie tendu.

Mout faisoit li trés a lower.

Davant le tref voient ester  
Serjans ki mout cemblent apers ;  
S’i voient un cheval covert,  
Dedens le tref un chevalier  
Qui faisoit son hiaume lascier.

Or pense bien Biaudouz sans faille  
K’il avra par tens la baitaille :

Ne puet faillir a la meslee.

Or savra com trenche s’espee :  
Bien en vuet venir a l’essai  
Ne tant ne quant n’est en esmai.

A pié descent; s’a resainglei  
Son cheval tot en mi le prei,

Puis est montez. Ce dist: « Amie,

eí il ne savait imagìner de quelle manière et pour quelle raison  
elle était ainsi disposée. II tire des deux mains, cela ne sert à rien.  
« Seigneur, dit la jeune fille, je vous assure qu’il vous faudra  
l'abandonner. Venez donc, vous pouvez prendre beaucoup de  
rctard ! Par pitié, venez, je vous en prie ! Je vois bien que vous  
pcrdez votre temps. - Que jamais mon esprit ne connaisse la joíe  
ou la paíx, dit-il, si je le laisse pendre là davantage ! » II a  
réíléchi, tire son épée; il a coupé la courroie en deux, tout près  
du bois, tout contre, de sorte qu’il n’en est rien resté du tout  
qu’on puisse voir. Alors le bouclier tombe. « Par ma foi, dit-il,  
maintcnant il ne pend plus là. » II s’empare du bouclier, et puis  
ils s'cn \ont lous côte à côte au milieu du pont; et quand ils ont  
passc !c pont, ils découvrent devant eux sur un pré une tente de  
soic ornce dc tils d’or, tendue au moyen de cordages en soie. La  
tentc ciait trcs digne de louanges. Devant le pavillon, ils voient  
dcbout dcs hommes d’annes qui paraissent très habiles ; ils y  
voient auss! un cheval portant une couverture et dans la tente un  
chcvaher qui se faisait lacer son heaume. À ce moment,  
Ueaiiu-' ì ■ , , sans faute qu’il vivra bientôt la bataille : il ne

peut manqucr au combat. Maintenant, il saura comment coupe  
son épée: d a fort envie de l’éprouver et n’est pas du tout  
troublé. II (icsccnd à pied ; en plein miiieu du pré, il a remis la  
sanglc à son chc\ al, puis est monté en selle. II a dit: « Amie,

Gardez ne vos esmaiez mie :  
N’aiez nule poor de moi !

Par cele foi ke je vos doi,

Ce cis sires vuet riens mesprendre  
Vers moi, je tne vorrai dasfendre.  
Or en venez ! Je vuel aler  
Tout droit a lui por demander  
Qu’il est, et por coi ci sejome  
Et por quoi ci d’armes s’atome.

Et c’il demande la bataiîíe  
De nos dous, il l’aura sans faille ;  
Et c’il vuet m’amor et ma pais,  
Par moi n’iert il grevez ja mais. »

Or est raisons ke je vos die  
Del chevalier et de sa vie,

De son nom et de son païs.

Li chevaliers est de grant pris,

De grant renorn, de grant afaire :  
S’a Ie cuer franc et debonaire.  
Toute la terre d’Orcanie  
Tint ces peres en sa baillie,

Set vint chastiaux, trente citez ;  
S’est riches rois d’or coroneis  
Et si est de la Table ronde,

Uns des meillors de tot le monde.  
Cil de la cort le roi Artu  
Counoissent bien sa grant vertu.  
Bien ìe conoist sires Gauvains,  
Qu’il estoit ces cosins germains ;  
Et por s’amor cestui feroit  
Grant joie, c’il le conoissoit.  
Ermaleíiz est apelez,

Entre les millors renomeiz,  
C’onques ne trova chevalier  
Qui li fesist celle voidier.

La fille au roi de Montabor

76

[571aJ

prenez garde de ne pas vous effrayer : n’ayez pas peur de moi! Par  
cette fidélité que je vous dois, je voudrai me défendre si ce  
seigneur veut en quoi que ce soit me faire du tort. Venez donc ! Je  
veux me rendre tout droit vers lui pour demander qui il est, et pour  
quclle raison ìl demeure ici et pourquoi il s’équípe d’armes. Et s’il  
veut entrer en bataille à notre propos, il l’aura sans faute; et s’il  
vcuí mon amitié et ma concorde, jamais ìl ne sera tourmenté par  
n:oi.»

(867) Maintcnant, il est bon que je vous parle du chevalier et de  
son existenee, de son nom et de son pays. Le chevalier est de  
gvandc valcur. dc grande réputation, de haut rang : il a l’esprit  
noblc ct dc bonnc race. Son père a tenu sous son empire tout le  
territoirc de l'Oreanie, cent quarante châteaux et trente villes;  
c’est uíi roi puissant couronné d’or, un des meilleurs sur touïe la  
terrc et i! est membre de la Table ronde. Ceux qui appartiennent  
à la conr du roi Arthur reconnaissent bien sa grande vertu. Le  
seigneur (ìauvain le connaît bien, car c’était son cousin  
gcrmain: et en guise d’affection celui-ci manifesterait une  
grande joie. s'il reconnaissait Gauvain. II est appelé Ermaleíis et  
cst cclébré parmi les meilleurs, car jamais il n’a rencontré un  
chevalier qui !c fasse vider de sa selle. II avait à plusieurs  
rcprises soiîicité d’amour la fille du roi de Montabor,

Robert de Blois, Biaudonz, éd. J. Ch. Lemaire

Ot sovent requise d’amor  
Et ceie renfusei l’i out.

Et nonporquant tant en lui s’out 892

De proesse et de valour

Qu’il est bien dignes de s’amor.

Et kel dongier k’ele li faice,

Je croi q’au cuer trop fort li plaise ; 896

Mais dames sovent dongier font  
De ce dont eíes desirrans sont;

Tout autresì com a nongrei

Soufrent eles lor volentei. 900

La pucele li out promis

Quant il as armes avroit conquis

Vint chevaliers, s’amor avroit;

Et por ce cil la sejomoit, 904

Que par iluec passer souloient [57 lb]

Li boin chevalier qui aloient  
Par le paì's et par la terre

Por los et pris d’armes conquerre. 908

Et sachiez k’il out ja conquis  
Dis et nuef chevaliers de pris.

Ne sai qu’il fera de cestui,

C’il li fera joie ou anui. 912

Ermaleus mout est joious  
Kant le voit, et mout covoitous  
K’il puist acomplir sa vintainne ;

Mais espoir ce n’iert de semainne. 916

Teus cuide bien grever autrui  
Que la grevance vient sor Iui,

Qu’il n’est nuns si prous Oliviers

Qu’il ne soit uns Rollans si fiers. 920

Estes le vos del tref issu,

Et quant il a choisi l’escu  
Que cil par les enarmes tint;

« Vassaus, fait il, et dont vos vint 924

Cis grans orgués qu’avez osteí

et elle lui avait opposé son refus. Et néanmoins il y avait en lui tant  
de prouesse et de mérite qu’il est bien digne de l’amour de la jeune  
fille. Et quelle que soit la volonté qu’elle lui impose, je crois qu’il  
lui plaît au plus profond du cceur ; mais les dames font souvent des  
caprices au sujet de ce qu’elles désirent; elles supportent la volonté  
de leurs soupirants comme si c’était à contrecoeur. La jeune fille lui  
avait promis qu’il obtiendrait son amour quand ìl aurait conquis  
vingt chevaliej's au moyen des armes; et pour cette raison, il  
s’altardail à cet cndroit, car par là avaient l’habitude de passer les  
bons chevaiiers qui traversaient le pays et le territoire pour  
conqucrir I'honneur et la récompense des armes. Et sachez qu’il  
avail dcjà gagnc eontre dix-neuf chevaiiers de valeur. Je ne sais ce  
qu’ii fera à propos de celui-ci, s’il lui causera de la joie ou de ia  
pcine.

(913) Ermaieïis cst très joyeux quand il voit Beaudouxet très  
désireux de pouvoir réaliser sa vingtaine (de victoires) ; mais  
ccla ne sera pcut-ctre pas avant longtemps. Tel pense gravement  
léser autrui quc le dommage luì survient, car ìi n’existe aucun  
Oiivicr si preux sans qu’ìl n’y ait un Roland si impétueux. Le  
voilà sorri ue la tcnte, et quand il a vu le bouclier que Beaudoux  
tcnait par lcs courroies : « Noble jeune homme, dit-il, d’où vous  
est venu cet orgueii démesuré par lequel vous avez enlevé

Mon escu sans ma volenteì ?

Ne cuidai ke nuns l’osaist faire.  
Bien en devez avoir contraíre,  
Et vos l’avrez, sachiez de fí,  
Ançois que vos partez de ci.

* Sire, fait cil, sachiez sans gas  
  Que por mal ne le fís je pas.

Si m’aït Deus, je ne l’ai fait  
Por mal d’autrui ne por son lait,  
Qui que soit en avra mestier.

Et lai ne pout il riens aidier  
Ne lai ne físt il nui esploit.

* Alez, fait cil, tout orendroit:  
  A l’arbre si le remetez

Tout ansi com il fu trouvez.

Et ce vos nel faites ensi,  
- Sire, fait cil, je n’irai mie.

Pou porroie prisier ma vie,

Ce sans ferir fusse menez  
A ce que vos me comandez.

N’ai faite nule mesproison :

Por noient quarés oquison  
De la baitaille ; vos l’avrez !

Bien voi a quoi ke vos baez,

Et vos l’avrez, saichíez de voir !

Or en faites vostre pooir !

Qui touz les arbres douteroit  
Del bois, envis les passeroit.

Qui n’ose atendre, si s’en fue !

Ne cuidiez or pas qu’il m’anuie  
Li desfiers ; certes nel fait,

Quar la baitaille mout me plait.

Por ce ke grans sires samblez  
En sui je plus entalenteiz.

N’est pas grans lous, ce Deus me saut,  
Combaitre a home qui pou vaut.

932

936

940

[572a] ;

ilJl

944

948

■

■

1

■

mon bouclier sans mon ordre ? Je n’aì pas pensé que quelqu’un  
aurait osé le faire. Vous devez bien en avoir de la contrariété, et  
vous en aurez, sachez-le avec certitude, avant de partir d’ici. -  
Seigneur, dit le jeune noble, sachez sans plaisanterie que je ne  
l’ai pas fait avec une mauvaise intention. Je vous assure, je ne  
l’ai pas fait pour faire mal à autmi ou pour outrager qui que ce  
soit qui cn aura besoin. Et là où il était le bouclier n’a pu en rien  
vcnir en aidc et là il n’a accompli aucune action d’éclat. - Allez,  
dit-il. tout dc suite : replacez-le à l’arbre exactement comme il a  
ctc trou\é. h.t si vous n’agissez pas de cette façon [...] -  
Seianeur, dil-il. je ne partirai pas. Je pourrais faire peu de cas de  
ma vic si j'étais amené à accomplir ce que vous me commandez  
sans combattrc. Je n’ai fait aucun tort: vous cherchez pour rien  
lc motif du combat: vous l’aurez ! Je vois bien ce à quoi vous  
aspircz : ct \ ous l’aurez, sachez-le pour de vrai ! Maintenant  
agisscz à votrc guise ! Celui qui craindrait tous les arbres du bois  
les dépasscrait malgré lui. Que celui qui n’ose attendre s’enfuie !  
Nc pcnsez pas cn cet instant que le déíî me contrarie ; pour de  
vrai, i! nc mc contrarie pas, car le combat me plaît beaucoup.  
Parcc que vous apparaissez comme un grand seigneur, j’en suis  
d’autant plus cxcité. Ce n’est pas un grand honneur, je vous le  
garantis, dc se battre contre un homme de peu de valeur.

952

956

3 Hg

La prouesce del combaitant  
Fait l’onor de combaitre grant.

Com plus vaint home de grans pris,  
Plus a de los, ce m’est avis ;

Et li vaincuz est moins blasmez  
Tant com cil est plus alozeis.

Li hardímens qu’il ose emprendre  
Li doit nom de proesce rendre ;

Et quant il en fait son pooir,

Mout l’en doit on boin grei savoir.  
Quant voit ke plus faire ne puet,  
Tout a tant pais feire l’estuet.

Or i parra ke vos ferez :

La baitaille en la main avez. »

De parole n’i out plus fait.

Andui ce sont arriere trait:

Plus d’un arpant sont esloignié.

S’a chascuns sa hante empoignié  
Roide, qu’a poinnes puet ploier.  
Fort et isnel sont li destrier,

Li vassaul fíer et orguillous,

Li uns vers l’autre mout irous.

Puis n’i ont gaires demoreí:

Lí uns ver l’autre sont tornei;  
Ensemblé sont per tel aïr  
Qu’il ont fait les lances croissir.

Ne lor est remeis tant d’entìer  
Dont il ce puissent mais aidier,

Car front a front et pis a pis  
Ce hurtent qu’andui sont mal mis.  
Ronpent cingles, rompent poitraz,  
Au tresbuchier sont par igal:

Ne puet li uns l’autre gaber.

Qant il ce voelent relever,

Li sans par les bouches lor saut;

968

972

976

980

984

988

992

**]**

La vaillance de l’adversaire accroît l’honneur de combattre. Plus  
aisément on vient à bout d’un homme de grande valeur, plus on a  
de l’honneur, me semble-t-il; et le vaincu est d’autant moins  
critiqué que son rival est renommé. L’action hardie qu’il ose  
cntreprendre doit lui procurer le titre de prouesse ; et quand il a fait  
son possíble à ce propos, on doit lui en être extrêmement  
reconnaissant. Quand il voit qu’il ne peut faire davantage, il lui faut  
alors conclure la paix. Maìntenant ce que vous allez faire se  
révélera : vous avez le combat en votre pouvoir. »

(976) On n'a plus échangé de paroles à ce sujet. Ils se sont  
rctircs íoiis ies dcux : ils se sont étoignés de píus d’un arpent.  
Chacun a empoigné sa lance solide, qu’on peut à peine plier. Les  
chevaux dc combat sont robustes et rapides ; les hommes nobles  
farouchcs ct énergìques, très courroucés I’un envers l’autre.  
Ensuite, ils ste sc sont guère attardés là : ils se sont dirigés l’un  
vers i’ajîrc: ils se sont confrontés avec une telle impétuosité  
qu'ils oní fau craquer les lances. II ne leur est ríen demeuré  
d'cntier dont iis puissent désormais trouver secours, car l’un en  
face dc I’auíre, poitrine contre poitrine, ils se frappent, que sorte  
quc tous dcux sont mis à mal. Ils déchirent des sangles, ils  
cassent dcs parlics de hamais couvrant la poitrine du cheval, ils  
sc montrcnt d'une parfaite égalité dans la chute: l’un ne peut  
toumer l'autrc cn dérision. Quand ils veuient se relever, le sang  
ieur vort par la bouche ;

11

1

I

1

i

*M*

1

I

II

1

'I

Ne seivent c’il ont froit ou chaut,  
C’onlces nuns hom n’oït parler  
De plus fort blecier a jouster,

Car li cheval et li signor  
Ont si perdue lor vigor,

Qu’il gissent a terre pasmei:

Si fort ce sont entrecontrei!

Et sachiez ke nuns ne ce faint  
Ne de la dolor ne ce plaint.

Tant jurent c’om ust bien alei  
De l’un chief a l’autre del prei,  
Ce ne duroit il pas petit.  
Ermaleuz mout s’abaihit  
De ce k’il out trovei son per ;

Ne de sa ne de la la mer  
Ne quidast que chevaliers fust  
Qu’a force si mener le dust.

Qant Biaudouz relever ce vout,  
Sor ces piez tenir ne ce pot;

Les oreilles li vont comant,

Li oil li vont estancelant;

Li cuers menuement tressaut,  
Palist et la force li faut.

Si fort fu blesciez au joster  
Ke quatre fois l’estut pasmeir.  
Puìs sue une froide suour  
Que mout alige sa dolor.

La pucele toute esperdue  
Est tantost cele part corrue ;

Entre ces braz souef le prist,

Le chief sor sa poitrine mist.

De doloser pas ne ce faínt,

En plorant doucement le plaint:

« Haï, frans chevaliers, haï!

Fait ele, je vos ai trahi!

De gré vos fis par ci passer

1004

1008

1012

1016

1020

1024

1028

et ils ne savent pas s’ils ont froid ou chaud, et jamais aucun  
homme n’a entendu parler de plus fortes blessures lors d’une  
joute, car les chevaux et les maîtres ont tellement perdu leur  
force qu’ils sont couchés par terre évanouis : ils se sont mesurés  
Tun l’autre avec tant de violence ! Et sachez que personne ne  
manque de courage ni ne se plaint de la douleur. Ils sont restés  
couchés si longtemps qu’on serait bien allé d’un bout à l’autre  
du pré, si cela ne durait pas peu de temps. Ermaleus s’étonne fort  
d’avoir trouvé son égal; il n’aurait jamais pensé que, de ce côté  
de la mer ou de l’autre, ait existé un chevalier qui devait ainsi le  
traíter avec violence. Quand Beaudoux a voulu se relever, il n’a  
pu tenir sur ses pieds ; ses oreilles bourdonnent, ses yeux  
brillent; son coeur bat faiblement, il devient pâle et la force lui  
manque. II a été si gravement blessé au cours de la joute qu’il lui  
a fallu s’cvanouír quatre foís. Ensuite, il exsude une sueur froide  
qui caime beaucoup sa douleur. La jeune fílle toute troublée est  
aussitôt nccourue de son côté ; elle l’a pris avec douceur dans ses  
bras et a nosc la tête du combattant sur sa poitrine. Elle ne fait  
pas semblani de se désoler et en pleurant le plaint avec douceur :  
« Ah, noblc chevalier, ah ! dit-elle : je vous ai trahi! Je vous ai  
fait passer par ici à desseín

Por vostre valor esprover.  
Ermaleû bien conissoie :

Maldite soit or ceste voie !

Se Deus m’aït et ces sains nom,  
Je ne le fís se por bien non.

Riche dame, quel duel avrez  
Qant vos ceste perte savrez !

Et bien en devrez duel avoir,

Car ce nuns hom puet tant valoir  
Que per valor avoir vos dust,  
Bien sai de voir que cil le fust.

Et quant cestui perdu avez,  
Jamais tel ne recouvrerez. »

Cil a la parole entendue,

Si cent sa force revenue ;

Petit a petit li repaire.

« Suer, fait il, douce debonaire,  
Or ne vos esmaiez de rien !

Certes que je garirai bien :

Ançois k’il soit bien anuitié,

Me voirés tout sain et haitié. »  
Ermaleiis ne ce remuet,

Com cil qui movoir ne ce puet;

A terre gist si com soit mors,

Si fu blesciez dedens le cors ;

Li vis et la bouche et li nez  
Sous l’aume est toz ensanglantez.  
Se longuement en cest point just,  
Ne fausist pas qu’estains ne fìist.  
Biaudouz ce lieve, si vint la ;

Son hiaume deslacié ti a,

Son chief li mist en son giron.

La bouche, le nés, le menton  
Li fist de froide iawe aroser  
Tant qu’il ce prist a soupirer.  
Aprés en dresçant ce dresça

1040

1044

1048

[57

1056

1060

1064

pour mettre votre vaillance à l’épreuve. Je connaissais bien  
Ermaleiis : que cette route soit à présent maudite ! Je vous assure  
bien, au nom de Dieu, que je n’ai agi que pour le bien ! Dame  
puissante, quel chagrin vous aurez quand vous apprendrez cette  
perte ! Et vous devrez bien en avoir de la peine, car si jamais  
hommc pcut montrer tant de vaìllance pour devoir vous obtenir  
par son mérìte, je sais bien pour de vraí que ce seraìt lui. Et si  
\ous a\c/ perdu celui-ci, jamais pius vous n’en retrouverez de  
pareil. » Ee chevalier a entendu le propos et sent sa force  
rc\enir; petit à petit, elle iuì revient. « Chère noble scEiir, dit-il,  
ne vous inquiétez donc de rien ! Pour sûr, je vais guérir: avant  
quc !a nuil soit tout à fait tombée, vous me verrez en excellente  
santc. » í-nnaleus ne se remet pas en route, comme quelqu’un  
qui ne pcut bouger ; il est couché à terre comme s’il était mort, il  
cst bies.sc à l’intérieur du corps; le visage, la bouche et le nez  
sont ìout remplis de sang sous le casque. S’il était resté  
longtcinps couché dans cet état, il n’aurait pas manqué de  
mourtr. Bcaudoux se lève, il est venu près de lui ; il lui a  
desserré ie easque et a posé sa tête sur son giron. II lui a fait  
arroscr la bouche, le nez et le menton d’eau froide, jusqu’à ce  
que son concurrent commence à soupirer. Ensuite, Ermaleiis en

***ìÊÊamÊ***iiìgm: ■

HÉB;

Robert de Blois, Biaudouz, éd. J. Ch. Lemaire

Et kant son hiaume regarda  
A terre devant soi gesir,

De poor ait fait un sopir,

Qu’il cuide bien par verité  
Que cil l’eust del chief osté  
Por ce qu’ocirre le vousist.

Et cil cortoisement li dist:

1076

« Sire, fait il, mout sui blesciez,

Et vos n’estes pas bien haitiez,

Si com je pens et com je croi.

De vos me poise et plus de moi.  
Gardez a quel fin nos vani'ons  
De ce qu’encomencié avons. »

Tantost qu’Armaleiis sovint  
De s’amie, cuers lì revint:

Si pense bien ke por s’amor  
Voudra rencomencier l’estor.

Maint ruste cop voudra ferir  
Ançois qu’il doient departir.

« Sire, fait il, trovei vos ai  
Trop fier a cest premier essai.

Mout devez bien armes porter.

Hui matin ne cuidai trover  
Home vivant qui me tousist  
Estrier n’a terre me mesist.

Or ai trové ce c’onques mais  
Ne trovai. Bien i pert as ais  
De mon escu com estes fors !

Mout sui blesciez dedens le cors :  
N’iert jors des mois ne m’en soit pis. »  
A tant a son hiaume remis  
Et dist: « Or sus, rencomençons  
L’estor, trop demorei avons ! »

A muez k’il pueent s’apairollent,

Par grant folie ce travaillent.

Qui lors les veïst revenir

et quand il a vu son casque se trouver par terre devant lui, il a  
émis un soupir de peur, car il croit bien pour chose vraie que son  
adversaire lui avait enlevé le casque de la tête parce qu’il voulait  
le tuer. Et Ermaleiis lui a dit avec courtoisie : « Seigneur, dit-il,  
je suis gravement blessé et vous n’êtes pas en toute grande  
fonnc, comme je le pense et je le crois. Cela me déplaît à votre  
su|et et encore davantage au rnien. Prenez garde à quel terme  
nous arriverons de ce que nous avons commencé. » Aussitôt  
qu’Ermalciis s’est souvenu de son amie, le courage lui est  
revcnu : il unagine bien qu’à cause de son amour pour elle il  
voudra recommencer la lutte. II voudra donner beaucoup de  
coups vigoureux avant qu’ils doivent renoncer. « Seigneur, dit  
Ermaícus, je vous ai trouvé très farouche au cours de cette  
prcmicrc cpreuve. Vous devez très bien tenir les armes. Ce matin  
mcme. jc ne pensais pas trouver un homme au monde qui puisse  
m‘enlc\er un étrier ni me mettre à terre. Maintenant, j’ai  
dccouvcrt ce que je n’ai jamais rencontré. On voit bien aux  
planches constituant mon bouclier comme vous êtes vigoureux !  
je suis gravcment blessé à l’intérieur du corps : de iongtemps, il  
n’y aura pas de jour qui ne soit pire pour moi. » Alors, il a remis  
son casquc et a dit: « Allons, reprenons le combat, nous avons  
trop tardé : » Du mieux qu’ils peuvent ils se préparent, ils  
accomplissenî tous leurs efforts avec une grande témérité. Celui  
qui les aurait alors vus revenir

L’un contre l’autre par desir,

Hurter, bouter, ferir sovent,

II desist bien certeinnement  
C’onkes ors, tigre ne lieons  
Ne firent estors plus felons.

Mal ont li escu barguignié :

Ce sont li premíer detrenchié.

Ce ke lor fu remez entiers  
Detrenchent en menus quartiers.  
Detrenchent hiames, escus, haubers,  
N’apairgnent os ne char ne ners.

Ce l’uns eiist a l’autre ocis  
Le millor de toz ces amis,

Ne ce poroit vengier plus fort  
De vengier de celui la mort.

Bìen est la mellee pareille :

Li un de l’autre ce merveille  
De ce k’il ont tant enduré  
Qu’il ne sont mort et afolei  
Tant sont lí branc d’acier trenchant.  
Et li vassaul per mautalent  
Si met chascuns tot son desir  
A son aversaire honir.

Muez vuet chascuns perdre la vie  
Qu’estre retez de couardie.

Mout est Ermaleiis legiers,

Fors et apers et de cuer fiers,

De baitaille durs et apris,

Covoitouz de conquerre pris.

Ne prise bataille a hun home  
Encontre lui une vert pome.

Sans faille sa valor mout prise,

Mais ne seit nïent de vantise.

Bien seit le preudome louer ;

De soi ne vuet oïr parler.

Qui davant soi le loueroìt

1112

1116

1120

1124

[574bj

Fun vers l’autre de manière volontaire, frapper, pousser, charger à  
plusieurs reprises, aurait très certainement dit que jamais des ours,  
des tigres ou des lions n’ont accompli de combats plus cruels. Les  
boucliers ont mal fait leur office, ce sont les premiers à être taillés  
en pièces. Ce qui leur est resté entier, ils le réduisent en petits  
morceaux. lls lardent de coups casques, boucliers et cottes de  
maille, n’épargnent ni les os ni le corps ni les ligaments  
musculaires. Si l’un avait tué le meilleur de tous les amis de  
1’autre. il ne pourrait plus violemment prendre sa revanche en  
vcngeant la mort de celui-ci. Le combat est bien semblable : l’un  
s'étonnc au sujet de Fautre du fait qu’ils ont enduré de si nombreux  
coups sans ètre morts ou estropiés, tant les fers des épées sont  
aflutcs. I:t par dépit chaque jeune noble met tout son désir à  
maltraitcr son adversaíre. Chacun préfère perdre la vie plutôt que  
d'être accusé de lâcheté.

(1130) Lrmaleûs est très agile, vigoureux et habile, redoutable  
par lc courage, rude et entraîné pour la bataille, désireux de  
conqucrir la récompense. 11 n’estime pas le prix d’une pomme  
vertc le combat d’un homme contre lui. II fait sans faute très  
grand cas de sa vaillance, mais ne cède pas à la vantardise. II sait  
faire Féloge de l’honnête homme ; de lui-même il ne veut  
entendre parler. Celui qui entonnerait sa louange devant lui

1128

1132

Jamais ces amis ne seroit.

En son cuer li estoit avis  
Que cil fust touz au desouz mis  
N’encontre lui n’eiist pooir,

Ne fust si blesciez au cheoir.

Mais la dolors k’il en cors sent  
Le fait sopirer mout sovent,

Et totes les fiees k’il fiert  
L’angoisse le point et requiert.

Por ce doute kant l’en sovient:  
Rachaudez iaue chaude crient.

Que que le griet dedens le cors,

Le plus bel moustre per defors ;  
Mout est de bele contenance :

Muez k’il puet cuevre sa grevance.  
Mais grans maus ne ce puet celer ;  
On le voit bien sanz alumer.

Biausdouz ne s’en esmaie pas ;

Sain a le cuer et fort le braz.

Mout a boin pis et bone alainne  
Et mout puet soffrir d’armes poinne.  
Com plus combat, et plus s’aïre  
Et plus la baitaille desire  
Et plus est de ferir engrés.

Por ce rekiert celui de prés ;

Ne por ferir ne por menace  
Ne ii vuet il guerpir la place.

Muez ce lairoit il afoler,

K’il vouxist plain pié reculler.

Une chose mout li agree :

Mout trueve trenchant Honoree  
Et il c’en seit mout bien aidier,

Ses colps saigement enploier.

Mout íïerent andui colp pesanz,

En trente leus lor ist li sans ;

1148

1152

1156

1160

1164

1168

ne serait jamais son ami. En son for intérieur il pensait que son  
adversaire aurait été projeté tout en-dessous et n’aurait eu de  
nouvoir contre lui, si lui-même ne s’était blessé en tombant. Mais  
ia douleur qu’il ressent dans le corps lui arrache des soupirs à de  
multíples reprises, et chaque fois qu’il frappe de son arme  
l'angoisse l’incommode et I’assaiIIe. C’est pourquoi il a des  
craintes quand il se rappelle ceci ; l’eau chaude craint Ies  
réchauffements. Quoì que l’angoisse le tounnente dans le corps, il  
se montre au dehors sous son plus beau jour ; il adopte une très  
belle attitude ; il cache sa peine du mienx qu’il peut. Mais on ne  
peut dissimuler une grande souffrance; on la voit bien sans la  
; inettre sous éclairage.

î (1158) Beaudoux ne se trouble pas à cause de cela ; il a l’esprit

sain et le bras vigoureux. II possède une poitrine solide et un bon  
-ouffle et peut bien supporter la fatigue des armes. Pius il  
combat. plus i 1 devient impétueux; plus il désire le combat et  
î plus il e.st acharné à donner des coups. C’est pourquoi il attaque

\* Ermalciis de près; il ne veut pas lui abandonner la place à la

ì suite dcs coups ou des menaces. II se laisserait plutôt tuer que de

l vouloir reculer d’un seul pied. Une chose lui plaît beaucoup : il

ï trouve Honorée bien affntée et il sait très bien s’en servir et

| asséner scs assauts avec science. lls frappent tous les deux des

oups vigoureux : le sang leur sort en trente endroits ;

75a]

m

s

I

m

1

I

1

Li sans qui de lor plaies ist  
Por la chalor lor endurìst.

Sele chose si Ies desfroint,

Et non por quant nuns ne c’en plaint.  
Si sont au ferir entendui,

Ne prìsent plaies un festui.

Qui k’en ait duel, qui k’en ait joie,  
Tant fíerront ke li un recroie,

Mais on ne seit encor li quez.

Li uns et li autres est tez  
Que de sa ne de la la mer  
Ne porroit on lor pers trover.

De sovent ferir ne ce fígnent,

Tout detrenchent quant qu’il atignent.  
N’ont tant de lor annes d’entier  
Dont il ce puissent mais aidier,

Ains fíerent tout en descovert.  
Chascuns del sanc grant masse pert.  
Li sans lor cort entre les piez  
Que touz li prez en est moilliez ;

Mais ce ne puet gaires durer,

Que trop ce poinnent d’afoler.

A cui ke Deus donra l’onor,

Bien garira de sa dolor.

Sovent voit on par grant liesce  
Tomer en joie grant tristesce.  
Biaudouz ce porra bien vanter  
Qu’il n’avra talent de chanter,  
Qu’Amors Ermaleus semont  
De bien ferir. Tout contremont  
Sor l’iaume li aít tel donei  
Qu’a pou k’il ne l’ait mort ruei;  
Parmi l’iaume la coife blanche  
Li trenche com une vert branche.  
Dedens le test, parmi le cuir,

Li fait le froit acier sentir.

1180

1184

1188

1192

1196

1200

1204

le sang qui s’échappe de leurs plaies les rend plus brutaux à  
cause de la chaleur. Cette chose les brise, et pourtant personne  
ne s’en plaint. Ils s’appliquent à frapper, ils ne donnent pas à  
leurs blessures le prix d’un brin de paille. Quel que soit celui qui  
en ait du chagrin, quel que soit celui qui en ait de la joie, ils  
donneront tant de coups que l’un d’eux s’avouera vaincu, mais  
on ne sait pas encore lequel. L’un et l’autre sont si forts que de  
cc côté-ci ou de ce côté-là de la mer on ne pourrait trouver leurs  
cgaux. Ils n’hésitent pas à frapper à plusieurs reprises et mettent  
en piòces tout ce qu’ils touchent. Ils n’ont pas tellement d’usage  
dc leurs armes dont ils pourraient davantage se secourir, mais ils  
frappcnt sans la moindre protection. Chacun perd une grande  
quaníité dc sang. Le sang leur coule entre les pieds, si bien que  
le prc tout entier en est mouillé ; mais cette situation ne peut  
gucrc durcr, car ils font trop d’efforts à se blesser. Celui à qui  
Dieu donnera le prix guérira bien de sa douleur. On voit souvent  
au cours d’une grande réjouissance une grande tristesse se  
transfonncr en joie. Beaudoux pourra bien tirer vanité du fait  
que son adversaire n’aura pas envie de chanter, car Amour incite  
Ermalcus à bien se battre ; Beaudoux lui a donné un tel coup  
vcrs le haut sur le casque qu’il s’en est fallu de peu qu’il ne le  
précipiíc dans la mort; au milieu du casque, il lui coupe comme  
une branclie verte la calotte de fer brillante. Dans le crâne, en  
pleine peau, il lui fait sentir l’acier froid.

S’un petit fust plus avaleis,

Cil fust ou mors ou afoleiz.

Estort son cop ; au resaichier  
A fait Biaudouz agenoillier.

La pucele c’est escriee :

« Lasce mi, dolente, esgaree,

Que ferai ? » Cil ce hontoia  
Quant la pucele regarda,

De honte et d’angoisse tressue :  
Touz li sans del cors li remue.

Ne ce prise pas un denier  
C’il ne ce puet de ce vengier ;  
Jamais n’iert ne joious ne liez.

En travers saut plus de trois piez ;  
Par mautalent celui requiert,

A dous mains de l’espee fiert  
Sor le vert hiaume devers destre,  
Qu’il i ait fait une fenestre  
Si large c’om voit bien l’oreille  
Et la face toute vermeille.

Par tel aïr li brans descent  
Sor le braz destre k’il en prent  
Une grant piece, lai endroit  
Dont plus grant force li venoit;  
Del cop aval jusqu’a la hanche  
Descuevre toute la char blanche.  
Ce li brans fust droit descendus,  
Jusqu’au braier fust touz fendus.  
Cui k’en soit bel, cui k’en soit lait,  
Cis colps la baitaille desfait;

Car ençois fu blesciez eu cors,

Or est plus blesciez par defors :  
C’est de cest cop si mal menez  
K’a pou k’ìl n’en est afoleiz.

Non por quant bien porra garir  
C’il ce fait garder par loisir,

1216

1220

1224

1228

1232

1236

1240

S’il l’avait fait descendre un peu plus bas, son adversaire serait  
mort ou estropié. Ermaleus échappe au coup de Beaudoux ; en le  
repoussant, il a fait mettre Beaudoux à genoux. La jeune fîlle  
s’est écriée : « Pauvre de moi, triste et abandonnée, que vais-je  
faire ? » Beaudoux a rougi de honte quand il a regardé la jeune  
fille. agitée par l’affront et la rage : tout son sang quitte son  
corps. II ne s’estime pas valoir un denier s’il ne peut se venger  
dc ceci : jamais il ne sera au comble de la joie. II saute à une  
disiancc de plus de trois pieds sur le côté ; par dépit il attaque  
son advcrsaire, frappe de son épée avec ses deux mains sur le  
casquc \crt, du côté droit, de sorte qu’il y a fait une entaille si  
largc qu’on voit bien l’oreille et le visage tout rouge. Le fer de  
l’cpce descend avec une telle force sur le bras droit d’Ernialeiis  
qu'ii en emporte un grand morceau, à l’endroit même d’où lui  
vcnait sa plus grande puissance ; par le coup frappé vers le bas  
jusqu’à ia hanche, Beaudoux met à nu toute la chair blanche. Si  
le fer de l’épée était descendu tout droit, son adversaire aurait été  
complctcment coupé au long jusqu’à la ceinture. À qui que cela  
plaise ou déplaise, ce coup met fin au combat; car auparavant  
Ermaleus était blessé à l’intérieur du corps, et maintenant il est  
davantagc blessé en surface : c’est à cause de ce coup donné si  
rudcmcnt que pour un peu il en est estropié. Néanmoins, il  
pourra bicn en guérir s’il se fait soigner à son aise,

Et com plus ce travillera  
Del bras, et plus s’afolera ;

N’il n’a pooir de traveillier  
Qu’il ne ce puet del braz aidier.

Et quant voit ke li faut la destre,  
L’espee prent a la cenestre  
Por faire kant k’il en porra :

Bien pert que merveillous cuer a.  
Muez vuet en combatant morir  
Que vívre et sa vie haïr,

Car kant li sovient de s’amie,

N’a pas grant cure de sa vie.

Qant il a perdu son desir,

Moins ainme vivre ke morìr.

Certes la beie tort avroít,

C’ele jaì por ce moins l’amoit.

II a bien tant soffert por li,

Bien ìe doit tenir aì ami.

Biaudouz le voit mout bien et set  
Que Ermaleus sa vie het  
Et por ce ne ce vuet il rendre  
N’il n’a pooir de soi desfendre,

Ne cil n’a tallent k’il l’ocìe.  
Coríoisement li dist et prie :

« Frans chevaliers, car vos rendez,  
Ou ce se non, vos i morrez i  
De vostre mort iert grans damaiges :  
Mout est grans vostre vaselaiges  
Et mout porez encor valoir,

Grant prís et grant honor avoir.

Ne sont pas mort, ce m’est avis,

Tuit cii qui sont estei conquis.  
N’avez piaie dont vos soiez  
Nen afolez ne mahaingniez.

Rendez vos, la vostre merci,

Si ferez bien, je vos en pri:

1252

1256

1260

1264

1268

1272

1276

;t plus il fera des efforts avec son bras, plus il se meurtrira ; et il  
n’a plus le pouvoír de combattre, car il ne peut se servir de son  
jras. Et quand il constate que le bras droit lui fait défaut, il prend  
l’épée du bras gauche, pour faire tout ce qu’il pourra : il apparaît  
clairement qu’il a un courage extraordinaire. Mieux vaut mourir  
en combattant que de vivre et de mépriser sa vie, car quand il se  
rappelle son amie, il ne se soucie pas beaucoup de sa vie. Alors  
qu’il a perdu son désir, il préfère mourir que vivre. Pour sûr, la  
beile aurait tort si elle l’aimait moins à cause de cela. II a  
tcllcment enduré à cause d’elle qu’elle doit sans hésitation le  
considércr comme un amoureux. Beaudoux observe très bien  
ccía ot sait qu’Ermaleiis méprise sa vie et qu’il ne veut pas se  
rendrc pour cette raison, alors qu’il n’a pas le pouvoir de se  
dcfendrc et que Beaudoux n’a pas envie de Ie tuer. Avec  
courtoisie, Beaudoux lui a dit et demande: « Noble chevalier,  
rendc'/-\ous donc, sinon vous allez mourir ! Ce sera un grand  
domrnage que votre mort: votre courage guerrier est immense et  
vous pourrez encore être très utile, obtenir une belle récompense  
et un graud honneur. A mon sens, tous ceux qui ont été vaincus  
ne sont pas morts. Vous n’avez pas de blessure dont vous  
pourrie/ ètre tué ou mutilé. Rendez-vous, par pitié, vous agirez  
bien. je vous en prie :

Mout grans sires encor serez. »  
Ermaleiis est apensez,

Que cil li dist grant cortoisie :  
N’est pas preudom kí het sa vie.

« Tenez m’espee, je me rent»  
Fait il tantost. Biaudouz la prent;  
Aprés s’espee ait la foi prise  
Qu’il fera tout a sa devise.

Quant fu li prous Ermaleíis  
As armes conquis et rendus :

« Sire, fait il, par estevoir  
Vos covanra ci remanoir :

Tart est, ne savons ou aler.  
Demain, qant vemez ajomer,

Vos tanrés vostre droite voie ;

Je tanrai d’autre part la moie  
Sans contredit et sans dongier,

Ou vos me vorrez envoier. »  
Atant ont guerpie la plase  
Por querre leu ke muez lor plase.  
Dedens le tref vont herbergier,

De boin ostel ont grant mestier :  
Ne lor estuet querre millor,

On poroit bien trover poiour,

Que pain et vin, char et pisson,  
Voliles2, fresche venoison  
Orent íl a si grant plantei  
Com fussent en pardon trovei.

Le leu troverent muez gami  
Ke c’il flissent a port sailli.

Le matinet, lors qu’íl ajorne,  
Chascuns ce lieve, si s’atome.  
Ermaleils sans plus atendre  
Au roi Aitu c’est alez rendre

1288

1292

1296

1300

1304

1308

1312

2 PUL Vililes fr.

7a]

vous serez encore un très grand seigneur.» Ermaleus est plongé  
dans ses pensées, car Beaudoux lui a tenu un propos très  
chevaleresque : il n’est pas un homme sage celui qui méprise sa  
vie. «Prenez mon épée, je me rends» dit aussitôt Ermaletis.  
Beaudoux s’en empare; après avoir donné son épée, Ermaleus a  
promis qu’il fera tout selon la volonté de son vainqueur.

(1292) Quand le preux Ennaleus a été vaincu par les armes et  
qu’ii s'est rendu : « Seigneur, dit-il, il vous faudra par nécessité  
rcster ici: il est tard, nous ne savons où aller. Demain, quand  
vous verrez poindre le jour, vous suivrez votre cheminprévu ;  
i'cïnprunterai le mien d’un autre côté sans objection et sans  
diffìculté où vous voudrez m’envoyer. » Alors ils ont quitté  
Tcndroit où ils se trouvaient pour chercher un lieu qui leur plaise  
davantage. Ils vont loger dans la tente, ils ont grand besoin d’une  
boRne demeure : il ne faut pas qu’ils cherchent une meilleure.  
On pourrait bien trouver pire, car ils ont reçu du pain et du vin,  
de la viande et du poisson, des volailles et du gìbier frais en si  
graniie quantité comme si ces mets avaient été obtenus  
gratuitement. lls ont trouvé l’endroit mieux pourvu que s’ils  
avaicnt surgi dans un port. Au petit matin, quand le jour pointe,  
chacun se lève et se prépare. Sans plus attendre, Ermaleus est  
allc sc rcndre au roi Arthur

De par celui as douz escuz.

Saichiez qu’il fu bien entenduz

De trestouz sous qui furent la 1320

Ou ces noveles raconta.

Ce fu tot droit un jor d’estei,

Tiers jors devant la Trinité,

Qu’Ermaleiiz vint a la cort. 1324

Toz li pueples aprés lui cort,

Que mout ce sont amervillié  
Que si le voient detrenchié.

De lui conoistre sont engrande. 1328

Chascuns enquiert, chascuns demande :

« Qui est il, et qui le conoist ?

- Ne sai, fait chascuns ki le voit.

Mais c’il est as armes conquís, 1332

Cil puet bien estre de grant pris  
Quí le conquist: bien pert ke iî  
Est eschapeiz de grant peril.

Mout est ces hiames mal menez, 1336

Li bras destres et li cousteis,

Toz ces cors aval et amont.

Ses plaies angoissouses sont,

Ses annes n’ont mais nul mestier 1340

A proudome por soi aidier.

Ains ne veïstes home nei  
As armes plus mal atomei,

C’il ne fust mors ou afoleiz. » 1344

Et cil ne c’est pas arrestez  
Tant ke le roi Artus trova.

Cortoisement le salua,

Puis dist: « Biaus sire, or entendez ! 1348

Uns chevaliers mout alozeis, [57

Sauf mon honor et sauf ma vie,

Com prisonìer a vos m’envie.

Et de par lui a vos me rent. » 1352

de la part du chevalter aux deux écus. Sachez qu’íl a été bien  
compris par tous ceux qui étaient à Tendroit où il a raconté ce  
quí lui étaìt arrivé.

(1322) C’était exactement un jour de la belle saison, le troisième  
jour avant la Trinité, qu’Ermaleûs est arrivé à la cour. Toute la  
population court après luí, car beaucoup se sont étonnés de le  
voir aìTìsi taillé en pièces. Ils sont curieux de le connaître.  
C'hacun cherche à savoir, chacun demande : « Quì est-il, et qui le  
connaît ? - Je ne sais, dit chaque personne qui le voit. Mais s’il  
cst vaincu par les annes, celui qui l’a emporté sur lui peut bien  
ctrc dc grande valeur : il apparaît clairement qu’il a échappé à un  
grand danger, Son casque est très mal en point, ainsi que son  
bras droit et son flanc, son corps entìer en haut et en bas. Ses  
bicssurcs sont douloureuses, ses armes ne sont plus utiles pour  
vcnir ou aide à un homme de bíen. Jamais vous n’avez vu un  
homnac vivant plus mal arrangé par ies armes, s’il n’était mort  
ou estvopié. » Et Ermaleus ne s’est pas arrêté avant de trouver le  
roi Aríitur. II l’a salué avec courtoisie et a dit ensuìte : « Cher  
sirc, écoutez donc ! Un chevaiier très estimé, en me laissant  
l'bonncur et la vie, m’envoie à vous comme prisonnier et me  
iivrc à vous de sa part. »

Li rois respont cortoisement:

« Certes, bien veignant soiez vos !  
Et qui est il ? Dites le nos !

* Sire, fait il, je n’en sai plus  
  Ke tant: c’est cil as dous escuz.  
  De son païs, de son paraige

Ne me vout onkes faire saige ;  
Maís tant de son estre vos di  
C’onkes plus bel home ne vi,

Plus cortois ne plus debonaire ;

Et tant vos di de son afaire -  
Et sor sains le vos puis jurer -  
Qu’as armes ne seit on son per.

Si fiert de lance et d’espee,

Que riens n’a contre lui duree.  
Annure de fer ne d’ascier  
Contre ces colp ne puet durier.

II m’a conquis, ce est la voire :

Ce poez bien savoir et croire,

C’a mes armes, c’a mon escu,

Pert bien k’il est de grant vertu.  
Comandeiz moi vostre voloir  
Et j’en ferai tot mon pooir.

Puis rne faites, por Deu, aisier  
Et de mes plaies consillier,

Car j’en sui durement destrois.

* Coment avez nom ? dist li rois.
* Sire, fait il, kant me voirez  
  Desannei, bien me conoistrez.  
  Ermaleiis apelez sui.»

Lors saut li rois encontre lui,

Et tuit cil qui en la cort sont  
Grant joie et grant honor li font.

A cort n’a dame ne signor  
Qui ne li face grant honor.

Tantost li font mies venir  
Por lui de ces plaíes garir.

1360

1364

1368

1372

1376

1380

1384

Le roi répond avec courtoisie : « Soyez pour sûr le bienvenu !  
Qui est-il ? Dites-le-nous ! - Sire, dit-il, je n’en sais pas  
davantage : c’est le chevalier aux deux écus. Au sujet de son  
pays, de sa famille, il n’a jamais voulu m’informer ; mais je vous  
assure à propos de sa manière d’être que jamais je n’ai vu de  
plus bcl homme, de plus courtois et de plus noble; et je vous  
certific au sujet de sa conduite - et je peux vous le jurer sur tous  
lcs saints - qu’on ne connaît son égal aux armes. II frappe d’une  
tclle îiianière au moyen de la lance ou de l’épée ne rien ne lui  
résiste. Une armure de fer ou d’acier ne peut tenir contre ses  
coups. 11 m’a vaincu, c’est la vérité : cela vous pouvez aisément  
le savoir et le croire, car à mes armes et à mon bouclier, il  
apparaîl bien qu’il est doué d’une grande puìssance. Ordonnez-  
moi votre volonté et je ferai tout mon possible à ce propos.  
Ensuitc, au nom de Dieu, faites-moi pourvoir du nécessaire et  
secourir pour mes plaies, car j’en suis sérieusement abattu. -  
Quel nom avez-vous ?, a dit le roi. - Sire, dit-il, vous me  
rcconnaîtrez bien quand vous me verrez dépouillé de mes armes.  
Je suis appelé Ennaleus. » Alors le roi s’avance vers lui et tous  
ceux qui sont à la cour lui manifestent une grande joie et un  
grand honneur. À la cour, il n’y a pas de dame ni de seigneur qui  
ne lui íémoigne une grande estime. Bientôt, ils y font venir des  
médecius pour le guérir de ses blessures.

Cíl díent k’ii le garront bien,

Qu’il a l’ostel saint Julïen.

En cestuí point ìe vos îairons,

Car d’un autre parler volorts.

Del chevalier as douz escuz  
Ne fine ne ne cesce nuns.

Lai cinc, la sis, lai set, lai huìt,

Par tropez en parolent tuit.

Onkes mais en si pou de tens  
Ne fu renomee si grans.

Chevalìer, escuíer, garson  
Ne tiennent plait, ce de íui non.

N’a gaires c’om n’en sout noveles ;  
Or en parolent cil et celes.

Tuìt cil ki viennent et ki vont,

De sa proesse grant plait font.

Mout est de lui grans renomee  
De ce k’ìi out traite i’espee,

Ke nuns autres traire ne pot;

Et de l’escu k’i( ostei out  
De cest home qu’il a conquis,

Ki sor touz autres avoit pris.

Sui compaignon mout s’en esjoient  
Quant tez noveles de lui oìent.

Or entre ke mout en orront,  
Biaudouz et la pucele sont  
Aiques par matinet levei;

Et kant il furent atornei,

En lor droit chemin ce sont mis.  
Ançois ke Biaudouz soit garis  
Et k’ii veígne lai ou il bee,

Avra bien mestier de l’espee.

Tant l’estovra sofrir par voie  
C’onkes ii prous Ector de Troie  
Plus haute proesce ne fist  
Quant ii ies Grìgois desconfist

1396

1400

1404

1408

1412

1416

1420

m

i ^' praticiens disent qu’ils le guérìront bien, car ii est accueilli  
nvec cordialité.

. {13l)2) En cet endroit du récit nous allons vous laisser Ermaleùs,

car nous souhaitons parler d’un autre personnage. Personne ne  
ccssc vraiment de parler du chevalier aux deux écus. Tous en  
3 parîent par petits groupes : là à cinq, là à sìx, là à sept, là à huit.

i jamais une renommée n’a été aussí grande en si peu de temps.

' .• chevaliers, les écuyers, les vaiets ne parlent que de Iui. II n’y  
l íi pas longtemps qu’on ne connaissait aucun détail à son sujet ;

’ nuuntenant les hommes et les femmes en parlent. Tous ceux qui

' vont et viennent conversent abondamment au sujet de sa

i prouesse. Une très grande réputatíon luì vient de ce qu’il avaít

tirc i’épée, car personne d’autre ne pouvait la faire sortir (du  
founreau); et du bouclíer qu’ìl avait enlevé à cet homme qu’il a  
| vaiucu, qui l’emportait sur tous les autres. Ses compagnons se

| rcjouissent très fort quand ils apprennent sur lui de telles

I nouvelles. Pendant que beaucoup en entendront, Beaudoux et la

f jcunc fille se sont levés d’assez grand matin ; et quand ils sont

| apprctés, iìs se sont mis sur le bon chemin. Avant que Beaudoux

f ne soit guérí et qu’il arríve là où il aspire, il aura bien besoin de

son epée. II lui faudra tellement endurer sur sa route que jamais  
le preux Hector de Troie n’a accompli de plus haute prouesse  
quand il a battu les Grecs

K

Et par force les fist entrer  
Dedens lor nés et en la mer.

Ne fust Ajax, uns siens coisìns, 1428

Le jor fust de la guerre fíns.

C’il eûst mis le feu es nés,

Ne fust nuns des Gregois remez.

Por lui lassa k’il ne l’i mist. 1432

Hé las, com grant folie fist  
Et com dolant laissier cí out,

C’onkes puis recovrer n’í pout!

Por ce ne ce doit nuns tarsier 1436

De son porfít a porchascìer.

Qui puet hui faire son porfit,

Folz est c’il le met en respit.

Par trop atendre mains hon pert: 1440

Ce voit on sovent en apert.

Por ce dist on : « Ki trop atent,

C’est a boin droit c’il c’en repent. »

1444

Mais en kel guise ke ce soit,

Avient adés k’avenir doit.

Ausi avenra de cestui.

1448

Deus le puet bien garder d’anui  
Et mener jusc’a bone fin.

1452

Tant a tenu son droit chamin  
La damoisele ke le mainne  
Que bien set novele certainne  
La pucele de son venir.

Et bien le dit on sans mentir :

Ne fu nuns plus biaus engenrez  
Puis ke li mondes fu formez,

1456

Ne plus vaillans en nule guise.

C’il l’avoit or a feme prise,

Andui ce poroient vanter  
Que bien avroìt chascuns son per ;

Car tant par est cele gamie 1460 [57

De grant biautei, de cortoisie,

Que mout saige le couvenroit

et les a fait entrer de force dans leurs bateaux pour les envoyer  
sur la mer. S’il n’y avait eu Ajax, un de leurs protecteurs, ce  
jour-là aurait marqué la fin de la guerre. Si Hector avait bouté le  
feu aux embarcations, aucun des Grecs n’aurait survécu. C’est  
grâce à Ajax qu’Hector n’a pas réussi à y mettre le feu. Hélas,  
quclle grande imprudence Hector a commise et comme, accablé  
de tristesse, il a été négligent, si bien qu’il n’a jamais pu depuis  
sc tirer de cette difficulté ! C’est pourquoi personne ne doit  
tardcr à s’occuper activement de son avantage. Celui quí peut  
assurer son proíit aujourd’hui est déraisonnable s’il le remet à  
plus tard. Nombreux sont ceux qui perdent en attendant trop :  
ccia on l’observe souvent clairement. Voilà pourquoi on a dit:  
.. í . iui qui s’accorde trop de délai, c’est juste s’il le regrette. »  
\i • - de quelle que manière que ee soit, arrive toujours ce qui  
doit advenir. C’est aussi ce qui arrivera à notre héros. Dieu  
dispose du pouvoir de le préserver du tounnent et le conduire  
jusqu’à un bon terme, La noble jeune fille qui le conduit a si bien  
suiv’ le chemin convenable qu’elle connaît une information sûre  
au sujet du devenir du jeune homme. Et on le dit avec justesse  
sans mentir : jamais personne de plus beau n’est né depuis que le  
monde a été créé, ni de plus vaillant de quelque manière que ce  
soit. S’il avait alors pris la jeune demoiselle comme épouse, tous  
dcux pouiTaient se vanter d’avoir choisi son égal; car elle est  
pourvue d’une beauté si exceptionnelle, d’une si grande  
courtoisie, qu’il faudrait qu’il soit très sage

Qui bien descrire la voiroit.

Et ce je ne puis pas soufíre 1464

A sa trés grant biautei descrire,

Muez vaut ke je del tot m’en taise  
Que dire chose ki desplaise ;

Car assez tost ne plairoit mie, 1468

Ains le tanroit on a folie  
De comencier a deviser,

Ce ne pooie bien finer;

Car nuns maistres lisans d’escole 1472

N’est si saiges de sa parole,

Q’ançois li jors ne li fausist  
Que sa biauté bien descrisist,

Et non por quant j ’en dirai tant 1476

C’onkes Florence au cuer vaillant,

Elenne ne Samiramis  
N’orent de biauté si grant pris.

Et por ce k’elle est si vaillans 1480

En est li rois si desirans,

Madoines, k’il la puìst avoir ;

Et jure bien k’a son pooir

Metra tout ançois k’il ne l’ait; 1484

Mais je cuis bien ke, ce Deu plait,

I venra tez par cui il iert  
Forjugiez de ce k’il requiert.

Et bien lí est dit et contei  
C’uns chevaliers de teî bonté  
Que nuns ne le puet contrester  
Vient la pucele delivrer.

Qant il l’entent, forment li poise,

Mais n’en fait parole ne noise ;

Nonporquant bien cuide desver,

Qant il l’ot sí forment loer.

Tout ce li vient par jalousie,

Sachiez, non pas par couardie,

N’est pas dolens de sa venue,

Mais bien set kant l’avra vêue,

1488

1492

1496

[579b]

celui qui voudrait bien la décrire. Et si je ne peux pas satisfaire à  
décrire sa très grande beauté, il vaut mieux que je me taise  
complètement à ce propos plutôt que de dìre une chose qui  
pourrait déplaire; car très vite cela ne plairait pas, mais on  
considérerait comme une sottise le fait de commencer à parler, si  
je ne pouvais correctement achever mon propos ; car aucun  
maître d’école qui enseigne n’est si circonspect dans son  
discours : il a bien décrit sa beauté avant que le temps ne lui ait  
manqué. Et néanmoins je l’évoquerai en si bons termes que  
jatnais Florence à l’esprit doué de si belles qualités, Hélène ou  
Sèmiramis n’ont connu une si grande réputation de beauté. Et  
parce qu’elle est d’un si haut mérite le roi Madoine désire fort la  
posséder ; et il jure vraiment qu’il fera tout son possìble avant de  
conquérir. Mais je pense bien, s’il plaît à Dieu, qu’il viendra  
dans un tel état d’esprit auprès de celui dont il sera dépouillé de  
cc qu’il désire. Et on lui a bien dit et rapporté qu’un chevalier  
doué d’une vaillance telle que personne ne peut tenir bon contre  
iui vient pour délivrer la jeune demoiselle. Quand Madoine  
entend cela, ìl est vivement contrarié, mais il n’en parle pas et  
n’en fait pas un sujet de querelle ; cependant, il pense bien  
pcrdre la raison quand il entend faire si grandement l’éloge de  
son rival. Tout cela procède en lui de la jalousie, sachez-le, et  
non de la lâcheté. II n’est pas chagriné de sa venue, mais il saìt  
bien que quand Beaudoux aura vu la jeune demoiselle,

La pucele, tant li plaira 1500

Sa biautez k’avoir la voudra ;

Ne contredire ne le doit  
La pucele, ce voirs estoit

Qu’il ce puist aidier de l’espee : 1504

C’est ce ke plus lí desagree.

Mout sont li jalous a malaise ;

Ne voit riens nuie ke li plaise

Li rois, tant est d’Amors sopris. 1508

Ne li fu pas au soir avìs

Qu’il amast la pucele si.

Maís puis ce k’il parler oï

De cel chevalier qui venoit, 1512

L’a mis Amors en tel destroit  
Qu’il n’a ne joie ne desduit  
Ne repos par jor ne par nuit.

De la dolor qui le destraint 1516

Sovent a soi mismes ce plaínt

Que c’est et dont si tost li vient

Li maus qui si destroit le tient

Et si sovent le fait pailìr, 1520

Sovent trembler, sovent fremir.

N’en puet mais c’il est agrevez,

Amaigris et descoloreiz,

Car contre ce ke mal li fait 1524

Une soule chose li plait:

A grei celi prendre l’estuet  
Com cil ki muez faire ne puet.

Quì povres est de toutes riens, 1528

Mout li est boins un petís biens ;

Mais la chose qui l’i delite

Par est tant povre et tant petite

Que par costume plus en ont 1532

Cil ki plus a malaise sont.

Car ces pensers tant soulement [580a]

Joie nen autre bien n’entent

Qant li sovient de la pucele : 1536

beauté lui plaira tellement qu’ii voudra la posséder. Et la  
jeune demoiselle ne doit pas résister à Madoirte, car, en vérité, il  
pourrait recourir à son épée : c’est ce qui cause ìe plus de  
dcpiaisir à la jeune femme. Les jaloux sont dans un grand état de  
soufïrance : le roí ne voit aucune chose qui puisse lui plaìre, tant  
il cst enflammé par Amour. 11 ne lui semblait pas qu’il aimait la  
jcune demoìselle d’une teile façon le soir précédent. Mais depuis  
qu’il a entendu parler de ce chevaiier qui arrive, l’Amour l’a mis  
daus un tourment tel qu’il ne comiaît pius de joie, de plaísír ou  
dc repos, ni le jour ni ía nuit. II se plaint souvent en lui-même de  
ia douleur qui le torture : il se demande ce que c’est et d’où lui  
v icnt si vite ie mal qui lui serre si fort Ie cceur, qui le fait souvent  
pâlir, trembier et s’agiter convulsivement. II n’y peut rien s’il est  
accablé, amaìgri et pâie, car une seule ehose lui plaît contre ce  
que le mai lui cause : il doit s’emparer d’elle selon son plaisir  
comme quelqu’un qui ne peut mieux agir. À celui qui est pauvre  
cn tout, un petit bien lui fait fort piaisir; mais la chose qui ie  
rcjouit est tellement pauvre et tellement petite que d’habítude  
, - ix qui sont en grande souffrance en possèdent davantage. Car  
sa pensée n’appréhende rien de plus que la joie ou un autre  
bienfait quand ii se remet la jeune demoiselle en mémoire :

Flors de lís ne rose novele  
N’est tant bele, ce li est vis,

Com est la colors de son vis.

Cis pensers est toz ces depors,

Toz ces soulas, touz ces confors ;  
De cest penser li maus li vient,

Qui si destroitement li tient.

Puis qu’Amors moinne tel dongier,  
Assez puet 11 rois traveillier :

Si fait il si destroitement  
Qu’allors ne pense ne n’entent.

Et ce li grieve plus assez  
Que nuns n’est tant de lui privez  
Qu’íl voeille díre son coraige.

Car sachiez : tez malz asouaige  
Tant com il est plus aovers.

Tout ausi com li feus covers  
Dedens soi sa chalor norrist,

S’on le descuevre, s’avanist  
Et remet toute sa chalor.

Tout autresi refait Amors :

La plus coverte plus fort cuist,

La descoverte refroidist.

Li plus privé de son consoil  
Dient entr’eus : « Mout me merveil  
Por quoi mes sìres tant empire ;  
Sovent ce plaint, sovent soupire  
N’il ne rvos dit kel mal il a :  
Demandons li qui ce li fait. »

Un jor le mirent a raison  
Et dístrent: « Sire, ne doit on  
Atendre trop ne trop laissier  
Croistre le mal et enforcier  
C’om ne le puist mediciner.

Assez sovent puet on trover  
Garison de mal ki destroint;

1544

1548

1552

1556

1560

1564

1568

une fleur de lìs et une rose fraîche ne sont pas aussi belles, lui  
semble-t-il, que la couleur de son visage. Cette pensée constitue  
tout son divexlissement, tout son plaisir, tout son réconfort; la  
souffrance qui le possède de façon rigoureuse procède de cette  
pensée. Depuis qu’Amour exerce une telle domination, le roi  
peut se donner beaucoup de peine : il le fait de manière si forte  
qu'il ne pense pas à ce moment-là et n’est pas attentif. Et cela  
i’afllige tellement que personne n’est assez intime avec lui pour  
qu'il ait envie de lui confier ce qu’iì a sur le cceur. Sachez bien  
ceci : une telle souffrance console à mesure qu’elle est plus  
expliquée. De la même manière que le feu couvert entretient en  
soi sa chaleur, il s’éteint, si on le découvre, et laisse s’échapper  
toutc sa chaleur. Pour sa part, Amour agit exactement de la  
mcme façon: la passion la plus secrète brûle plus fort, la plus  
divnlguée voit son ardeur diminuer. Les membres les plus  
intimes de son conseil disent entre eux : « Je m’étonne fort de la  
raison pour laquelle mon maître va si mal; il se plaint souvent, il  
soupire fréquemment et il ne nous dit pas quel mal le ronge :  
demandons-lui ce qui se passe. »

(1566) Un jour, ils lui ont adressé la parole et lui ont dit: « Sire,  
on ne doit pas accorder trop de temps à la souffrance ni la laisser  
trop grandir et augmenter de façon telle qu’on ne puisse plus la  
soigner. On peut très souvent guérir la maladie qui fait ses  
ravages ;

Par folie le soilent maint,

Tant ke li mauz est agrevez  
Si k’il ne puet estre celeis :

S’en viennent plusor a la mort.

Vers nos avez de ce grant tort,

Que bien savom kel mal avez  
N’aincor mostrei nel nos avez.  
Mostrez ke c’est ke ci vos blesce :

Ja ne cera si grant destresce  
Que bien ne truisiez medecíne,

Nes ce c’est amors ou haïne. »

Bien l’ont nomei par devìnaille,

Car andui li grievent sans faille.  
Devant ce k’il haïst celui  
Ne li fìst Amors point d’anui.

Dont sachiez : ces dous choses sont  
Que si grant destresse li font,

Car por ce trop aime ki het;

De lai vient li mals, si nel seit.

Mais bien seit, se il dient voir,

Mout puet consous d’ami valoir ;

Et cil li sont toz jors sí chier  
Que bien ce puet en eus fíer.

Si dist: « Par foi, c’est malz d’amer,  
Que je sens tant grief, tant amer  
Que longement ne porai vivre,  
S’aucuns cecors ne me delivre.

Si m’est ceste dolors novele  
Dés puis ke j ’oï la novele  
Del chevalier c’om prise tant;

Ains ne m’en fut ne tant ne quant. »  
Cil li prometent surement  
Qu’il li feront prochiennement  
Tel chose ki mout li plaira  
Et dont mout esjoïr porra.

1580

1584

1588

1592

1596

1600

r

de façon irraisonnée, beaucoup de gens la cachent si longtemps  
que le mal est aggravé et qu’il ne peut pius être caché : c’est  
ainsi que plusieurs aboutissent à la mort. A ce sujet, vous avez  
grandement tort envers nous, car nous savons bien quelle  
souffrance vous endurez et vous ne nous l’avez pas encore  
montrée. Faites voír ce qui vous blesse : il n’y aura aucune  
grande angoisse pour laquelle vous ne trouviez une bonne  
ì médecine, même sì c’est i’amour ou la haine. » Ils ont bien

j donné le nom du mal par supposition, car sans faute les deux

| iHaux l’affiigent. Avant qu’il l’haïsse, Amour ne lui avait fait

j íuicune peine. Sachez donc quelles sont ces deux choses qui lui

} vaíent tant d’angoisse, car à cause de cela celui qui déteste aime

í trop fort; de là vient le mal, et il ne le saìt pas. Mais il sait bien,

- Is disent la vérité, qu’un conseil d’ami peut avoir une grande  
\ aieur ; et ses amis lui sont toujours si précieux qu’il peut bien  
avoir confiance en eux. II a dit: « Par ma foi, c’est une mauvaise  
chose que d’aimer, car je la ressens comme si triste, si amère que  
je ne pourrai vivre longtemps si aucune aide ne me libère. Cette  
douleur s’est renouvelée depuis que j’ai entendu l’annonce au  
sujet du chevaìier qu’on aime tant; mais il n’en a pas du tout été  
ilc même pour moí. » Ses amis lui promettent d’une manière  
certaine qu’ìls lui feront bientôt une chose qui lui plaira  
beaucoup et dont il pourra fort se réjouir.

Atant d’iluec chascuns ce part.

Li troi ce traient d’une part,

S’ont de celui grant plait tenu.

Si dist li uns d’ous : « Qui l’a wu  
Et qui seit c’il est de tel pris  
Com on dit avai ie païs ?

On n’en dist ce merveìlle non.

C’il est dignes de tel renom,  
íi a touz chevaliers passeiz ;

Par foi, c’il avoit amassez  
En iuì toz ies biens d’une empire,  
Ne sai je c’om en puìst plus dire.  
Mais certes, qui me voudroit croire,  
Je savroie par tens la voire,

Qui qu’en cest païs fust entrez. »  
Respont uns autres : « Bien parlez !  
Par foi, ce je en iere crus,

Nos quinze, bien armeí sans pius,  
Le droit chemìn encontre irons.

Se nos encontrer le poons,

Ou d’estre pris ou de morir  
Ne puet il sans doute faillir.

Puìs avrons la terre a bandon ;

La beìe a la clere faison  
Avra mes sires mal gré sien. »

Li autre dui s’acordent bìen  
A cest consoil: fiancié l’ont  
Qu’aíns jors au chamin ce metront.  
Ensi sans noise et sans esfroi  
Porchasce chascuns endroit soi.

Li compaignon, sor bon chevax  
Armei, desouz un parfont vai  
Sont assemblei quinze par conte,  
Dont chascuns vaut ou roi ou comte  
Por grant esfors sosfrir et rendre.  
Sans demorer, sans plus atendre  
Chevauchent tuit a grant esploit

1612

1616

1620

1624

1628

1632

1636

1640

(1608) Alors chacun quitte cet endroit-là. Trois s’en vont d’un  
côté et ont tenu une longue discussion au sujet du nouveau venu.  
L ’un d’entre eux a dit: « Qui l’a vu et qui sait s’il est de la  
valeur dont on parle dans tout ie pays ? On n’a dit de lui qu’une  
chose étonnante. S’il est digne d’une telie réputation, il a  
surpassé tous les chevaliers ; par ma foi, s’il avait amassé en lui  
tous les biens d’un empire, je ne sais ce qu’on pourrait en dire  
davantage. Mais pour sûr, pour qui voudrait me croire, je saurais  
bientôt ia vérité, qui que ce soit qui serait entré dans ce pays. »  
Un autre répond : « Vous parlez bien 1 Ma foi, si j’étais suivi à  
ce sujet, nous partirons à nous quinze, seulement bien pourvus  
d’annes, nous emprunterons le chemin tout droit en face. Sì nous  
pouvons le rencontrer, ií ne peut sans aucun doute manquer  
d’être fait prisonnier ou de mourir. Ensuite, nous aurons le  
tcrritoire à notre libre disposition; mon maître disposera de la  
bellc au joli visage malgré la réaction de i’adversaire. » Les deux  
autrcs sont tout à fait d’accord avec cette décisíon: iis ont pris  
l'engagement qu’ils se mettront en route avant le jour. Ainsi sans  
bruit et sans fracas chacun se procure ce qu’il faut. Les  
compagnons, équipés de leurs armes sur de bons chevaux, sont  
rasscmblés au nombre de quinze au fond d’une profonde vallée ;  
chacun d’entre eux vaut bien un roi ou un comte pour supporter  
ct soutenir de grandes impétuosités. Sans tarder, sans attendre  
da\ antage, ils partent tous à cheval avec une grande ardeur

Tant k’ il entrent ou chamin droìt [5 81 b]

Par ou cil vient. De l’ancontrer

Se gart, e’il puet; car endurer

Li covenra mortel estor 1648

C’il n’a píus qu’atres grant valor,

Car cil sont tuit de graní fierté  
Et de l’ocirre enîaienté.

Tout ensi sans noìse et sans brut î 652

Vont chevauchant tote la nuìt  
Tant ke li biaus jors lor esclaire.

« Signor, gardons ke voions faire,

Dist i’uns. De trop esloignier l’ost 1656

Nos poroit maus avenir tost,

Car bten savez ke ceste terre  
Est tot entor de nostre guerre :

Ce sont li chastel prés de ci 1660

De maint boin chevalier gami.

Dedens cinc iues en a quatre :

Ne c’i fait mie boin enbatre.

S’on nos i seit, sanz nule failie 1664

N’en poons raler sans baitailie  
Ne cii ne puet par autre voie  
Venir. Endroit moi loueroie

Que chascuns de nos cois ce teigne 1668

Tant qu’aucuns par cest chemin veigne  
Qui nos puíst novelles aprendre.

Tel chose porons nos entendre

Que tost par aventure irons 1672

Avant, et tost retomerons. »

Atant descendent tot a pié :

Si sont en un bruel enbuchié

Ne mais ke dui ki sont deleiz Ì676

Por esgarder defors ces prez.

N’en set rien cii as dous escuz,

Qui prés est cinc iues ne plus  
A un des chastíaus la puceie. 1680

Iluec li ont dit la novele

jusqu’à ce qu’ils pénètrent dans le chemin précis par où  
Beaudoux arrive. II évite la confrontation, s’il peut; car il lui  
faudra supporter une lutte mortelle s’íi ne montre pas une pius  
grande vaillance que ies autres, car ceux-là sont tous animés  
d’une grande sauvagerie et détermìnés à le tuer. De cette  
manière, sans le moindre bruit, iis font route à chevai pendant  
toute la nuit jusqu’à ce que le beau jour ieur prodigue sa lumière.  
« Seigneurs, prenons garde à ce que nous voulons faire, a dìt l’un  
d’entre eux. Un malheur pourrait vìte nous arriver si l’on  
s’écarte trop de l’armée, car vous savez bien que ce territoire est  
tout à fait occupé par notre guerre : ce sont les châteaux situés  
non ioin d’ici appartenant à plusieurs bons chevaliers qui se  
tiennent sur ieurs gardes. ii y en a quatre dans un périmètre de  
cinq lieues : ii ne fait pas bon de s’y précipiter. Si on apprend  
que nous y sommes, nous ne pourrons retourner sans combattre  
et Beaudoux ne peut venir par un autre chemin. Pour ma part,  
j’approuverais que chacim de nous demeure silencieux aussi  
iongtemps que queiqu’un qui puisse nous donner des  
ìnformations arrive par ce chemin. Nous poun'ons apprendre une  
chose grâce à laqueile nous avancerons peut-être vite, et nous  
rentrerons bientôt.» Aiors íls mettent tous pied à terre; ils se  
sont embusqués dans un buisson, à l’exception de deux  
chevaliers qui sont sur le côté pour observer Ies prés à  
i’extérieur. Le chevaiier aux deux écus n’en sait rìen, lui qui  
s’est approché à cinq iieues et pas davantage d’un des châteaux  
de Ìa jeune demoiselle. Là les occupants iui ont appris la  
nouvelle

Que li rois siet devant Tallis,

Un des3 boins chastíaux del pai's :  
N’a leans ke vint chevaliers,

Vint serjans, vint arbalestriers.  
Tant est li chastiaux bons et fors  
Qu’ií n’a regart de nul esfors ;  
S’on ne le prent per afamer,

Touz jors puet li sieges durer.

En un autre chastiaul - de la  
Plus de vint lues pas n’i a -  
Est la pucele a mout de gent:

Par compe vint mille et set cent,  
De chevaliers prous et hardis  
Que soudoier, ke del païs  
Asembleì por l’ost assaillir  
N’atendent mais ke son venir,

La nuit meïsme le trova  
Qui ces noveles li conta,

Encontre li tramis estoit  
Por savoir kant venir poroit.

Et il li a bien comandei  
Que tantost k’il iert ajorné  
Ce soit remis en son chamin  
Ne jai d’aler ne preigne fín  
Tant ke la veigne. Ce lor die  
Que de ce ne se doutent4 il mie :  
Dedens Tallis le troveront,

Jai si tost venir n’i porront!

Et bien lor mande li gentis  
Que li rois sera desconfís.

Li vallés ne c’est pas targiez :

Par main c’est vestus et chauciez,  
S’a congié pris et tost c’en va

1688

1692

1696

1700

1704

1708

1. P Un del boins (UL)
2. PU se doucent il (L)

selon laquelle le roi séjoume devant Tallis, un des solides  
châteaux du pays : là, il n’y a que vingt chevaliers, vingt  
o'iîibattants à pìed et vingt arbalétriers. Le château est si solide  
cí si fortifié qu’il ne craint aucune attaque ; si on ne s’en empare  
pas en le privant de nourriture, son siège peut durer  
éicrnellement. Dans un autre château - sìtué à moins de vingt  
iieues de là - se trouve la jeune demoiselle avec beaucoup de  
monde: au total vingt mille sept cents combattants, des  
chevaliers vaillants et courageux autant que des hommes  
d’armes, qui rassemblés dans le pays pour attaquer I’armée  
n'attendent plus que son arrivée. La nuít même, la jeune  
demoiselle a trouvé celui qui lui a rapporté ces informations. Ce  
messager était envoyé vers elle pour savoir quand Beaudoux  
pourrait venir. Et il lui a bien fait savoir qu’aussìtôt qu’il fera  
jour Beaudoux se remettra en chemin et ne cessera de faire route  
avant d’arriver à destination. Qu’il leur dise qu’ils ne redoutent  
pas cela : ils le trouveront à l’intérieur au château de Tallis et iìs  
nc pourront y arriver assez vite ! Et le noble homme leur déclare  
sans ambages que le roi sera battu.

(1712) Le jeune homme noble ne s’est pas attardé : de bon  
matin, il s’est habillé et chaussé, il a pris congé

Le droit chamin tant k’il vint la

Ou cil ce furent arrestei. 1716

Lì dui li sont encontre alei,

Ce li demandent: « Quez noveles ?

* Par foi, fait il, bones et beles ! f582b]

Mais ci ke faites, qu’atendeiz ? 1720

Qui estes vos, ke demandez ? »

Dist l’uns : « Nos somes chevalier,

A la pucele ami mout chier ;

D’un chastel venons ci en son, 1724

Ou nos sornes en gamison.

Ersoir nos dist un messagiers  
Que par ci doit li chevaliers

Quí vient ma dame delivrer, 1728

Encor hui ou demain passer.

Et nos demander li volons,

Ce bel li est c’avoc aillons,

Qu’il ait boin mestier de conduit. 1732

Mais di nos ou tu jus ennuit  
Et ce nouveles seiz de lui.

* Par foi, dist li vallez, je mui

D’un chastel ci prés hui mout main 1736

Et lui laissai je lai tot sain.

De ce ne redoutez vos ja  
Qu’encor hui par ci passera,

Qu’il vuelt dedens Tallis entrer. 1740

Si le poront bien comparer  
Cil de l’ost ains ke past li mois.

Bien saiche Madoines li rois

Qu’il sera fierement requis ! 1744  
- Ce somes nos bien desirant»

Font cil. Li valez maintenant  
C’en est partiz, ke plus ne dist.

Quant esloigniez fut un petit, 1748

As autres sont cil repairié :

« Seignor, soiez joious et lié,

et emprunte rapidement le bon chemin pour arriver là où Ies  
autres s’étaient arrêtés. Les deux chevaliers sont allés à sa  
rencontre, ils lui demandent: « Quelles sont vos nouvelles ? -  
Par ma foi, dit-il, elles sont bonnes et belles. Mais que faites-  
vous ici, qu’attendez-vous ? Qui êtes-vous ? Qu’attendez-vous  
de moi ? » L’un des deux a dit: « Nous sommes des chevaliers,  
de très bons amis de la jeune demoiselle ; nous venons d’un  
château situé ici plus haut que nous sommes chargés de  
défendre. Hier soir, un messager nous a dit que doit passer par  
ici, aujourd’hui. encore ou demain, le chevalier qui vient libérer  
ma dame. Et nous souhaitons luì demander si cela iui convient  
que nous l’accompagnions, s’il avait grand besoin d’une escorte.  
Mais dis-nous où tu as couché la nuít passée et si tu connais  
quelques informations à son sujet. - Par ma foi, a dit le jeune  
homme noble, je suis parti d’un château non loin d’ici  
aujourd’hui de bon matín et je l’ai laissé à cet endroit-Ià en  
pleine forme. N’ayez pas de craintes à ce sujet: il passera par ici  
aujourd’hui encore, car il souhaite enher dans Tallis. Les  
hommes de l’armée pouixont bien en être punis avant que le  
mois ne soit passé. Que le roi Madoine sache bien qu’il sera  
attaqué avec cruauté ! [...]- Cela, nous Ie désirons ardemment»  
disent ceux-ci. Aussitôt, le jeune noble les quitte, car il n’a pas  
dìt davantage. Quand il s’était éloigné un petit peu, les deux  
chevaliers sont retoumés auprès des autres : « Seigneurs, soyez  
très réjouis,

Dist Vuns, nos avons tot trové.  
Souvent nos somes esprové,

Si cuídons estre li millor.

Or gart hui chascuns son honor  
Et pent mout del bien envaïr !  
N’est gas de preudome envaïr :  
Prou covìent ke soient li rat,

Qui voeilient assaillir le chat.

Cil est tenuz por tant vallant  
Qu’il ne crient nul home vivant.  
Et quant tez hom voit k’il ne puet  
Eschaper et rnorír l’estuet,

Dont pense de vendre sa mort  
Et prent en lui si grant confort  
Que leupars, tygre ne lieons  
Ne sont plus fíer ne plus felon.

Ne ceus ne doit on trop blasmer  
Quì sont desconfit per a per;

Ne nus hom ne cuit ke raisons  
Soit ce ke nos faire volons,

Car c’est droite guerre par foi!

Or gart chascuns endroit de soí!  
Puis k’il vient la pucele aídier,

Ne nos vient il donc garroier ?  
Tuit cil qui ce tinení a îi,

Ne sont il donc nostre enemí ?  
Truês ne pas contre nos n’a,

Por ce n’en serons blasmei ja. »  
Enci les a cil enortez.

Et Biaudouz est par rnain íevez,  
Si l’en moine la damoisele  
Por messe oïr en sa chapele.

Et kant en out trestout chanté,  
Tout par loisir ce sont disné.

Par nuit vuelt au chastei venir;  
Por ce s’atome par loisir

1756

1760

1764

1768

1772

1776

1780

a dit l’un, nous avons tout découvert. Nous sommes souvent mis  
a l'cpreuve et pensons être les meilleurs. Que chacun prenne  
garde aujourd’hui à son honneur et songe attentivement à la  
manicre de bien attaquer ! Ce n’est pas une plaisanterie de  
marcher contre un homme de bien : il faut que les rats qui  
vculent faire assaut contre le chat soient vaillants. Le jeune noble  
cst cousidéré comme si puissant qu’il ne craint aucun homme qui  
■ ■ o lît quand un tel homme voit qu’il ne peut échapper et qu’il  
lui faut mourir, il pense alors faire payer cher sa mort et puise en  
iui un si grand courage que des léopards, des tigres ou des lions  
rsc nont pas plus féroces ou plus cruels. Et on ne doit pas trop  
drc de mal de ceux qui sont vaincus au corps à corps ; aucun  
homme ne pense que ce que nous voulons faìre soit raisonnable,  
ear c’est une vraie guerre, ma parole ! Que chacun donc prenne  
gardc pour ce qui le concerne ! Puisqu’il vient porter secours à la  
jeune demoiselle, ne vient-il donc pas nous faire la guerre ? Tous  
ceux qui sont en bons termes avec lui ne sont-ils donc pas nos  
ennemis ? 11 n’a pas conclu de trêve ou de paix avec nous, c’est  
pour cela que nous n’en serons jamais critiqués. » C’est en ces  
tcrmes qu’il s’est adressé à eux. De son côté, Beaudoux s’est  
levé de bon matin et la jeune femme noble l’emmène dans sa  
chapeìle pour entendre la messe. Et quand on a chanté tout le  
scrvice, ils ont mangé tout à leur aise. II veut venir au château  
pcndant la nuit; pour cela, il se prépare à son aise

Aprés maingier et bien et bel  
S’est armez : boín escu novel  
Et bone lance a fer trenchant  
Out, et cheval fort et corrant.

Entor trente chevaliers furent  
Cil ki le chastel garder durent.

« Biaus sire, fait li chastelains,  
Vínt chevaiiers moinrez au moins ;  
Mestier vos avront assez tost,

Car vos passerez prés de l’ost.  
Preudom puet par mi vìnt lions  
Passer a tout vint compaignons. »  
Fait il: « Ce ne ceroit pas biens  
Que nos a tel rote alisíens,

Car kant cil de 1 ’ost me verront  
Sol aler, plus tost cuideront  
Que je de lor chevaliers soie  
Que ce je grant rote menoie.

Li plus ne porroit5 cuidier  
Que sous osaisse chevachier.

Ne redoít on pas tant blasmer

1792

1796

1800

1804

Un soul, c’il fiit por garison,

Que c’il fussent pîus compaignon ?  
Si com je vig, si m’en ìrai.

Non por qant boin grei vos en sai,  
Mais voientiers sans plus avroie  
Un vallet kí bìen seust la voie  
Et que cil del chastel conussent,  
Que de moi doutance n’eûssent.

- Biaus sire, foi ke je vos doi,

Fait la pucele, autre ke moi  
Ne vos covient par nuit oscure.  
Chamins et centiers a droìture  
Sai de ci laí tot somillant,

1808

1812

1816

5 PU porroie ; L porroíent

apròs le repas et s’est bien équipé : il avait un bon bouclier tout  
ncuí' ct une bonne lance à la laine acérée, et un cheval puissant et  
rapidc. Ceux qui devaient protéger le château étaient au nombre  
de trente chevaliers environ. « Cher seigneur, dit le châtelain,  
\ ous conduirez vingt chevaliers au moins ; ils auront très víte  
besoin de vous, car vous passerez non loin de l’armée. Un  
hornme sage peut passer au milieu de vingt lions en compagnie  
de vingt compagnons. » II dit: « Ce ne seraií pas bien que nous  
allions avec une telle troupe, car quand les gens de l’armée me  
i, crront aller seul, ils penseront plus rapidement que je suis l’un  
dc lcurs chevaliers que si je conduisais une grosse troupe. La  
phipart ne pourraíent penser que j’ose aller à cheva] seul. Ne  
doit-on pas à son tour condamner [...] un seul, disposé à la  
dcfcnse, que s’ils étaient davantage de compagnons ? Comme je  
suis venu, je m’en irai. Toutefois, je vous en suìs très  
reconuaissant, mais j’aimerais avoir seulement un jeune  
accompagnateur qui connaîtrait bíen le chemín et que les  
occupants du château connaissent, afin qu’ils n’aient aucun  
soupçon à mon égard. - Cher seigneur, par la fidélité que je vous  
ilc - dit )a jeune fílìe, nulle autre que moi ne vous convient  
quand la nuit est noire. Je connaìs d’ici à là les chemins et les  
scnticrs en ligne droite les yeux fermés,

Ne leans n’a nul tant vaillant  
Qui me contredie de rien,

Car îe ehastel tieg je por mìen  
Et toute Fonor k’i apent. »

Atant a trestouz congié prent  
Et touz a Deu les comanda.

Li chastelains les convoìa,

Soi vintime, une lue entiere ;

Ne vout plus en nule maniere  
Sofrir ke plus avant venist:

A force retomer les fist.

Cil retome, departi sont:

II et la pucele s’en vont.

Ce n’ourent pas granment alei  
Qant il senti son cuer enflé  
Ausi com c’il fust correciez.

Desouz l’íaume c’est enbronchiez ;  
Sì c’estent par si grant aïr  
Que Ies arsons a faiî croissir.

Toz ces cors de fierté tressue  
Et li sans del cors li remue.

Puis dist: « Bele, par foi m’i samble  
Que li cuers ou ventre ine tremble  
Et ke il consent ne sai quoi.

Par ia grant foi ke je vos doi,

Ne cuit jai trespasser cesí jor  
Que je ne suefre fíer estour.

Et j’en sui voir plus covoitoz  
Que de proie lous famillous.

Ne sai ke m’en doie avenir,

Mais or soit tot a Deu plaisir.

- Sìre, por Deu, rien ne doutez  
Et, c’il vos plait, si retornez,

Faìt la pucele, jusqu’an la vespree  
Ou tant k’il sera nuis sarree.

La nuis iert clere et si iert grans :

1828

1832

1836

1840

1844

1848

1852

r

ct icì même il n’y a personne de grande valeur qui ne s’oppose  
en ricn à moi, car je considère ie château comrne le mien et tout  
!e pouvoir qui lui appartient. » Alors Beaudoux prend congé de  
tous ct les a tous recommandé à Dieu. Le châtelain les a  
accompagnés, étant le víngtième, pendant toute une lieue ; il n’a  
phis \ouiu, en aucune façon, accepter d’aller plus íoin : il les a  
fait rcntrer de force. H s’en retoume, ils se séparent : le jeune  
hotnme et la jeune fille s’en vont. Ils n’avaient pas accompli un  
îong chemin quand Beaudoux a sentì son coeur gonflé comme  
s'il ctait en colère. Sous son casque, il a baissé la tête ; il s’étire  
avcc une si grande irritation qu’il a fait grincer les arçons de la  
scdc. Son corps tout entier tremble de fureur et le sang se troubîe  
dari.s son corps. I! a dit ensuite : « Beile, en vérité, il me semble à  
cc propos que le cceur me tremble dans le corps et qu’il suggère  
je ne sais quoi. Par la totale fídélité que je vous dois, je ne pense  
pas pusser cette journée sans subìr un rude combat. Et je le  
dcsirc vraiment davantage que le loup avide convoite une proie.  
J’ignore ee qui pourrait m’en arriver, maís que tout soit à présent  
au bon plaisir de Dieu.

(1852) - Seigneur, au nom de Dieu, ne craignez rien et, s’il vous  
piaít, rentrez, dit la jeune fílle, au cours de la soirée ou aussi  
longtemps que la nuit sera complète. La nuit sera claire et  
longue :

Au chastel vanrons bien a tens  
Et je kì bien le païs sai,

Par tele voie vos moinrai  
C’orne ne feme ne verrons  
Tant c’ou chastel venu serons.

- Beie, fait ìl, n’en parlez mais !  
Je seroie plus ke malvais,

Se je por noient retomoie.

Ne voi por quoi retomer doie.  
Hons ki grant choses entreprent  
Ne doit douter legierement,  
N’Amors nel me commande mie  
Que je conoisse couardie.

Qant de la bele me sovient  
Qui mon cuer en sa prison tient,  
Tant me fait corageus et fier  
Que riens ne me puet esmaier. »  
Ensi c’en vont parlant adés  
Tant ke de seous vinent prés  
Qu’íi voient des escuz listez  
Et de lor ver hiaume gemez  
L’azur, le vert et le venneil  
Resplandre contre le soloil.

Et cil ont sous trés bien choisi :  
Lor agait ont devisié si  
Que li dis enbuchìé seront  
Et li cinc sans plus asaurront.

Et c ’ il ont de secors mestier,

Cil ior vanront tantost aidier.

La pucele premiers les vit  
Et dit: « Par le Saint Esperit,

Ne sai ke c’est, mais chevaliers  
Voi touz armez sor grans destriers.  
Ne sai pas ce plus en i a,

Mais cil sont cinc ke je voi la.

1864

1868

1872

1876

1880

1884

nous arriverons bien à temps au château. Et moi, qui connais  
bicn le pays, je vous conduirai par un chemin tel que nous ne  
vcrrons ni femme ni femrne avant d’arriver au château. - Belle,  
dit-il, n’en parlez plus ! Je serais davantage que méchant sì je  
rcntrais pour rien. Je ne vois pas pourquoi je dois rentrer.  
L'homme qui entreprend de grandes choses ne doit pas craindre  
faeilcment, et Amour ne me recommande pas de connaître la  
lâcheté. Quand je me remets en mémoire la belle qui tíent mon  
coeur dans sa prison, elle me rend si courageux et si sûr de moi  
quc rien ne peut m’inquiéter. » Ils sont ainsi en train de parler un  
momcnt jusqu’à ce qu’ils s’approchent de ceux qu’ils voient  
avec des boucliers omés de bandes et l’azur, le vert et le vermeil  
de leurs casques omés de pierreries de différentes couleurs  
briller dans la lumière du soleil. Et eux seuls ont très bien  
observé la situation : ils ont préparé leur mse de sorte que les dix  
scront en embuscade et que les cinq seulement attaqueront. Et si  
ccux-ei ont besoin d’aide, les autres viendront bientôt leur porter  
sccours. La jeune fille les a vus d’abord et dit: « Par le Saint-  
Esprit, je ne sais ce qui se passe, mais je vois des chevaliers en  
grand équipage sur de grands chevaux de combat. Je ne sais pas  
s’il y en a davantage, mais ceux que je vois là sont au nombre de  
cinq.

**I**

**■**

* Bele, fait il, tout maintenant  
  Alez ! Sachiez k’il vont querant.  
  Demandez ior c’il sont ami;

Se non, dìtes je les dasfi. »

Por ce k’il n’ait mautelent n’ire,  
N’oze cele riens contredire,

Ains c’en va la tout le grant pas  
Et dist: « Baron, ne celez pas  
Se vos estes de nostre part  
Ou ce de vos avons regart. »

Li uns respont et dist: « Par foi,  
Sachiez ke nos somes au roi.

* Dont ne sai je ke plus vos die,  
  Mais cil chevaliers vos deffie »

Fait ele tantost et retorne.

Biaudouz l’entent bien ; si s’atome  
De bien ferir au muez k’il pot.

Uns de ceus contre lui vint tost  
Tant com chevaus le puet porter.

Si fort font les lances hurter  
Parmi les combles des escus,  
C’outre c’en passe fer et fus.

Li chevaliers la lance brise,

En plus de vint pieces l’a mise.  
Biaudouz ne ce mut ne chancele ;  
Tot panni la targe novele  
Et par l’auberc maillié menu  
Que li chevaliers ot vestu,

Li met toute sa lance a masse,

Que d’autre part une aune passe.  
Sans vìgor a la terre plat,

De son cheval tot mort l’abat.

Ja ne savront Ií un tant corre,  
C’uimais puissent cestui secorre.  
Biaudous a la lance retraite  
Si ke n’est quasseê ne fraite.

Tantost uns autres vers lui broche

1896

1900

1904 [585a]

1908

1912

1916

1920

1924

1928

(i 892) - Belle, dit-il, allez-y tout de suite! Cherchez à  
.'l'l'icndre ce qu’ils sont en train de chercher. Demandez-leur  
s'ils sont des aliiés ; sinon, dites que je les mets au défi. » Afín  
qu’il n’ait ni irritation ni colère, elle n’ose pas lui refuser cette  
dcniande, mais se rend là tout aussítôt et a dit: « Guerriers, ne  
dissimulez pas si vous êtes de notre côté ou si nous avons lieu de  
vous craindre. » L’un répond et a dit: « Par ma foi, sachez que  
nous sommes des amis du roi. - Alors, je ne sais quoi vous dire  
dc plus, mais ce chevalier vous met au défí » dit-elle aussìtôt et  
puis s’en va. Beaudoux comprend bien ia situation ; íl se prépare  
à frapper du mieux qu’il peut. L’un des autres s’est avancé  
contre iui aussi vite que le cheval peut le porter. íls frappent si  
íbri les lances en plein dans la partie supérieure des boucìiers  
que lc bois et le fer passent à travers. Le chevalier casse sa lance,  
iì j'a brisée en plus de vingt morceaux. Beaudoux ne bouge pas  
ct nc vaciile pas ; en plein milieu du nouveau bouclier et à  
travcrs la cotte fonnée de petites mailles que le chevalier a  
revétuc, il lui enfonce toute sa lance, si bien qu’elle dépasse  
d'une aune de l’autre côté. II le fait tomber mort de son cheval et  
le laib.se étendu sans force sur le sol. Jamais les chevaliers ne  
pourront courir assez vite pour pouvoir désormais lui venir en  
aide. Beaudoux a retiré la lance sans la casser le moins du  
monde. Aussitôt, un autre chevalier pique des éperons vers lui

*>*

;i

î

Et, kant il de si prés l’aproche  
Qu’il le puet de sa lance ataindre,

A tote sa force, sans faíndre,

Li a si ruste cop doneì  
Que par mi l’escu d’or bendei  
Li passe jusqu’em ens penons  
Si qu’ele vole en dous tronsons.  
Bìaudouz n’a pas a lui faiîlí:

De sa lance le fer bruni  
Et tote la vermetíle enseigne  
Dedenc le sanc del cuer li baigne.  
Bien puet li rois lenguir d’amor,  
Ains ke il ait par lui secors.

Mort l’abat, si retrait sa Iance.

Uns autres contre Iui s’avance  
Et sor l’escu tel cop li done  
Que jusqu’au poing sa lance arsone.  
Biaudouz au muez k’il puet s’avise :  
Escu, hauberc, cote et chamise  
Perce ; l’enseigne de samìs  
Tot par mi le foie li mist.

Jamaìs ne fera cis boison  
Dont li rois sente garison.

Li dui de maltalent empris  
Ce sont tantost en plain cors mis,

Sí fort ensemble feru í’ont  
Que mal grei sìen ploter le font.

Non porquant il en ataint un  
Et de sa lance l’acier brun  
Par desouz la destre memele  
Li fait baignier en la boelle.

Par mi la crope del cheval  
Le trabucbe tot mort aval.

Maìs tant fu la lance chargie  
Qu’ele est tote par mi froissie.  
Jamais par chose ke cil faice  
N’ora li rois rietis ki li plaise.

1936

1940

[585b]

1944

1948

1952

1956

1960

ct. quand il Tapproche de si près qu’il peut le toucher avec sa  
lance, de toute ses forces, sans faìre sembiant, il lui a donné un  
coup sí violent qu’il pousse la lance au milieu du bouclier omé  
de bandes d’or jusqu’en plein centre des fanions, de façon  
qu’eile vole en deux tronçons. Beaudoux n’a pas manqué son  
adversaire : il luì plonge dans le sang du cmur le fer étincelant de  
sa ïance et toute la banderole de couleur rouge. Le roi peut bien  
languir d’amour avant de recevoir de l’aide de la Iance du  
clicvalier. Beaudoux abat inorteîlement ce chevalier ; il retíre sa  
lance. Un autre chevalier s’avance pour le combattre et iui donne  
un tel coup sur ie bouclier qu’ii plie sa lance jusqu’à la poignée.  
Bcaudoux vise du mieux qu’il peut: il perce le bouclier, ia cotte  
■■ mailie, la tunique et la chemise ; il lui a mis en piein milieu  
d'.i foie la banderole de samit. Jamaís celui-ci ne fera de  
breuvage dont ie roí ressente une guérison. Deux autres, animés  
de rancune, se sont disposés dans la plus grande hâte. Iis l’ont  
frappé ensemble avec tant de force qu’ils l’ont fait se courber en  
dcux maigré lui. Néanmoins, ii en touche un et lui plonge dans  
les entrailles en-dessous du sein droit l’acier étincelant de sa  
iance. Du milieu de ia croupe du cheval, i.1 i’envoie rouler par  
tcne complètement mort. Mais sa lance a donné tellement de  
coups qu’elie est toute fracassée en son milieu. Jamais par  
l'uctivité qu’accomplit Beaudoux le roi n’entendra chose qui  
puisse Iui plaire.

Ez vos brochant tot de novel  
Les autres dis en un tropel;

Mais ançois k’il soient venu,

Ait il le quint mort abaitu.

Au roi vanra secors a tart  
Qu’il ait jamais de soie part.

Ne sai ke je plus vos devise :

Chascuns sor lui sa lance brise,

Ne nuns ne s’en doit merveillier  
C’il 1 ’abaitent de son destrier.

Mais kant il a terre ce sent,

Le branc d’acier a deus mains prent,

Ce gete l’escu de son col.

De ce nel teigne nuns por fol,

Car il le fait tout par savoir :

Bien voit k’il ne li puet valoir.  
Encombrez fust del retenir,

Puis k’il ne c’en puet touz covrir,

Car n’i a nul ki ne le fiere  
Et par davant et par darriere.

Merveille en puet on avoir grant  
Coment il ce tient en estant,

Car sor luì font un tel fereis  
Que por voir vos seroit avis  
Que plus de vint charpentier fussent  
Qui tuit un arbre couper dussent.

Tez set plaìes li font en mains

Dont n’iert devant trois moís bien sains.

Sachiez, ce longement durast,

Jamais sor cheval ne montaist.

Mais puis k’il ce fut afichiez,

Tant devint fiers et enragiez  
Les eus raille com uns lions  
De maltallent fiers et felons.

C’est tant hardis ke riens ne crient.

A dous mains Honoree tient,

S’en fiert colp si desmesurez

1972

1976

1980

1984

1988

1992

1996

(1966) Et voilà les dix autres chevaliers en groupe qui piquent  
dcs cperons de plus belle ; mais avant qu’ils soient an'ivés,  
! íc.iudoux a abattu à mort le cinquième chevalier. L’aide arrivera  
trop tard pour le roi, si bien qu’il n’obtiendra jamais ce qui lui  
rc\'ient. Je ne sais que vous raconter de plus : chacun rompt sa  
lance sur Beaudoux et personne ne doit s’étonner si les  
chc\aliers le font tomber de son eheval de combat. Maís quand il  
scnt qu’íl est par terre, il prend à deux mains sa grosse épée  
d’acicr et enlève le bouclier qui pend à son cou. En raison de ce  
qu’il fait, personne ne îe considère comme un fou, car il  
accomplit cela en parfaite cormaissance de cause: il voit bien  
quc le bouclier ne lui sert à rien. II aurait été embarrassé en le  
gardant, puisqu’il ne peut s’en couvrir tout à fait, car tout le  
moiide le frappe par devant et par derrière. On peut s’étonner  
très íbrt de la manière dont il se tient debout, car les chevaliers  
f’oni sur lui un tel cîiquetis d’armes qu’en vérité il vous  
scmbierait qu’il y aurait plus de vingt charpentiers qui tous  
enscmble devraient couper un arbre. Les chevaliers lui font au  
moins sept blessures dont il ne sera pas tout à fait guéri avant  
trois raois. Sachez que, si le combat avait duré longtemps, jamais  
il iìc serait remonté à cheval. Mais dès le moment qu’il s’est  
détcrminé, il est devenu si féroce et si furieux qu’il roule les  
yeux comme un lion féroce et cruel de colère. II est si courageux  
qu’ii ne craint rien. II tient Honorée des deux mains, et en frappe  
dcs coups si énormes

Qu’a force les a toz tuez.

Mal soit de ceiui k’il ateigne, 2004

K’il n’ocie6 ou k’il ne mehaigne !

De piez, de poig, de braz copeíz,

De testes, de bus desevrez

Et de boeles fors issues 2008

Et de servelles rapandues  
Est tote la voie coverte.

Li quitize ont faite si grant perte

Que, s’on voloit les vis conter, 2012

N’en poroit on ke dous trover.

Et Biaudouz sous si fort esmaie

Que nuns n’est tez ke prés ce traie. f586b]

Bien voient ke riens n’a duree 2016

Contre le trenchant de l’espee,

Mais il ne les puet envaïr  
Ne cil n’osent de prés venir,

Ains le vont de loig requarant, 2020

Ore darriere, ore davant.

La pucele ki tout esgarde  
Ne fait pas cemblant de couarde.

Qant voit ke cil plus le travaillent 2024

Et plus engressement l’asaillent,

Vers le cheval tout droit s’adresce,

Corrant l’amoinne ; sans peresce

Est cil remontez, puis l’escu 2028

Demande : ele lí a rendu.

« Certes, s’ores ne vos rendez,

Fait il, kant de ci partirez,

N’en porra l’uns l’autre gaber. » 2032

Cil cuìdent bien de duel derver,

Si li viennent. tuit de pîain front.

Sor son hiame tot contremont

Le fiert l’uns si ke tot l’encline. 2036

Et Biaudouz par mi îa poitrine

6 PU il ocie (L)  
140

Texte et traductíon

qu’il les a tous tués malgré lui, Maudit soit celui qu’il touche,  
qu'il ne le tue ou qu’if ne fe blesse î La route est couverte de  
pieds, de poings, de bras coupés, de têtes, de troncs détachés et  
dc boyaux sortís du corps et de cervelles répandues. Les quinze  
chcvaliers ont subi une perte si grande que, si on vouiait compter  
les vivants, on ne pourrait en trouver que deux. Et, solitaire,  
IL-.iudoux est si fort en émoi que personne n’est en mesure  
d’aller près de lui. Ils constatent bien que rien ne résiste au  
tranchant de son épée, mais ií ne peut les attaquer et ses  
adversaires n’osent s’approcher de lui, mais ils le provoquent de  
foin, tantôt par devant, tantôt par derrière. La jeune fille qui  
rcgarde toute la scène ne donne aucune apparence de lâcheté.  
Quand elle voit que les deux chevaliers le molestent davantage et  
l’attaquent avec plus d’emportement, elle se dirige directement  
iis le cheval de Beaudoux et l’amène à toute vitesse ; sans  
icrgiversation, Beaudoux est remonté à cheval et demande  
cusuite son bouclier: elle le lui a rendu. « Pour sûr, si vous ne  
vous rendez à l’instant, dit-il, quand vous partirez d’ici, l’un ne  
pourra pas se moquer de l’autre. » Les deux chevaliers pensent  
bieu devenír fous de chagrin et ils l’attaquent tous les deux côte  
à còte. L’un le frappe tout en haut sur le casque de sorte qu’íl le  
fail se pencher. Et Beaudoux lui fait glìsser le fer de l’épée poli  
au milieu de la poitrine

Li fait glacier le branc forbi,

Si l’abat jus tot estordi.

Por chose k’il faice des moìs  
N’iert de son mal garis li rois.

Un autre fierî par mi le braz,

Rez a rez l’apale a compas :

Li a trenchié tot jus del cors.

Ciî ne vaut gaires moíns ke mors.  
Atendre pust trop longuement  
Li rois, son secors en atent!

Uns le fíert en cenestre flanc  
Si ke par mi son hauberc blanc  
Li fait îe vermeil sanc issir,

Ce Bíaudouz puet, au departir  
Ne c’en vantera ja au roi.

Amont le fiert par tel desroi  
Qu’il li fait del branc l’alemele  
Descendre jusqu’en la servele.  
Àmors puet le roi justísier  
Trop, ains ke cii li puist aidier.

Or sont li troi en grant destroit:

Ne sevent li quel millor soit,

Ou del fuïr ou de Patendre.

Ne s’osent contre îui dafendre.

Et c’il ce prennent au fuïr,

En fuiant crient chascuns morir.  
Tuit li crient: « Frans hom, merci !  
Nos nos rendrons, ne nos oci!

Tuit nos fois vos fiancerons  
Que tuit vostre voloir ferons. »

Lor fois en prent ke sa devíse  
Fera chascuns, puís lor devise  
Que toz les douze cors panront,  
Devant le roi les porteront  
Si lì diront k’il le salue  
Si c’om doit et de bien vexiue

2044

2048

2052

2056

2060

2064

2068

et lc fait tomber sur le sol complètement démoraiisé. Quoi qu’il  
iasse pendant longtemps, le roi ne sera pas guéri de son mal.  
Ite.iudoux frappe un autre chevalier au milieu du bras, l’attaque  
de tout près avec art: il lui a entièrement coupé ie bras du corps.  
L’adversaire ne vaut guère plus qu’un mort. Le roi, quì attend de  
!ui son secours, aurait pu attendre très longtemps ! Un adversaire  
frappe Beaudoux sur ie côté gauche et lui fait sortir du sang  
vcrmeil en piein milieu de sa cotte de maille étincelante. Si  
Beaudoux le peut, il n’en tirera pas vanité auprès du roi au  
moment de partir. II frappe son adversaire sur le haut du corps  
a\ec une telle force qu’il lui fait descendre la lame de l’épée  
jusque dans la cervelle. Amour peut fort dominer ie roi, avant  
que ce chevalier puisse lui venir en aide. A cet instant, les trois  
chevaliers se trouvent en grand embarras : ils ne savent quelie  
csî îa meilieure solution, ou de fuir Beaudoux ou d’aller vers lui.  
Ils n’osent résister contre lui. Et s’ils se décident à fuir, chacun  
craint de mourir en fuyant. Tous les trois l’interpellent: « Noble  
homme, pitié ! Nous allons nous rendre, ne nous tue pas ! Nous  
vous donnons tous notre parole que nous accomplirons tous  
votre volonté. » II s’engage à l’égard de leurs promesses selon  
lcsquelles chacun accomplira sa voionté ; puis il ieur ordonne de  
prcndre les douze corps sans exception et de les porter devant le  
roi. Els diront au souverain que Beaudoux le salue comme il se  
doit

Li done cest novel present.

Et saiche bien certainneraent:

De par lui li est contredite  
La pucele, car toute quite  
Est sue et siens est li païs.

Si c’en pleindra a ces amis,

Qu’a tort sa terre li degaste.

Et c’il de l’issir ne ce haste,

D’or en avant ii grevera  
En toz les leus ou il porra.

Ensi li ont cil creanté.

Aprés ne ce sont arresté :

Les douze cors ont toz chargíez,  
Qu’iì n’i remest ne braz ne píez  
Ne memhre nul. Ensi chaminent  
N’onites de ci a l’ost ne finent.  
S’aquitent trés bien lor fiance :  
N’onites por duel ne por pesance  
Ne iaissent k’ii n’aimt contee  
La chose si com est aiee.

Li rois ne puet son duel celer :  
Bien cuide toz vis Forcener.

Li autre tuìt ont duel si fier  
Que bíen cuident vif enragier ;  
Mais kei duel k’ìl aient menei,

Li mort l’ont trop chier comparé.

Quant Biaudouz out l’estor vaincu  
Et de ceus departís ce fu,

La pucele ce met en grande  
De lui conjoïr : si demande  
Coment li est, et c’il sent plaie  
Dont soit grevez et dont s’esmaie,  
Et mout soéf le tient et prie.

II li respont: « Ma douce amie,  
N’ai mal ki me puist tant grever  
Ke j’en laisse armes a porter. »

144

2076

2080

2084

2088

[587b]

2092

2096

2100

2104

2108

et lui offre ce cadeau original en guise de bienvenue. Et qu’il  
sache de manière tout à fait sûre : la jeune demoiselle luí est  
disputée par son adversaire, alores qu’elle est à lui de façon tout  
à fait libre et son pays lui appartient. II va se plaindre auprès de  
ses amis du fait que le roi dévaste son territoire au mépris du  
droit. Et s’il ne se dépêche pas d’en sortir, il lui portera  
désormais préjudice dans tous les endroits où il le pourra, Voilà  
ce que les chevaliers ont promis à Beaudoux. Ensuite, ils n’ont  
pas tardé : ils ont sans retard chargé les douze corps, de sorte  
qu’il ne reste à l’endroit où ils étaient ni bras ni pieds ni aucun  
membre. Ils parcourent le chemin de manière qu’ils ne cessent  
de marcher d’ici à l’armée. Ils s’acquittent très bien de leur  
promesse : ils ne manquent à aucun prix, quelle que soit leur  
cliagrin ou leur peine, de raconter Ia chose comme elle s’est  
passée. Le roi ne peut cacher sa tristesse: bien qu’il soit en  
pleine forme, il pense bien devenir fou. Tous les autres  
cprouvent une douleur si cruelle qu’ils pensent bien devenir  
enragés alors qu’ils sont vivants ; mais quel que soit le chagrin  
que ces survivants aient manifesté, les morts ont payé l’enjeu  
trop cher.

(2100) Quand Beaudoux a emporté le combat et s’est séparé des  
chevaliers, la jeune fille s’empresse de le traiter avec courtoisie :

. le demande comment il va et s’il ressent une blessure dont il  
;rait accablé et dont il se tourmente, et ehe le considère et  
rinterroge avec beaucoup de douceur. 11 lui répond : « Ma chère  
■ nie, je ne souffre pas d’un mal qui pourrait à ce point  
m’accabler que j’en cesse de porter mes armes. »

Ains puis n’i ont retenu frainc  
Tant ke[[2]](#footnote-2) le chastel tot de piain,

Voíent et tot aval les prés 2112

Acubes et tentes et trez,

Tantes loges, tant pawillons  
Que ce n’est ce merveille non.

Des plusors sont d’or li pomel, 2116

Desus ou aigle ou lioncel.

Mout est li os et grans et fiers  
Cele part ou fut acìgiez.

Bien sont quatre mil chevalier, 2120

Tuit corageus, hardi et fier ;

Ne puet on pas des autres gens  
Nonbrer les milliers ne les cens.

C’il ussent de la guerre droit, 2124

Nuns païs si fors ne ceroit  
Que jai les puist contretenir.

Mais souvent voit on avenir [588a]

Que par son pechié, par son tort, 2128

Sormonte li febles le fort.

Mout est li chastez enforciez  
Cele part k’il est acigiez ;

Eí d’autre part a un rochier 2132

Que síeges n’i puet aprochier.

Par íluec vint la damoisele.

Qant cil del chastel la novele

Sourent k’ele amoine secors, 2136

Encontre viennent tot le cors.

S’en ont demenee tel joie  
Que raconter ne la porroie.

Et kant il sont leens entrei, 2140

Tantost ont. Biaudouz desarmeí.

Se li va la pucele entor :

D’un oígnement de grant valor

Oint ces plaies mout doucement. 2144

Mais ensuíte ils n’ont pas retenu la bríde jusqu’à ce qu’ils voient  
entièrement le château et tout au long des prés des tentes en très  
grand nombre, de nombreuses cabanes, tant de grandes tentes  
que c’en est étonnant. Les sommets de plusieurs d’entre elles  
sont en or, placés sur un aigle ou sur un lionceau. L’armée est  
très grande et redoutable du côté où elle a été assíégée. II y a  
bien quatre mille chevaliers, tous remplis de courage, audacieux  
et farouches ; et on ne peut compter les miîliers ou les centaines  
d’autres personnes. S’iîs avaient eu gain de cause dans la guerre,  
aucun pays ne seraìt assez fort pour pouvoir repousser ces gens-  
là. Mais on voit souvent arriver que le faible l’emporte sur Ie fort  
grâce à sa mauvaise action ou grâce à un agissement injuste. Le  
château est très fortifié du côté où il est assiégé; et de l’autre  
côté, il y a un rocher qu’une opération de siège ne peut  
approcher. C’est par là que la demoiselle est arrivée. Quand les  
habitants du château ont appris l’annonce selon laquelle elle  
amène de l’aide, ils viennent aussitôt à sa rencontre. Ils ont  
manifesté une telle joie que je ne pourrais îa raconter. Et quand  
ils entrés Ià, ils ont tout de suite désarmé Beaudoux. La jeune  
fille s’occupe de lui: d’un onguent de grande qualité elle enduit  
ses blessures de manière très douce.

Et quant il sorent tuit coment  
II sous les quinze desconfit  
Et le present q’au roi tramit,

Isous ke par voie trova  
Coment par armes les outra,

Tant ce sont tuít aseguré  
Que le roi de si grant fierté  
Ne prisent il ne tant ne quant;

Mais par la joie k’il ont grant  
Et graíles et busines sonent,

Si ke tout le chastel estonent.

Si grant noise demoinent tuit  
Que cil de l’ost oient le brut,

Et mout esmerveilliez ce sont  
Por quoi si faite noise font.

Mais tost sourent por coi ce fu :

Que cil et cele sont venu.

Or sont cil de l’ost correcié,

Cil del chastel joious et lié,

Et bien en mostrent le cemblant:

De Biaudouz font joie si grant  
Que tuit le servent et tant l’aimment  
Que lor signor lige le claimment.  
Mais kel chose ke chascuns face,

La pucele sor touz porchasce,

C’om plus le pust servir en grei.  
Qant voìt le cier tout estelei,  
Priveement prent un mesaíge  
Mout apert et de parler saige  
Et dist: « Amis, va t’en de ci  
Tost a ma dame : ce li di  
Que je li mans ke ne desdoigne,  
Grant rote de chevaliers preigne,

Et nule riens ne la reteigne  
Qu’a cort anuit ici ne veigne

2148

2152

2156

2160

2164

2168

2172

2176

I i quand ils ont tous su comment il avait vaincu les quinze  
chevaliers et quel cadeau il a fait parvenir au roi, comment il  
cxtermina par les armes ceux qu’il avait trouvés en chemin, ils se  
sont tous tellement mis en confiance qu’iis n’estiment plus du  
tout le roi si redoutable ; mais grâce à la joie qu’ils ressentent  
avec force, voilà que résonnent les clairons et les trompettes qui  
cbranlent tout le château. Ils font tous un tel vacanne que ceux  
dc l’armée entendent le bruit et se sont très fort étonnés de la  
raison pour laquelle ils font tant de tapage. Mais ils ont vite  
uppris pour quelle raison c’était: car Beaudoux et la jeune fílle  
sont arrivés.

(2162) Maintenant les gens de l’armée sont en colère, et ceux du  
chàteau remplis d’une joie qu’ils expriment sans retenue : ils  
manifestent une si grande jubilation à propos de Beaudoux que  
íous se mettent à son service et le prennent dans une telle  
afíèction qu’ils l’appellent leur seigneur lige. Mais quoi que  
fasse chacun, la jeune fílle s’occupe plus activement que tous les  
autres de pouvoir davantage le servir selon sa volonté. Quand ia  
jeune fille voit le ciel tout rempli d’étoiles, elle se pourvoit  
■ ifidentiellement d’un messager très habile et prudent dans ses  
propos et luí a dit: « Amì, quitte rapidement cet endroit-ci pour  
alier chez ma dame : dis-lui que je demande qu’elle ne s’irrite  
pas, qu’elle prenne une forte troupe de chevaliers et qu’aucune  
chose ne la retíenne de venir ici à la cour cette nuit

Por faire honor a cest signor.

On ne puet faire trop d’amor  
A preudome ki bien le sert.

IÎ a tant ja por li soufert  
Que bien ce doit tant travillier  
Qu’ele l’en veigne mercïer. »

Li valés prous et biens apris  
C’est de la pucele partis.

Bon hamois out et boin roncin.  
Touz atomez entre ou chamin  
Et tost out quatre lues alees.

A la pucele a racontees  
Les noveles mout saigement.

Et cele cent chevaliers prent  
Bien a cheval et bien armez ;

Et cil les a mout droit menez :

Si sont tost au chastel venu ;

Tuit entrent, si sont dessendu.  
Biaudouz en une chambre sist  
Sor une coute de samis.

Leenz est la pucele entree  
Tele c’onkes Morge la fee  
N’en out de grant biauté le quart.  
Ausi com li feus ki clers art  
Par nuit en chasse l’ocurté,

Tant rent entor li grant clartei,  
Ausi fait cele, tant est bele :

Jai n’i covient autre chandele  
Ou k’ele vient par nuit oscure,  
Tant est sa biautez clere et pure.  
Tantost com en la chanbre entra,  
De sa biautei l’enlumina  
Si k’ele est tote resclarcie.

Troi cierge ne rendissent mie  
Tel clarteí, c’il fussent empris.  
De la luor c’est abaihis

2180

2184

2188

2192

2196

2200

2204

2208

2212

pour manifester de l’honneur à notre maître. On ne peut  
témoigner trop d’affection à un honnête homme qui le mérite  
bien. II a déjà tant enduré à cause d’elle qu’elle doit bien se  
mettre en peine de venir pour l’en remercier. »

(2186) Le jeune homme preux et bien éduqué a quitté la jeune  
fille. II possédait un solide équipement et un bon cheval. Tout  
équipé, il se met en route et a rapìdement parcouru quatre lieues.  
I! a rapporté les informations à la jeune demoiselle avec  
beaucoup de sagesse. De son côté, elle se pourvoit de cent  
chevaliers bien équipés sur leur cheval; et lui, il les a emmenés  
cn droite ligne au château; ils y entrent tous dès qu’ils sont  
dcscendus de cheval. Beaudoux était assis dans une chambre sur  
un coussin de samit. La jeune demoiselle est entrée là de façon  
telle que jamais la fée Morge n’a eu le quart de sa grande beauté.  
De la même manière que le feu brillant qui brûle chasse  
l'obscurité de la nuit et dispense autour de lui une si grande  
clarté, la jeune demoiselle agit ainsi, tant elle est belle : sa beauté  
est si éclatante et si pure qu’il ne faut nullement d’autre  
chandelle où elle arrive quand la nuit est noire. Aussitôt qu’elle  
■t entrée dans la chambre, elle l’a illuminée de sa beauté, si bien  
que Tappartement est tout inondé de lumière. Trois cierges  
n'auraient pas répandu une telle clarté, s’ils avaient été allumés.

■1 :audoux s’est étonné de la lumière,

Biaudouz, tantost vers 11 regarde :

Entrer la voit, si ne ce tarde  
De saillir sus, si la salue.

Et cele ne ce tint pas mue,

Ains dist: « Bien vignant soiez vos !

Et Deus me doint, li Glorious,

Tel poor, com j’ai volentez,

Que je servir vos puisse en grei  
Et ke je vos puisse merir  
Ce qu’avez soffert et soffrir  
Aincores por moi vos estuet! »

Par ces paroles savoir puet  
Biaudouz que c’est cele por quoi  
II est venuz et dist: « Par foi,

Sachiez ke tant com je vivrai,

De vos servir ne me faindrai. »

Atant sont lez a íez assiz.

Chevalier dui et troi et sis  
Viennent tuit, bien vignant le font.

A ous cortoisement respont,

Puis sont tuit assiz par tropiaus.

« Hé Deus !, dist chascuns, com est biaz  
Cil chevaliers, et plus assez  
Vaut sa bontez ke sa biautez !

Ou fu ce mais contei ne dit  
C’uns seus hom quinze desconfit ?

Cist dui n’ont a nul bien failli:

De biautei sont tuit enrechi,

Car c’est grant joíe d’esgarder  
Andous ensemble por mostrer  
Com beles oevres faire sout  
Nostres Sires, por ce k’Il vout  
Chascun de biauté enrechir.

Toz li mons ce puet esjoïr  
En lor grant bìauteit, tant est fíne :

L’une acroit l’autre et enlumine. »

A toz ceus qui les voient plaisent

2216

2220

2224

2228

2232

2236

2240

2244

2248

2252

Texte et traductìon

iì rcgarde aussitôt vers la jeune demoiselle : il la voit entrer, ne  
tarde pas à se lever et la salue. Et elle n’est pas restée coite, mais  
a dit: « Soyez cordialement accueilli ! Et que Dieu, le Glorieux,  
m'accorde le pouvoir, comme j’en ai I’intention, de vous servír  
sclon votre souhait et que je puisse vous récompenser pour ce  
que vous avez enduré et pour ce qu’il vous faudra encore  
supporter pour moi! » Par ces paroîes, Beaudoux peut avoir la  
ccrtitude qu’il a affaire à celle pour qui il est venu et il a dit:  
• P.ir ma foi, sachez que je n’hésiterai pas à vous servir aussi  
iongtemps que je vivrai.» Alors, ils se sont assis côte à côte.

I >v.\ix chevaliers, et trois, et six arrivent ensemble et lui réservent  
un bon accueil. II leur répond avec courtoisie, puis les chevaliers  
c >.vmt tous assis par groupes. « Eh Dieu !, a dit chacun, comme  
cc chevalìer est beau ! et sa vaillance a beaucoup plus de valeur  
que sa beauté ! Où a-t-il été raconté et dit qu’un seul homme en a  
mis quinze en déroute ? Ces deux êtres-ci n’ont manqué d’aucun  
bien : ils sont tous les deux ornés de beauté, et c’est une grande  
joie de les regarder ensemble tous les deux pour démontrer  
uuelles belles reuvres a su fàire Notre Seigneur, quand II a voulu  
cnrichir l’un et l’autre de beauté. Le monde tout entier peut se  
rciouir de leur grande beauté, tant elle est pure : l’une augmente  
cdie de l’autre et l’illumine. » Us plaisent à tous ceux qui les  
\ nt

Tant sont beî, ne pas ne ce taísent:

Ains dist chascuns bien ce k’il vnelt.

« Sire, fait ele, raout ce dueí

Mes cuers kant vos estes bleciez. 2256

* Certes, je sui sains et haitiez,

Fait cil, puis ce ke je vos ví;

Més ançois, tant por voir vos di,

Me íist ne sai quoi tant doloir, 2260

Jai ne cuidai santeí avoir.

Or m’a li grant biautei de vos  
Rendu si sain et si joíous,

Que jaxnais ne cuit ke mai cente. 2264

* Deus àosnt ke tant vos atalente,

Fait ele, et tant vos puisse plaire  
Que vos vostre me voilliez faire ! »

Mout est liez. de ceste parole : 2268

Bien seit Bìaudouz, n’est pas si foîe  
Cele ke tel chose deïst,

Ce de boin cuer ne li venist.

Cìl díst: « Bele, sans decevoìr, 2272

De mon cors, de tot mon pooir,

Vos fas sanz repentance don. [590a]

Or vos demant je vostre non :

Diíes ie moi, c’il vos agree. 2276

* Par droit non sui Biautez nomee,

Fait eie. - Certes, c’est bien droís,

Fait Bíaudouz. Mout par fut cortois

Et saiges qui cest nom vos mist, 2280

Car de rien nule n’i mesprist.

* Et vos, fait ele, biaus dous sire,

Coment avez nom ? - Bien puis dire,

Faìt cil, puis ke chevaliers fu 2284

Etje premiers armes resu,

Ai par cest nom estei conus :

‘Lí chevaiiers as douz escuz’. »

A cest mot, la bele sourist 2288

lellcment ils sont beaux, et ils ne restent pas silencieux : au  
eontraire, chacun a dit ce qu’il veut. « Seigneur, dít-elle, mon  
ceeur souffre profondément quand vous êtes bíessé. - Pour sûr, je  
suis en parfaite santé, dìt-il, depuis que je vous ai vue; mais  
auparavant, je vous dís en toute sincérité, un je-ne-sais-quoi m’a  
í'ait fort souffrir et je ne pensais pas avoir la santé. Maintenant  
'oiie grande beauté m’a rendu en si bonne forme et si joyeux  
que je pense ne jamais ressentir de mal. - Dieu fasse que  
j'cprouve pour vous tant de désirs, dit-elle, et que je puisse tant  
vous plaire que vous vouliez me faire vôtre ! » II est très heureux  
dc ce propos: Beaudoux sait bien qu’elle n’est pas si  
déraìsonnable celíe qui dirait une telle chose, si cette parole ne  
lui venait pas en toute sincérité.

(2272) Beaudoux a dit: « Belle, sans tromperie, je vous fais don  
sans regret de mon corps, autant que je puisse. À présent, je vous  
tiemande votre nom : dites-le-moi, s’il vous plaît. - De mon vrai  
nom je suis appelée Beauté, dit-elle. - Pour de vrai, c’est bien  
juste, dit Beaudoux. II a été infmiment courtois et sage celui qui  
vous a attribué ce nom, car il ne s’y est trompé en rien. - Et  
vous, dit-elle, très cher seigneur, comment vous appelez-vous ? -  
,k 'Oux bien dire, dit-il, depuis que j’ai été fait chevalier et que  
j’ai reçu mes armes pour la première fois, j’ai été connu sous ce  
nom-ci: ‘le chevalier aux deux boucliers’. » À ce mot, la belle a  
SOU! i

Et dist: « Sire, par foi, je cuit  
Qu’ansois eûstes autre nom,

Et s’on vos voloit par raison

Nomer, tant estes biaus et dous, 2292

Bien dussiez avoir nom Biausdoz.

- Par Deu, fait il tout en riant,

Je ne vos doi ceier noient:

Se vos droìt me volez nomer, 2296

Bien me poez ami clamer,

Car je vos sui si fms amis

Que mes cuers c’est ou vostre mis

Ne jamais ne c’en quiert partir. 2300

Toz jors vuel le vostre servir,

Mais je ne sai c’ii fait savoir  
Ne quei bien ii en doit avoir.

Se li vostres ne le desdogne, 2304

Ne cuit pas ke iì miens c’en plaìgne.

- Sire, fait ele, sans lozenge  
Avez ie míen cuer an eschainge :

Vers ie vostre mout s’umeiie 2308

Et doucement requiert et prie  
Qu’il ne desdoigne son servise :

S’est de iui servir mout enprise [590bj

Et ce requiert en guerredon 2312

Q’en la fín soient compaignon. »

Ensí ce devísent andui:

C’il plait ceíui et ceie lui

De parler, car tant íor est douz 2316

Que, c’ii fussent bìen famiiíous,

Ne ce pussent muez saouler  
De nul maíngier ke de parler.

Mais iaissier a díre ne vuel 2320

Coment ce continent lor iei.

Sovent et doucement remirent  
La chose ke ii cuer desirent,

Car sogist sont li oil au cuer 2324

et a dit: « Seigneur, par ma foí, je pense qu’auparavant vous  
avez eu un autre nom; et sì l’on voulait vous appeler  
raisonnablement, vous devriez porter le nom de Beaudoux, tant  
vous êtes beau et doux. - Par Dieu, dit-ii en riant sans détour, je  
ne dois rien vous cacher: si vous voulez m’appeler avec  
pertinence, vous pouvez bien me donner le nom d’ami, car je  
suis votre ami si pur que mon cceur s’est mis dans le vôtre et ne  
cherche jamais à s’en séparer. Je veux servìr tous les jours votre  
cceur, mais je ne sais si mon coeur agit avec sagesse et quel bien  
il doit en obtenir. Si votre cceur ne méprise pas le mien, je ne  
pense pas que le mien s’en plaindra.

(2306) Seigneur, dit-elle, sans mentir vous avez mon ccEur en  
échange : mon caur s’incline humblement devant le vôtre et lui  
demande avec tendresse qu’il ne dédaigne pas son soutien : il est  
fort occupé de le servir et recherche en guise de récompense  
qu’ils soient à la fin des compagnons. » lis conversent ainsi tous  
les deux : il lui piaît de parler avec elle et à elle de parler avec  
lui, car ceia ieur est si doux que s’ils avaient été très affamés, ils  
n’auraient pu míeux se rassasier d’aucune nourriture que par la  
conversation. Mais je ne veux pas manquer de dire comment  
lcurs yeux se comportent. À plusieurs reprises et avec douceur  
iis regardent la chose que leurs cosurs désirent, car les yeux sont  
soiunís au coeur

Si k’ìl ne pueent a nul fuer

Contredire ne refuser

Que ne lor coveigne esgarder

Sovent ce ke li cuers desire ; 2328

Car li cuers par les eus remire

Ce ke li plaíst et atalente.

L’awe des ieus li represente

Au cuer la douçor ki Lesprent; 2332

Et del cuer la dousors descent,

Par touz les menbres ce depart,

Sì ke chascuns en a sa part.

Mais la dousors a tel nature 2336

K.e or fait chaut et or froidure,

Or fait estandre et or muzer,

Or fait trembler, or fait suer,

Or fait plaindre et or fait baillier 2340

Entrelaìssier boivre et maìngier,

Descoiorer et esmaigrir,

Mout penser et petit dormir.

Dont est ce maus apertement ? 2344

Qui dousor l’apele, iJ ment.

Nei fait. Si fait et par raison  
Vuel prover k’ii n’a pas droit non,

Car riens ki puet au cuer grever,

Ne doit on dousor apeler.

Dousors a nul raal n’apartient,

Et de nul mal dousors ne vient;

Droìte dousors delite et plait,

Et voirs est ke tot ceu maì fait.

Dont est ce divers et contraire  
A dousor kant ke puet mal faire.

Nuns ne puet par raison prover  
Que on puísse douz malz trover:

Ains est grans folie del dire  
Que ce soit dousors qui empire.

Et je vos prues ke c’est dousors,

2348

[591a]

2352

2356

2360

au point qu’ils ne peuvent à aucun prix refuser de regarder  
souvent ce que le creur désire ; car ie coeur regarde par les yeux  
ce qui luí plaît par dessus tout. L’eau des yeux lui rend présent  
au coeur la tendresse quì l’embrase ; et la tendresse descend du  
cosur, se répand à travers tous les membres, si bìen que chacun  
en a sa part. Mais la tendresse a une nature telle que tantôt elle  
provoque le chaud et tantôt le froid, tantôt elle fait prêter  
attention, tantôt elie faìt perdre le temps, tantôt elle fait trembler,  
tantôt transpirer, tantôt elle fait compatir, tantôt exercer le  
pouvoír, oublier de boire et de manger, perdre ses couleurs et  
maigrir, penser beaucoup et peu dormir. D’où vient clairement  
ce mal ? Celui qui l’appelle tendresse, il ment. C.e mal n’agit pas  
! ainsi. En même temps et par un discours je veux prouver qu’il ne

I dispose pas d’un nom juste, car on ne doit appeler tendresse une

ì chose qui peut nuire au c«ur. La tendresse n’est comparable à

aucun mal et ne procède d’aucun mal; la vraie tendresse donne  
du plaisir et de la satisfaction, et il est vrai que quand elle  
s'cxprime toute seule elle cause de la peine. C’est pourquoi tout  
ce qui peut accomplir le mai est cruel et contraire à la tendresse,  
j Pcrsonne ne peut prouver par un discours que l’on puisse trouver

de doux maux : au contraire, c’est une grande folie de dire que  
c'est la tendresse qui crée le mal.

Car de tel nature est Amors  
Qu’en cest mai amant ce delitent,

Sì ke tout autre deiit aquitent.

Ne nuns n’est de cest mal sopris 2364

Qui en vousist estre garis,

Tant plait a touz les amerous.

Et por ce qu’íl est delìtous

Ne ment pas ki dousor le claimme. 2368

Et sachiez de voir : ki bíen ainme,

C’il vuet de bone amor joïr,

Tous ces malz ìi covient soffrir.

Dont ne ceront pas cist dui quite ? 2372

Non. Chascuns jai mout ce delite  
(Ne sai pas Ií quez pius en cent),

Mais chascuns a ce confort prent,

Qu’il sevent bíen ke tant avront 2376

Que lor voloir accompliront,

Car bien ce sont asegurei.

Tant a lor pariemens durei

Que cil qui de son mestier sert 2380

Lor a le maingier poroffert.

Cil ki[[3]](#footnote-3) ne vouxissent chaingíer

Lor parlement por nul maingier

Laverent et puis sont assìs. 2384

Et kant li maingiers fu fenis,

Tant ont lor joie demenee,

Que mout est de la nuit alee,

Car chascuns de joie s’envoise. 2388

Clarete, la prous, la cortoise  
Que leans Biaudouz amena,

Dist: « Biaus sire, quant vos plaira,

S’irez dormir ; de reposer 2392

Avez boin mestier, car lever  
Vorrez matin c’estes lassez. »

Atant c’est Biaudouz sus levez ;

[591bj

Texte et traductìon

car l’Araour est d’une telle nature que les amoureux se délectent  
dans ce mal, au poínt qu’ils abandonnent tout autre plaisir. Et il  
n’y a personne qui, atteint par cette maladie, voudrait en être  
guérí, tant elle plaît à tous les amoureux. Et parce que cette  
maladie est délicieuse, il ne ment pas celui qui l’appelle  
tendresse. Et sachez en vérité que celui qui aime vraíment doit  
supporter tous ces maux, s’il veut savourer un amour  
authentíque. Ces deux-ci n’y échapperont-ils donc pas ? Non.  
Chacun prend beaucoup de plaisír (je ne sais pas lequei en  
éprouve davantage), mais chacun prend du réconfort dans ce  
plaisir, si bien qu’ils savent qu’ils en obtiendront tellement qu’ils  
accompliront Ieur volonté, cela ils en sont bien persuadés. Leur  
entretíen a duré si longtemps que ceiui dont I’offîce est de servir  
leur a présenté le repas. Eux qui n’auraient voulu échanger leur  
conversation contre aucune nourriture se sont lavé les maíns et  
ont ensuite pris place â table. Et quand le repas s’est achevé, ils  
ont si fort manífcsté ieur joie qu’une grande partie de la nuit  
s’est écouiée, car chacun s’adonne à l’allégresse. La sage et  
courtoise Clairette que Beaudoux a amenée là, a dit: « Cher  
seigneur, vous irez dormir quand il vous plaira, Vous avez bien  
besoin de vous reposer, car vous voudrez vous lever tôt et vous  
êtes fatigué. » Alors Beaudoux s’est levé ;

-

Devant un riche lit et bel 2396

Le deschaucent dui damoisel,

Et kant il l’orent deschaucié,

Les dous puceles Pont couchié

Souêf et covert chaudement. 2400

Et kant la bele congié prent:

« Douce, fait ii, escoutez sa. »

Et cele vers lui s’enclina

Et cil par Ìe menton la prist 2404

Si saigement ke nuns nei vit.

De cuer, de bouche sans dongíer  
Li a plantei un dous baisier.

Et del baisier sont tant empris 2408

Que por voìr est chascun avis  
Que girofles ne cituals,

Nois muguate ne garigaus

Ne pust rendre si grmt odor 24 i 2

Com lor boche fírent au jor ;

Et de l’odor est engenree  
Une dousors quí ior agree

Tant c’onques nul jor de lor vie 2416

N’ourent si grant dousor sentie.

Díst Biaudouz : « Jc vos cri merci  
Et debonairement vos pri

Que vos ne vos en correciez. 2420 [592aj

* Biaus sire, fait ele, sachiez,

Qant vos vorrez tout le sorpîus,

N’est àrois ke le moins vos renfus ;

Mais un petit sui correciee 2424

Que vos m’avez si engingniee :

Si m’en plaindraí demaín a vos.

* Cist engíns, fait cil, est trop douz

Et ce je rìen toilu vos ai, 2428

Tout a double le vos rendrai.

Qui rent a double ce k’il prent,

Quites en est par jugement.

devant un lit fastueux et beau deux jeunes hommes nobles lui ont  
enlevé les chaussures ; et quand ils l’ont déchaussé, les deux  
suivantes l’ont mis au lit avec délicatesse et l’ont couvert  
chaudement. Et quand la belle prend congé : « Douce amie, dit-  
il, écoutez ceci. » Et elle s’est penchée vers lui, eí lui Ta prise  
par le menton d’une manière si habile que personne ne l’a vu. De  
tout son cmur, il lui a sans peine donné un doux baiser avec la  
bouche. Et ils se sont tant enflammés à s’embrasser qu’en vérité  
il semble à chacun que la girofle ou le zédoaire, la noix de  
muscade ou le galinga n’auraient pu exhaler une si forte odeur  
comme leurs bouches l’ont faít ce jour-là. Et de la senteur naît  
une douceur qui leur plaît tant que jamais, aucun jour de leur vie,  
ils n’ont éprouvé une si grande tendresse.

(2418) Beaudoux a dit: « J’implore votre miséricorde et vous  
demande avec douceur que vous ne vous mettiez pas en colère à  
ce propos. ~ Cher seigneur, dit-elle, sachez qu’il n’est pas juste  
que je vous refuse le plus petit témoignage quand vous voudrez  
tout le reste ; mais je suis un petit peu en colère, car vous m’avez  
sí fort enjôlée : je m’en plaindrai à vous demain. - Cette  
habileté, dit-il, est très douce et si je vous ai volé quelque chose,  
je vous le rendrai pleinement en double. Celui qui rend en  
double ce qu’iî prend, en est acquitté par jugement.

Mais mout vos pri de garder bien  
Ce ke vos en portez deí mien,

Et ce je tant del vostre avoie,

Mout doucement le garderoie. »  
Cele parole bien entent  
Et si respondi saigement:

« Vos n’en poez pas tant avoir,

Car li miens ne puet tant valoir;  
Mais ce je le vostre cuer ai,

En leu del mien le garderai. »

Atant c’en part et cil remaint;

Del departìr chascuns ce plaint.  
S’on nel tenist a vilonie,

Ne fust anuit la departie ;

Mais en doit por honor avoir  
Retrenchier mout de son voloir.

Les dous puceles en un lit  
Couchent, mais mout dorment petit.  
Biautez ne cesse ne ne fíne  
De demander de quel covine  
Li chevaliers fu par 1 a voie.

« Dame, fait ele, ne poroie  
Conter les grans chevaleries,

Les proesses, les cortoisies  
Ne les grans merveiles k’il físt,  
Dame, ançois ke ìl ci venist.

Et tant li ai de vos contei  
Que je sai bien par verité  
Qu’il est de vostre amor empris ;

E je cuit bien, ce m’est avis,

Qu’il ne soit engigniez de rien :

Que vos Vamez si faites bien,

Car jamais ne porra trover  
Chascuns de vos si bien son per. »

Aprés li demande autre chose,

En toute la nuit ne repouse.

Or li demande ou le trova

2432

2436

2440

2444

2448

2452

2456

2460

2464

2468

[592b]

Mais je vous prie îennement de bien garder ce que vous  
emportez de moi, et si j’avais autant venant de vous, je ie  
conserverais avec beaucoup de douceur. Elle comprend bien ce  
propos et a répondu avec sagesse : « Vous ne pouvez pas tant en  
obtenir, car ce qui vient de moi ne peut avoir autant de valeur ;  
mais si je possède votre cmur, je le conserverai à la place du  
mien. » Alors elle s’en va et lui reste sur place. Chacun regrette  
le départ de la jeune demoiselle. Si on n’avait pas considéré le  
fait de rester comme une action très honteuse, la séparation  
n’aurait pas eu lieu cette nuit-là ; maís pour conquérir l’honneur  
on doit beaucoup sacrifíer de son désir. Les deux jeunes fílles se  
couchent dans un même lit, mais dorment très peu. Beauté n’a de  
cesse de demander quelle attitude le chevalier a adoptée sur Ja  
route. « Dame, dit la suivante, je ne pourrais raconter les exploits  
chevaleresques, les prouesses, les actes de courtoisie et les  
choses très étonnantes qu’il a accomplies, dame, avant de venir  
ici. Et je lui ai tant parlé de vous que je sais comme une chose  
tout à fait vraie qu’il est épris de votre amour; et je pense bien,  
me semble-t-il, qu’il ne s’est en rien trompé : quand vous  
l’aimez, vous agissez bien, car personne d’entre vous ne pourra  
jamais trouver quelqu’un qui lui corresponde si parfaitement. »

(2466) Après, elle demande autre chose à la suivante et ne se  
repose pas de toute la nuit. Elle lui demande maintenant où elle a  
rencontré Beaudoux

Et comant ele i ’acoìnta,

Ce volentiers avuec li vint,

Coment premiers l’espee tint

Et coment del fuere l’a trait. 2472

Cele voit bien ke mout li plait

Oïr adés de lui parler

Et ces prohesces reconter.

Ce li conta par tel dousor 2476

Que plus et plus l’emprent d’amor.

Biaudous est de penseir lasseiz ;

Kant sovent ce fu retornez,

Tot en pensant c’est endormis. 2480

Et en dormant li est avis  
Que la bele rit et conseille.

Li oil dorment et li cuers veille :

Ensi est cele nuis passee. 2484

Et kant ce vint a l’anjomee,

Ez vos un messaige venu  
Qui ior dist ke piece a sont mut

Robert de Blois, Biaudouz, éd. J. Ch. Lemaire

Lor chevalier et jai vanront 2488

Et plus prés d’une lue sont.

Mout vinent sarrei chevachant,

De combaitre sont desirrant.

Qant Biaudos ces paroles out, 2492

Sus est levez pius tost k’il pout;

Mais aincor n’out il pas vestue [593aj

Sa chemise, kant est venue

La bele ou dous cierges ardans, 2496

Et dist: « Sire, Deus toz poissans  
Vos doint hui ce ke je voudroie !

~ Bele, fait il, Deus vos en oìe

Et sì vos doint tout acomplir 2500

Ce ke vos avez en desir ! »

Tot ensi sor son lit seant,

Oint ces plaies d’un mout vailiant

Oignement, puis les a liees ; 2504

ei eomment elle a fait sa connaissance, s’il l’a volontiers  
accompagnée, comment il a d’abord tenu l’épée et comment il  
l'a tirée du fourreau. La suivante voit bien que cela plaît  
beaucoup à Beauté d’entendre sans cesse parler de lui et de  
raconter ses prouesses. Elle lui a parlé avec une telle tendresse  
qu’elle l’enflamme d’amour de plus en plus.

(2478) Beaudoux est fatigué de penser; alors qu’il s’est retoumé  
á plusieurs reprises, il s’est endormi tout en réfléchissant. Et  
dans son sommeil il lui semble que la belle rit et parle en secret.  
Ses yeux dorment et son cmur reste éveillé : ainsi s’est passée  
cette nuit. Et quand on est arrivé au point du jour, voilà qu’un  
messager est venu qui leur a dit que leurs chevaliers sont en  
route depuis longtemps, et qu’ils arriveront bientôt et sont à  
rnoins d’une lieue. Ils arrivent à cheval en rangs serrés et  
dcsirent combattre. Quand Beaudoux a entendu ces propos, il  
. .4 levé au plus vite qu’il a pu ; mais il n’avait pas encore  
rcvctu sa chemise qu’est arrivée la belle avec deux cierges  
allumés, qui lui a dit: « Seigneur, que Dieu tout-puissant vous  
accorde aujourd’hui ce que je souhaiterais ! - Belle, dit-il, que  
Dicu vous entende et vous domie d’accomplir tout ce que vous  
dcsirez ! » S’asseyant sans façons sur son lit, elle enduit ses  
hlessures d’un onguent très puissant, puis les a bandées ;

Robert de Blois, Biaudouz, éd. J. Ch. Lemaire

Chemise et braies deiiees  
Et blanches li a fait vestir.

*'WÊe,*

||||p

I

1

I

Qant est vestuz, si vat oïr

Messe. D’une chape afiibleiz, 2508

C’en est la chapele entrez ;

Si fait ie chapelain chanter

Deï Saint Espir au grant autel

Et, tot a genoillons, 2512

Fait simplement ces orissons

Jusqu’a tant c’om out íot chanté.

Puis a vers l’autei enclinei,

Si c’en ist. Ces annes demande 2516

Et ies chevaiiers tost comande  
Devant lui venir ; et ii vinent:

Dui chevaiier ces armes tienent.

« Seignor, fait íl, remenbré vos 2520

Quc cist rois est trop orguillous,

Qu’il vos vuet asaillir a tort.

Prenez en vos mismes confort

Et pensez hui de vos vengier ! 2524

Coment puet om pius avillier

Franc home ke deseriter ?

Pensez de vos honors garder !

S’on abat un oísiel son ni, 2528

Entor voié et fait grant cri;

[593b]

Bien doit frans hons mortel estor  
Soffrir por garder son honor ;

Et ce vos doit valoir assez 2532

K’il ont tort et vos droit avez,

Car vostre drois vos aidera  
Ne jai Deus au droit ne faudra.

Cil ki tort a, toz jors ce crient. 2536

Qant prodom de son droit sovient,

Li droìs le semont ke ii vaille  
Dous autres ou trois en bataille.

Faisons nos armer, s’en issons, 2540

Davant Ia porte josterons.

elle luì a fait revêtir une chemise et une culotte déiicates et  
blanches. Quand íl est habillé, il s’en va entendre la messe.  
Recouvert d’un manteau, il est entré dans la chapelle ; il invite ie  
chapelain à chanter au grand autel ies prières au Saínt-Esprit et, à  
denx genoux, ìl dìt avec simplicité ses prìères jusqu’à ce qu’on  
ait interprété tous les chants. Puis, ii s’est mcliné devant i’autel  
ct est sorti. II réclame ses annes et ordonne que les chevaliers  
vìennent rapidement devant lui.; ils vierment: deux chevaliers  
portent ses armes. « Seigneurs, dit-il, souvenez-vous que le roi  
c-t très orgueilleux, qu’il veut vous attaquer de façon injuste.  
Puisez du courage en vous-mêmes et songez à vous venger  
aujourd’hui 1 Comment peut-on davantage déshonorer un  
homme noble qu’en le déshérítant ? Songez à protéger votre  
hontieur ! Si l’on fait tomber un oíseau de son nìd, il vole tout  
autour et pousse un grand cri; un homme noble doit bien  
supporter un combat mortel pour préserver son honneur. Et s’il  
doit être très utile pour vous qu’ils ont tort et que vous avez  
raison, alors votre droit vous aidera et Dieu ne manquera pas à  
ce qui est juste. Celui qui a tort est toujours dans la crainte.  
í ii.. nd un honnête homme se souvient de ce qui lui revient, le  
droit l’avertìt qu’il vaut deux ou trois autres au combat. Faisons-  
nous anner, sortons d’ìci, nous jouterons devant le poítail.

Et kant nos vanrons au ferir,

Dont pensons del bien envaïr !

Desconfit seront de ligìer : 2544

II sont de ia jomee d’ier  
Desconfortei et esperdu.

Qant a nos seront entendu,

Par trois eschieles ordenei 2548

Veignent de la tuit abrivei  
Li nostre ! C’il sont bíen requis  
De dous pars, tuit sont mort et pris !

Et ce me semble ke biens soit 2552

C’uns mesagiers voit orendroít  
A ous et die ke sai veignent  
Cinc cent chevalier, s’i ce teignent:

Tuit coi soient! Kant nos avrons 2556

Mestíer d’ous, bien les manderons ;

Et kant cil de l’ost les verront

Venir toz fres, tost cuideront

Que li chastiaus en soit toz plains : 2560

Ce crienbront plus, ce vauront moins. »

Ensi les a toz enflamez  
Et de combaitre entalentez

Qu’il ne cuident venir a tans. 2564

*2568*

[594a]

Tant en est chascuns desirrans  
Et touz ceus cuide desconfire  
Chascuns une ost: tant sont plain d’ire  
Et tant sont empris de fiertei.

Ensemble tuit ont escriei:

« Gentiz sire, bien avez dit.

Benois soit cil qui vos norrit!

2572

Fait iert ensi com vos plaira  
 »

Atant s’arment comunement,

Et Biaudouz fait isnelement  
Aporter pain et vin a touz.

« Seígnor, fait il, desjunez vos !

Et quand nous arriverons à l’estocade, pensons alors à bien  
combattre ! íls seront facilement vaincus : en raison de la bataille  
d'lner, ils ont perdu tout courage et sont complètement troublés.  
Quand ils seront à nous attendre, que par trois échelles tous les  
nôtres, rapides, viennent de là-bas en bon ordre! Si nos  
advcrsaires sont bien attaqués de deux côtés, ils seront tous  
morts et perdus. Et il me semble qu’il serait bon qu’un messager  
aillc maintenant auprès de nos arrières et dise que cinq cents  
chevaliers viennent ici et s’y tiennent: qu’ils soient tous  
silcncieux ! Quand nous aurons besoin d’eux, nous les ferons  
venir sans faute ; et quand ceux de l’armée les verront arriver  
îout à fait frais, ils penseront tout de suite que le château en est  
unit rempli : plus ils auront de crainte, moins ils auront de  
\aillance. » II les a de cette manière enflammés et leur a donné  
unc telle envie de combattre qu’ils ne pensent arriver en temps  
utile. Chacun est tellement désireux d’y aller et chacun imagine  
vaincre tout seul une armée : ils sont tous remplis de colère et  
tellcment animés d’audace. Tous ensemble, ils se sont écriés :  
.oble seigneur, vous avez bien parlé. Béni soit celui qui vous  
a clcvé ! II sera fait comme il vous plaira [...] »

(2573) Alors ils s’arment ensemble et Beaudoux fait rapidement  
apporter du pain et du vín pour tous. « Seigneurs, dit-il, régalez-  
\ous !

Seste chose vos cera sainne :

Li vis vos fera bone alainne  
Et quant vos vanrez en Festor,

Plus fier et de plus grant valor. » 2580

II mismes mainga en estant.

La pucele tout en plorant  
Encoste lui ticnt Honoree,

Puis dist: « Sìre, c’il vos agree, 2584

En l’estor une moíe manche  
Porterez, desloïe et blanche ;

Et si tost com vos la verrez,

Por moie amor plus fíers serez. 2588

- Douce, fait il, mout volentiers.

Drois est ke j ’en soie plus fiers. »

La pucele sanz plus targier

Fait tantost îa manche atachier 2592

En s’ensegne. Tuit sont armeì  
Et lor cheval tuit atomei.

Maís je ne vuel plus deviser

Lor arrnes por le pîus haster, 2596

Fors tant ke tuit mout richement  
Armei c’en vont sarreement.

Tost aprés ceus qui sont issu

Sont lí cinc cent leans venu. 2600

Or sont cil issu del chastel.

Sarreement en un tropeî  
Chevachent: nrnis ne ce desroie,

Ains vont si joint tote la voie 2604

C’om les puet toz d’un drap covrir. f594bj

Mestier ont de bien contenir,

Que ver l’ost lor force ne monte,

Qu’íl ne sont ke cinc cent par conte, 2608

Fors ke celui as douz escuz  
Quí vaut toz seus autant ou plus.

Et sont bien quinze aubalestrier

Que chascuns a cheval coreier ; 2612

Cette nourriture sera bonne pour vous : le vin vous donnera un  
bon souffìe et quand vous arriverez au combat, il vous rendra  
plus farouche et de pius grande vaiilance. » Luì-même a mangé  
debout. Toute en pieurs, la jeune demoìseiie tient Honorée à côté  
de lui, puis elie a dit: « Seigneur, si cela vous satisfait, vous  
poxterez au combat une manche découverte et blanche; et  
aussitôt que vous la verrez, vous serez plus redoutable par amour  
pour moi. - Ma chère, dit-il, très volontiers. II est juste que je  
soie plus altier à cause de cela. » Sans plus tarder, la jeune  
demoiselle fait bientôt attacher la manche à la banderole de sa  
iance. Ils sont tous en amres et tous leurs chevaux sont équipés.  
Mais je ne veux pas décrire leurs anues plus complètement pour  
faire davantage diligenee, sauf pour dire qu’ils partent en rangs  
serrés très puissamment armés. Tout juste après ceux qui sont  
sortìs sont amvés ïà les cinq cents chevaliers.

(2601) Les voicì maintenant sortis du château. Ils chevauchent  
en groupe de façon serrée : personne ne quitte son rang, mais ils  
accomplissent îeur chernin en étant si rapprochés qu’on peut  
bien tous les couvrir d’un seul drap. Ils ont besoin de bien se  
conduire, cat leur force ne l’emporte pas sur celle de l’armée,  
puisqu’ils ne sont que cinq cents pour tout compte, à l’excepíion  
àn chevalier aux deux écus qui, à Ìui tout seui, vaut autant ou  
davantage. íi y a bien quinze arbalétriers qui possède chacun un  
chevai rapide ;

S’ont set mil caríaus enpenés  
Qu’a ceus de l’ost feront privez  
Ne jai l’estor ne guerpiront

Tant com ettdurer le porront. 2616

Cil de l’ost les voient venir,

Sí corrent lor annes saisir.

Dont oïssiez tant cor soner,

Grailes et busínes soner, 2620

Tant boin cheval vissiez covert,

Tant escu point d’azur, de vert,

Tante sele, tant gamiment

Resplandir tot d’or et d’argent 2624

Et tant fer de lance brani,

Tant hiaume gemé resplandir,

Tant boin espié trenchant d’acier

Et tante enseigne desploier, 2628

Tant chevalier, tant boin vassal

Armei, montei sor boin cheval!

PIus sont de mil ou premier front

Qui contre seus del chastel vont. 2632

« Signor, fait Biaudouz, esgardez

Com grant avoir hui conquarrez !

Esgardez ces tentes de soie,

Sel or vermeìl com reflamboie ! 2636

Veez ces riches pawiîions,

Ses aigles d’or et ces lions !

Qui est qui ne fust desirans

De gaignier ces destriers corrans ? 2640

Et plus met de la grant honor,

Que nos conquairons en cest jor, [595a]

Car tant com cìs siecles durra,

A nos oirs sís los ne faudra, 2644

Ce vos pensez del bien deffendre.

Mais bien vos gardez d’avoir prendre  
Tant ke nos avrons tot l’estor

iis ont sept mille carreaux munis de plumes qu’ìls rései'veront à  
ceux de l’armée et ils n’abandonneront pas le combat aussi  
longtemps qu’ils pourront le soutenir.

(2617) Quand ceux de Farmée les voìent arriver, ils courent  
prendre leurs armes. Alors vous auriez entendu sonner tant de  
cors, retentir tant de trompettes et tant de clairons, vous auriez  
vu tant de bons chevaux hamachés, tant de bouciiers peints de  
bleu ou de vert, tant de selles, tant d’armures briller d’un éclat  
d’or et d’argent, et tant de fers de jance étincelants, et resplendir  
tant de casques omés de pierreries, tant de lances d’acier acérées,  
et déployer tant de banderoles, tant de chevaliers, tant de  
courageux combattants avmés, montés sur de puissants chevaux !  
íls sont plus de mille dans le premier front qui s’élancent contre  
les chevaliers du château. « Seigneurs, dit Beaudoux, regardez  
quelle grande rìchesse vous allez conquérir aujourd’hui!  
ifegardez ces tentes de soie, comme cet or vermeil resplendit!  
'ttoyez ces fastueux pavillons, ces aigles d’or et ces Sions ! Qui  
e désirerait pas faire butin de ces chevaux de combat rapides ?  
Tt je gage davantage du grand honneur que nous remporterons  
■n ce jour, car aussi longtemps que ce monde durera, cette gloire  
ne manquera pas à nos héritiers, si vous prenez soin de bien vous  
défendre. Mais gardez-vous bien de prendre du butin avant que  
nous ayons remporté toute Sa bataílle :

■

■§

■

Vaincu : dont Vavrez smz poor. 2648

Del los rni compaignon soiez  
Et tot par vos i’avoir aiez î »

Atant laissent chevaus aler

Et sous de lai vont encontrer. 2652

Biaudouz a josté tout premíers ;

Voiant plus de mil chevaliers,

Fiert un sor l’escu a bandon,

Que tot le foie et le promon 2656

Au fer trenchant par mi li part.

Cil sa Iance de i’autre part  
Li fait passer pius d’une toise ;

Puis li dist paroie cortoise : 2660

« Vasaus, de vos est grans damaiges,

Mais d’autrui grever est outrages :

A tort de vos m’est aquítee

L’amors ke Biautez m’a donnee ï » 2664

Chascuns des autres a feru  
Le sien et par force abaitu.

Or est ii estors comenciez,

Mais trop i est grans ií mechiez, 2668

Et mal sont cil9 de sa partiz,

Car contre un sont cil de la dis.

Mais Biaudouz bien les reconforte

Au boín espié trenchant k’ ii porte, 2672

Car contre lui nuns hons ne joste

Que la joste tant ne ii coste

Qu’il le fait a terre venir

Ou mort ou navrei sans garir. 2676

Voie li font li orguillous  
Et tuit li plus chevalerous,

Tant est sa lance redoutee [595b]

Et li bons trenchans de l’espee ; 2680  
9 PU mai est ceus de (L)  
176

alors vous l’aurez sans crainte. Soyez mes compagnons de gloire  
et gagnez la richesse par vos propres forces ! » Alors, ils laissent  
partir les chevaux et vont attaquer ceux d’en face. Beaudoux a  
jouté tout d’abord. En présence de plus de mille chevaliers, il  
frappe un adversaire sur le bouclier de toutes ses forces, si bien  
qu’il lui coupe tout le foie et le poumon par le milieu au moyen  
de son arrne affilée. II lui fait passer sa lance de plus d’une toise  
de I’autre côté. Ensuite, il lui a dit ce propos courtois : « Homme  
d’anues, voilà un grand dommage pour vous, mais c’est une  
grande témérité de nuire à autrui; l’amour que Beauté m’a  
donné m’est accordé à vos dépens!» Chacun des autres  
chevaliers a frappé son adversaire et l’a vaincu par ia force.

(2667) Maintenant le combat est commencé, mais I’épreuve y est  
très grande, et ceux d’ici sont mal répartis, car ceux d’en face  
sont dix contre un. Mais Beaudoux donne à ses hommes bien du  
eourage avec la bonne lance affûtée qu’il porte, car aucun  
homme ne joute contre tui sans que le choc des armes ne lui  
coûte à un point tel que Beaudoux le fait tomber par terre mort  
ou blessé sans échapper au danger. Les orgueilleux et tous les  
plus chevaleresques lui font place, tant sa lance et le solide fil de  
mn épée sont redoutés ;

Ou k’il voit la presse pius grant,

Tome le chief de l’auferrant;

Ou prei fait si large sentier

C’om i puet un char charroier. 2684

Si faitement com li colon  
S’en fuent devant le faucon,

Si font cil ki de lui sont prés.

Sui compaignon sont tant engrez 2688

Et tant enforcié de fiertei  
Qu’íl ne sont tant ne quant grevei  
D’endurer l’estor et soffrir

Q’ansi le voient contenir. 2692

Bien ce continent cil qui traient,

De l’ostor soffrir ne c’esmaíent:

Lor quariauz vendent chierement;

Cil de l’ost en ont plus de cent 2696

Que jai ne seront resaichié

Sans mort, tant sont parfont fíchié.

Tant font, l’uns moins, li autre plus,

Que tez trois cent ont abaituz 2700

Que jamais ne releveront;

Et c’il relievent, pou vauront.

Ez vos les autres par de la

Venuz, trois escheles i a ; 2704

Bien sont de chevalíers cinc cent.

En chascune a bien d’autre gens :

Prés de deus mile atomee

Et de combatre entalentee. 2708

La premerainne eschiele guie  
Li quens Ludis. Mout est hardie  
Sa rote : c’il dussent morir,

Ne voustrent de l’estor fuïr. 27î2

Vílains del païs i a mout,

Qui sont de duel fíer et estout;

Puis ke vilain sont correcié,

De nule chose n’ont pitié. 2716

178

où il voit la plus grande foule, il toume la tête de son cheval de  
bataille ; dans le pré, il fait un si large sentier qu’on peut y faire  
passer un char. Ceux qui sont près de lui agissent de la même  
manière que les pigeons prennent la fuite devant le faucon. Ses  
compagnons sont sí ardents et si fortifíés de vaillance qu’ils ne  
sont pas du tout accablés de soutenir l’attaque quand ils le voient  
se conduire de cette façon. Ceux qui tirent se comportent bien,  
ils ne craignent pas de supporter la lutte : ils causent beaucoup  
de mal avec leurs carreaux ; ceux de l’armée en reçoivent plus de  
cent, quí ne seront jamais retirés sans provoquer la mort,  
tellement ils sont profondément plantés. lis agissent si bien, l’un  
moins, l’autre davantage, qu’íls ont abattu trois cents d’en face,  
qui ne se relèveront jamais ; et s’ìls se relèvent, íls n’auront pas  
beaucoup de force.

(2703) Voilà les autres arrivés par l’autre côté : il y en a trois  
escadrons. Ils sont bien composés de cinq cents chevaliers. Dans  
chaque escadron, il y a beaucoup d’autres gens: chaque  
escadron est composé de près de deux mille hommes et est  
désireux de combattre. Le comte Ludis conduit le premier  
escadron. Sa troupe est très courageuse: même si les  
combattants devaient mourir, ils ne voudraient abandonner le  
combat. II y a de nombreux paysans de la région, qui sont  
violents et présomptueux à cause de leur chagrin; quand les  
paysans sont affligés, ils n’ont pitié de rien.

L’autre conduit li quiens Falliers,  
Qui mout est corageus et fiers  
Sans les chevaliers la comune  
Moine de Ìa citei de Dune.

Li roís Madoines desormais  
A ceus n’avra traes ne pais.

En ia tierce est li dus Patris,  
Chevaliers vaillans et hardìs,

Saiges hons et de haut consoil.  
Maint fort escu blanc et venneil  
Portent cil de la soie route ;

Mout est fíers ki tez gens ne doute,  
Car lai n’a gaires de vilains :

De vavasours, de chastelains  
Est ii plus de sa compaignie.

Cil ne feront ja coardie,

Ains voudront l’estor endurer  
Tant com uns d’ous porra durer.

A l’assambler pussíez veoìr  
Tant home de chevai cheoir,

Tant bon escu per mi percier,

Tant boin hauberc tot desmaillier,  
Tant fer de lance ensangianté,

Tant home dur esquartelei,

Tant arson frait, tant fraínc rompu,  
Tant boin vassal jus abaitu,

Tant bon cheval tot vuit corrant,

Son frainc, sa sele traïnant,

Tant piez, tant poig, tant braz copei,  
Tant pis jus qu’a cuer affondré,

Tant navrei tot aval la pree,

Tante teste de bu sevree,

Tant mort i’un sor l’autre gesir !

2720

2724

2728

2732

2736

2740

2744

2748

(2717) Le corate Falliers, qui est très courageux et farouche,  
conduít l’autre escadron; il emmène de la vílle de Dune la  
communauté sans les chevaliers. Désormais, le roi Madoines ne  
recevra le moindre accord de leur part.

(2723) A la tête du troisième escadron se trouve le duc Patris,  
chevalier vaillant et courageux, homme d’une très grande  
sagesse. Les gens de sa troupe portent un bouclier blanc et  
vermeii très solide ; il est très sùr de lui celui qui ne craint pas de  
tels gens, car dans ce groupe-là il n’y a presque pas de paysans :  
la plus grande partìe de sa compagnie est composée de gens  
nobles, de châtelains. Ceux-là ne commettront jamais de lâcheté,  
raais ils voudront soutenir ia lutte aussi longtemps que l’un  
d’entre eux pourra résister. Au cours de l’affrontement vous  
auriez pu voir tant d’hommes tomber de chevai, tant de solides  
boucliers être troués en ieur milieu, tant de fortes cottes de  
maille se déchirer complètement, tant de fers de lance  
ensanglantés, tant d’hommes rudes mis en morceaux, tant  
d’arçons brisés, tant de freins déchirés, tant de nobles  
combattants abattus au sol, tant de bons chevaux qui courent tout  
dépourvus, traînant leur freín et leur selle, tant de pieds, tant de  
poings, tant de bras coupés, tant de poitrines enfoncées jusqu’au  
c(»ur, tant de blessés tout en bas de la praìrie, tant de têtes  
séparées du tronc, tant de morts couchés l’un sur l’autre !

1XI.

Onkes estors plus orguillous  
Ne fo mais ne sí delirous,

Car ki chiet, en pardon ce poinne 2752

De relever por nule poinne ; [596b]

Jai n’iert si fors ne si vaillans  
Que puis mire i veigne a tans.

Moult le font esforcieement 2756

Les trois eschieies ; tel einc cent  
De ceus de l’ost sont tresbuchié  
Que jamais ne ceront drescié.

Jai les ussent toz desrompus, 2760

Qant au cecors lor est venuz  
Toz fiers et toz noviaus Morans,

Armez d’unes armes vaillans ;

Et siet sor un destrier d'Espaigne. 2764

De son cop fait bele bargaigne  
Qui resoit le cop de sa lance,

Car li vasaus est de s’enfance

De prouesse duís et apris 2768

Et mout covoite d’armes pris.

C’en eûst trop, ce tant durast  
Que sa proesse demorast;

Maís ançois ke fost parcêue, 2772

Est sa proesse a fín venue.

Q’aincor ne fu ii ans entiers,

Qu’il devint noviaus chevaliers.

C’est de iui damaiges si grans : 2776

Onkes ne morut a son tens  
Jones hom. Tant feïst a plaindre !

Bien vout Deus la lumiere estaindre

Del monde - car la lumiere fot - 2780

Qant soffrit ke si tost morut;

Car c’ii ust par aige vescu,

Tant ke li bien fossent parcru

Quí forent en lui amassei, 2784

[...] Jamais n’a existé de combat plus vigoureux ni aussi  
terrifîant, car celui qui tombe se donne en pure perte de la peine  
pour se relever, malgré son effort; il ne sera pas assez fort ou  
assez vaillant pour qu’ensuite le médecin arrive à temps auprès  
de lui.

(2756) Les trois escadrons mènent le combat de toutes leurs  
forces ; cinq cents membres de l’armée sont renversés par terre  
de façon telle que jamais ils ne seront remis debout. Les  
escadrons les auraient complètement détruits, quand est arrivé à  
leur secours le très redoutable et très rapide Morand, armé d’un  
ensemble d’armes puíssantes; et il est assis sur un cheval de  
combat d’Espagne. II fait bon usage de son assaut pour celui qui  
reçoit le coup de sa lance, car le noble combattant est depuis sa  
jeunesse gouvemé et éduqué à la prouesse et il désire fort la  
récompense des armes. II en aurait eu beaucoup, s’il avait vécu  
suffisamment pour que sa prouesse se perpétue ; mais avant  
qu’elle fût décelée, elle est arrivée à son terme. II ne s’est pas  
encore déroulé un an entier qu’il est devenu un nouveau  
chevalier. A son propos, il est arrivé un si grand dommage :  
jamais un jeune homme n’est mort à son âge. II a été si à  
plaindre ! Dieu a bien voulu éteindre la lumière du monde - car  
la lumière a existé - quand II a permìs qu’il meure si víte; car  
s’il avait vécu jusqu’à l’âge mûr, jusqu’à ce que les biens qui  
étaient rassemblés en lui se soient bien développés,

Grans a mesure, fiers et fors,

Tot le monde ust etiluminei.

Frans íu de cuer, bien fais de cors,

Hardis por estors comancier 2788

Et corageus por guarroier

Et estables por pais tenir. [597a]

Bien sot ces amis conjoïr

Et esmaier ces anemis. 2792

Onkes ne fut mout entrepris  
Ne por grant besoig esmaiez,

Ains fu toz jors joious et liez.

Li rois a vers lui grant amor, 2796

Qu’il est ces niez, fis sa seror.

Si li a la terre promíse  
A doner kant ele iert conquise.

Por ce d’armes mout ce travaìlle : 2800

Un espié porte ki bien tailîe ;

S ’en out mainte targe afondree  
Et mainte anne de cors sevree,

K’il ne covient pas referir 2804

Ou li vassaus fiert par aïr.

Biaudouz voit ke trop les apresce,

Ver lui broche parmi la presse.

Et cil le voit ver lui venir 2808

Si s’atome del recoillir.

Recoilli l’a sí durement  
Que l’escu doubíe par mi fent.

Reignes, poitriaus et cingies sont 2812

Si rompu ke tuít quatre sont,

Li cheval et li chevalier,

Tuit plat cheû sor le gravier.

Morans voit par mi 1 ’ auberc blanc 2816

Jusqu’a tcrre corre son sanc.

S’en est esmaiez durement,

Qu’en droit le cuer tel plaie cent

Dont il n ’ iert j amais bien garis. 2820

il aurait illuminé le monde entier. 11 étaìt noble de cmur, bien bâti  
de corps, grand comme il faut, redoutable et puissant,  
entreprenant pour commencer des combats et courageux pour  
mener la guerre et fenne pour maintenir la paix. II savait bien  
traiter courtoisement ses amis et inquiéter ses ennemis. Jamais il  
n’a été très embarrassé ni troublé par une grande nécessité, mais  
il a toujours été au comble de la joie. Le roi lui porte une grande  
affection, car il est son neveu, le fils de sa sceur. II a promis de  
lui donner le terrìtoire, quand il sera conquis. Pour cette raíson,  
Morand accomplit beaucoup d’efforts en fait d’annes : il porte  
une lance qui incise bien; grâce à elle, il a enfoncé de nombreux  
boucliers et séparé beaucoup d’âmes de leur corps, de sorte qu’il  
ne faut pas redonner un coup là où le noble combattant frappe  
avec impétuosité.

(2806) Beaudoux voit que Morand accable durement les siens, il  
pique des éperons vers son adversaire à travers la foule. Et  
Morand voit Beaudoux venir vers lui, il se prépare à l’assaut. II  
l’a attaqué avec tant de dureté qu’il fend par le milieu le double  
bouclier. Les rênes, les poitrails et les sangles sont si brisés que  
tous les quatre, les chevaux et les chevaliers, tous sont tombés  
étendus sur le sol de sable. Morand voit au milieu de sa cotte de  
maille brillante son sang couler jusque sur le sol; il s’est  
fortement effrayé de sentir une telle blessui'e auprès du ccrur  
dont il ne sera jamais tout à fait guéri.

Ainçui en iert ]i rois marris.

Et Biaudouz est si fort navrez  
Que pou c’en faut k’il n’est pasmez.  
Cent cheval sont passei sor lui:

Lai l’estuet sofrir tel anui  
Q’ançois ke il fust relevez,

Est mout laidis et defoleiz.

Tuit cil de l’ost sont arrestei  
Sor lui et mout ce sont penei  
De lui ocirre ou retenir.

Mais nel vourrent li siens soffrir ;  
Ains met chascuns tot son pooir  
A lui fors de la presse avoir.

C’íl ne fìist si bien secorrus,

Lai fust il mors ou retenuz.

Mout i a de dolor soffert.

Un bon cheval covert de fer  
Li amoinent et cil remonte,

Qu’il vuet, c’il puet, vengier sa honte.

La fu li duez grans demenez,

Ou Morans fut a mort getez.

Li síen l’ont as loges porté,

Puis l’ont au roi dit et conté.

Et kant li rois l’ot et entent,

Si grans dolors au cuer l’en prent,  
Que deus fois le covient pasmer.

Puis l’encomence a regrater.

« Haï, fait il, Morans, biaus niez,

Com je sui de ta mort iriez !

A toz les jors ke je vivrai  
Aprés ta mort, dolans serai.

Ne m’en puet riens nule alancier,

Car tant faisoies a proisier  
C’onkes hons sor cheval ne sist  
De ton aige qui toi vausist.

2824

[597b]

2828

2832

2836

2840

2844

2848

2852

Bientôt le roi en sera affligé. De son côté, Beaudoux est si  
gravement blessé qu’il s’en faut de peu qu’il ne s’évanouisse.  
Cent chevaux sont passés sur lui: il lui faut supporter là un tel  
tourment qu’avant de se relever il est très maltraité et foulé aux  
pieds. Tous ceux de l’année sont restés debout près de lui et ils  
se sont donné beaucoup de peine pour le tuer ou pour le garder  
près d’eux. Mais les hommes de Beaudoux n’ont pas voulu  
supporter cela ; au contraire, chacun a mis tout son pouvoir à le  
faire sortir de la mêlée. S’il n’avait été si bien secoura, il serait  
rnort là ou fait prisonnier. II a là supporté beaucoup de douleur.  
Les siens lui amènent un bon cheval recouvert de fer et il  
remonte en selle, car il veut, s’il le peut, venger sa honte.

(2840) Là fut manifestée une grande tristesse, à l’endroit où  
Morand fut rué à mort. Les siens l’ont transporté dans les tentes,  
puis ont rapporté en détail la situation au roi. Et quand le roi  
entend cela, une si grande douleur lui prend au cceur qu’il lui  
faut s’évanouir à deux reprises. Ensuite, il commence à déplorer  
sa perte. « Haï, dít-il, Morand, cher neveu, comme je suis fâché  
de ta mort! Tous les jours que je vivrai après ta mort, je seraì  
triste. Aucune chose ne peut m’extraire de ce chagrin, car tu étais  
si digne d’estime que jamais un homme de ton âge qui puisse te  
valoir n’a été assis sur un cheval.

Desconfít furent et honi, 2856

Ou ke tu fus, tui anemi.

Belz niez, s’or ne te puis vengier,

Aprés ta mort vivre ne quier. »

Atant c’est en l’estor ferus : 2860

Ses a despars et desrompus,

Si com li leus fait les barbis ; [598a]

Plus de quarante en ait occis.

Cil del chastel ont entendu 2864

Le grant meschief, c’i sunt venu.

Donc rencomence fíer l’estors  
Et renforce la grans dolors,

Que prés d’une leue est oïs 2868

Des morans, des navrez li cris.

Ou vuellent cil de l’ost ou non,

Biaudouz sor un cheval gascon

Est remontez de fíerté plains. 2872

Ne fait cemblant k’il vaille moins

Q’ançois por grant estor fomir.

Puis come un cor par grant aïr

Por ces compaignons racembler, 2876

Et dist: « Quoi qu’il doie coster,

L’estor tot par mi passerons  
Tant ke nos nos rassemblerons.

Or me sués tuit bien de prés 2880

Et je vos ferai voie adés.

C’il sont par force derompu,

Tuit sont desconfít et vaincu :

Jai puis vers nos ne ce tanront. » 2884

Cil dient jai ne li farront.

Tantost premiers, lance sor fautre,

Fiert en l’estor, et puis li autre,

Ou k’il voient la plus grant presse. 2888

Ains mais ne vi gent tant engresse  
De lor anemis envaïr.

Qui dont veïst Biaudouz ferir,

Touz jors c’en peiist mervillier ! 2892

En quelque endroit que tu soies allé, tes ennemis ont été battus et  
déshonorés. Cher neveu, si je ne puis maintenant te venger, je ne  
cherche pas à vívre après ta mort. » Alors, le roi s’est lancé avec  
ardeur dans le combat: il a dispersé et mis ses ennemis en  
pièces, comme le loup fait avec les brebis; il en a tué plus de  
quarante. Quand ceux du château ont entendu parler de la grande  
infortune, ils sont allés là. Alors le combat recommence avec  
force et la grande douleur s’amplifte, car le cri des mourants, des  
blessés est entendu à près d’une lieue. Que les gens de l’armée le  
veuillent ou non, Beaudoux est remonté plein de sûreté de soi sur  
un cheval gascon. II ne fait pas mine de valoir moins  
qu’auparavant pour accomplir une dure attaque. Ensuite il somre  
du cor avec impétuosité pour rassembler ses compagnons et a  
dit: « Quoi qu’il doive en coûter, nous traverserons la mêlée en  
son milíeu jusqu’à ce que nous soyons rassemblés. Maintenant,  
suìvez-moi tous bien de près et je vous ouvrirai la voie à  
l’instant. Les autres sont abattus malgré eux, ils sont tous mis en  
déroute et vaincus : désormais, íls ne se tiendront plus de notre  
côté. » IIs disent qu’ils n’y manqueront pas. Aussitôt le premier,  
la lance pointée, frappe dans la mêlée, et ensuite les autres  
s’élancent là où ils voient grossir la foule. Jamais je n’ai vu de  
gens si acharnés à attaquer leurs ennenxis. Celui qui aurait alors  
vu frapper Beaudoux aurait pu toujours s’en étonner !

Si com aloue l’esprivier  
Fut, ausì font ìl tuít devant lui.

Li roìs voit bien son grant anui,

Qui va par mi l’estor poignant.

Les síens semont par matalent  
Et díst: « Signor, por quoi fués ?  
Sachiez ke trop vos avilliez ;

Car contre un ke cil sont de la,  
Somes nos bien quatre de sa ;

Por un sol fués, bien le voi.

Tomez, jai verrez lui et moi  
As fers des lances acointier ! »

Puis broche le corrant destrier,

Et Biaudouz kant venir le voit,  
Encontre lui broche tot droit.  
Chascuns a ferir s’abandone  
Et tel ií uns a l’autre done  
Que des roides lances planees  
Sont plus de vint pieces volees.  
Mais cil ne sont muit ne croiei.  
Outre sont li cheval passei.

Mais plus tost k’il pueent retornent,  
Lances reprennent; si s’atornent  
De ferir l’un l’autre sì fort,

Com c’il ce haïssent de mort.

Li rois par íre le requiert  
Et par si grant ire le fiert  
Que sor l’escu sa lance esmie.

Et Bíaudouz a luí ne faut mie,

Car par si grant force l’ataint  
Que jus del boin cheval le point,

Et del cheval prendre ce poinne ;  
Vueille li rois ou non, l’en moinne.  
Un des arbalestriers apele  
Et dist: « Amis, a la pucele  
Monreis cest destrier de par moi !

2896

[598b]

2900

2904

2908

2912

2916

2920

2924

2928

Comme l’alouette fuit devant l’épervier, tous ses adversaires  
agissent de la même façon devant lui. Le roi constate bien sa  
grande contrarìété, lui qui est en train de se précipiter au milieu  
de la mêlée. II avertit les siens par dépit et a dit: « Seigneurs,  
pourquoi fuyez-vous ? Sachez que vous vous déshonorez  
grandement, car contre un que sont ceux de ce côté-là, nous  
sommes bien quatre de ce côté-ci; vous fuyez à cause d’un seul,  
je le voís bien. Partez, vous ven-ez bientôt lui et moi nous  
attaquer avec les fers des lances. II éperonne ensuite le rapide  
cheval de combat, et Beaudoux, quand il le voit venir, donne des  
éperons tout droit vers lui. Chacun se laisse aller à frapper et l’un  
donne tellement de coups à l’autre que plus de vingt morceaux  
arrachés aux dures lances plates volent en l’air. Mais ies  
combattants à pied ne sont pas partis et ne se sont pas mis en  
branle. Les chevaux sont passés au-delà d’eux. Mais les  
clievaliers repartent aussi vite qu’ils le peuvent, reprennent des  
iances, se préparent à frapper l’un et l’autre très fort, comme  
j'ils se vouaient une haine mortelle. Le roi attaque son  
adversaire de manière courroucée et le frappe avec une si grande  
colère que sa lance se brise en morceaux sur le bouclier. Et  
Beaudoux ne se soustrait pas à lui, car il le touche avec une si  
grande force qu’il le pousse en bas du cheval de prix et s’efforce  
de prendre le cheval; il l’emmène, quelle que soit la volonté du  
roi. II appelle un des arbalétriers et a dit: « Ami, montrez ce  
cheval de combat de ma part à la jeune demoiselle !

Ce dìtes ke je li envoi,

Car bien sai, quant ele savra  
De kel part vient, plus chier l’avra ;  
Car por la chiertei del signor  
Doit on mostrer as siens honor. »  
Le destrier prent cil, si c’en va.

Et kant la pucele trova,  
Cortoisement físt son mesaige ;

Et cele, comme prous et saige,  
Entent bien ke ce sinefie  
Qu’il li mande, si l’en mercie.

La ou li rois fu abaitus  
Fu bien li estors maintenus.

Mout ce poinent del retenir,

Mais Biaudouz ne le vuet sosfrir.

2932

2936

2940

Li sien, ains l’ont tantost monté  
Par force et d’iluec amenei,

Car au cheoir fu mout bleciez ;

Por ce de l’estor part iriez.

Et Biaudouz au ferir entent;

De lui sevre ne sont pas lent  
Li autre : tot ont desrompu  
L’estor par force et sont venu  
As autres dont fu grans li cris  
Demenez, car lai fu ocis  
Mains vassaus, fiers de franche mere,  
Qui morut de mort trop amere.

Mais puis k’il furent assemblé,

N’a gaires li estors duré,

Car li plus malmis de lor part  
Li plus lanier, li plus couart  
Sont par la proesce Biaudouz  
Tant fier, tant foz, tant orguiloz ;

Car cil de l’ost n’i ont foison

2944

2948

2952

*2956*

2960

Dites que je le lui envoie, car je sais bien que, quand elle saura  
de quel côté il vient, elle l’entourera d’une píus grande  
uttention ; car en raison de l’affection due au seigneur, on doit  
manifester de l’honneur aux siens. » L’arbalétrier prend le  
cheval de combat et s’en va. Et quand il a trouvé la demoiselle, il  
lui a transmis le message de Beaudoux avec courtoisie ; et elle,  
cn personne vertueuse et sage, comprend bien ce que signifíe ce  
qu’il lui fait savoir, et l’en remercie.

(2940) Là où le roi a été abattu, le combat s’est poursuivi. Les  
adversaires se donnent beaucoup de peine pour tenir bon, mais  
Beaudoux n’entend pas endurer cela. [,..] Mais les siens l’ont  
aussitôt monté de force sur un cheval et emmené de là, car il  
v’était fort blessé en tombant; c’est pourquoi il quitte le combat  
cn colère. Et Beaudoux s’applique à ffapper ; les siens ne tardent  
pas à le suivre : ils ont complètement fendu la mêlée en usant de  
la force et sont arrivés auprès des adversaires, qui manifestaient  
une grande plainte, car à cet endroit-là ont été tués de nombreux  
hommes d’armes, fíers de leur noble mère, quí ont succombé à  
une mort trop atroce. Mais dès qu’ils ont été rassemblés, le  
combat n’a plus guère duré, car de leur côté les plus maltraités se  
révèlent les plus timorés et les plus lâches à cause de la prouesse  
le Beaudoux, si farouche, si ardent au combat, si orgueilleux ; si  
bien que les membres de l’année ne peuvent en cela se comparer  
aux autres.

Contre ous!0. Jai sont li pavíllon

Et li tref demi arragié

Et cil de l’ost tuit fors chassié,

Car de la blessure del roi  
Sont il tuit en si grant effroi  
Qu’íl n’ont ne force ne vìgor :

Que mort ke pris sont li millor.

Bien en i a quatre cens pris  
Et plus de sis cent des ocis.

Et cil del chastel ront asseiz  
Perdu : les mors et les navrez  
Puet on bien a trois cent conter.  
Qant plus n’i puent demorer  
Por la nuit, lor prisons en moìnnent.  
De retomer forment ce poinnent,  
D’arengier pawillons et trés ;

Li plus fors en est toz lassez.

S’en portent tuit si grant avoir  
C’om n’en puet pas le pris savoir.  
N’i ait nul, ne petit ne grant,

A touz jors ne soient menant.

Or en vont davant li chargìé,  
Biaudouz dariere a tout l’espié  
Trenchant ki les garde et deffent,  
Tant k’il sont sans arrestement  
Ou chastel entrei; si descendent.

A Biaudouz servir tuit entendent;  
S’oblïent por le gaig lor perte.

La pucele prous et aperte  
De Biaudouz moine joie grant;

Petit prise le remanant  
Et de la perte pou se duet,

Puis ke ele a ce k’ele vuet.

Atant tuit desarmer ce font,

Et kant tuit desarmei ce sont,

*2964*

2968

2972

2976

*2980*

*2984*

2988

2992

2996

1(1 P ou t (UL)

Déjà les pavillons et les tentes sont à moitié enlevés et les  
membres de Tarmée sont tous chassés au-dehors, car ils  
éprouvent tous une si grande frayeur à cause de la blessure du roi  
qu’ils n’ont plus la moindre force : les meilleurs sont soit morts,  
soit prisonniers. II y en a bien quatre cents qui sont prisonniers et  
plus de six cents parmi les morts. Et les combattants du château  
ont de leur côté beaucoup perdu : on peut bien évaiuer à trois  
cents le nombre des morts et des blessés. Quand ces combattants  
ne peuvent plus rester là à cause de la nuit, ils emmènent leurs  
prisonniers. Ils accomplissent beaucoup d’efforts pour remettre  
en état, pour remettre en rang les pavillons et les tentes. Le plus  
fort en est très fatigué. Ils emportent tous une sí grande fortune  
qu’on ne peut pas en savoir la valeur, II n’y a personne, ni petit  
ni grand, qui ne soit riche pour toujours. Maintenant, les gens qui  
portent une charge cheminent devant, Beaudoux qui les protège  
et les défend va derrière avec sa lance acérée, jusqu’à ce qu’ils  
soient entrés au château sans faíre d’arrêt; là ils descendent de  
cheval. Ils s’appliquent tous à servir Beaudoux ; en raison du  
butin, ils oublient leur perte en hommes. La jeune demoiselle  
vertueuse et habile manifeste une grande joie à propos de  
Beaudoux ; elle estime peu ce qui reste de biens et se chagrine  
peu de la perte en hommes, puisqu’elle obtient ce qu’elle  
souhaite. Alors, ils se font tous désarmer, et quand ils sont tous  
débarrassés de leurs armes,

La pucele cortoisement  
Vient a celui ki plaies11 cent,

Ses leve et doucement les oint. 3000

Et cil ne c’esmaient[[4]](#footnote-4) [[5]](#footnote-5) nes point:

Ains dient ke tant com cil dure  
Qui les grans colp fiert et endure,

Ne seront ìassei de combatre. 3004

Chascuns en oseroit bien quatre  
Envaïr sous hardiement.

Tuit s’afichent certainement

Que par matin s’en istront fors, 3008

N’í demora febles ne fors.

Et ce Deus Biaudouz lor garist, [600a]

Tost avront tot l’ost desconfit,

Se li rois atendre les ose. 3012

Mais Biaudouz porpense autre chose :

Coment ce puist plus alozet.

Ce tuit le vousissent louer,

3016

Au roi touz sous ce combaitroit;

Par covent, c’il le conquarroit,

A lor voloir tost amendast  
Et de ce surtei lor donast.

3020

Et ce Biaudouz estoit conquis,

Et la pucele et le païs  
Aquiteroit tot quitement.

3024

As barons de ce consoil prent  
Et dít: « Signor, or devisez  
Coment demain vos contanrez !

On dit sovent ki ce porvoit  
De loig, sans faille de prés jot. »

Tuit respondent: « Nos en istrons 3028

Le matin, si les conquerrons !

C’il ne c’en fuient ainquenuit,

Demain seront il vaincu tuit!

Texte et traductíon

la jeune demoiselle vient avec courtoisie vers celui qui souffre  
de blessures, elle les lave et les enduit d’onguent avec douceur.  
Et ces blessés ne s’inquiètent pas le moins du monde : au  
contraire, ils disent qu’aussi longtemps que vit celui qui assène  
et supporte les grands coups, ils ne seront pas fatigués de  
combattre. Chacun oserait bien attaquer seul quatre adversaires  
avec hardiesse. Tous affirment avec certitude qu’ils sortiront le  
matin du château, et n’y restera ni le faible ni le fort. Et sì Dieu  
protège Beaudoux pour eux, ils auront vite anéanti toute l’armée,  
si le roi ose les attendre. Mais Beaudoux songe à autre chose:  
comment il pourrait davantage se rendre digne d’éloge. S’ils  
voulaient tous faire sa louange, ii combattrait tout seul contre le  
roi; à la suite d’un accord, si Beaudoux en venait à bout, le roi  
changerait rapidement son comportement suivant leur volonté et  
leur donnerait une garantie à ce sujet. Et si Beaudoux était  
vaincu, il quítterait la jeune demoiselle et le pays sans entraves.  
\vec ses vassaux, il délibère à ce sujet et dit: « Seigneurs,  
méditez maintenant comment vous vous comporterez demain.  
On dit souvent que celui quí fait des projets à long terme reçoit  
ans faute de Tagrément à court terme. » Ils répondent tous :

: Nous sortirons d’ici demain matin, nous les vaincrons ! S’ils  
ne s’enfiiient pas au cours de cette nuit, demain ils seront tous  
raincus !

- Voire, fait il, mais ti'op doloir  
Poez et grant corrous avoir,

Vos ki la fors avez laissié  
Vos amis a mort detrenchiez.  
Sachiez que cerchier les vodroit,  
Trois cent ou plus en troveroit.

Et bìen sai, ce nos assemblons,  
Qu’aincor assez i perderons ;

Ne ja vanter ne c’en poront  
Cil de la kant departiront  
Qu’il n’i aient perdu mout fort.  
Mais trop est grans dolors de mort  
C’om voit tant franc home morir  
Ne nuns ne c’en doit esjoïr.

Por ce, ce vos le consilliez  
Et tant en moi vos fíesiez,

Bien fust ia bataille de moi  
Cors a cors ancontre le roi,

Et ce je le puisse conquerre,

Ce qu’íl at fait en ceste terre  
Del tout nos fesist amender.

Et c’il me puist d’annes outrer,

La dame quite clameroie  
Et toute l’onor li lairoie.

Mout muez vanroit qu’ii mecheïst  
Sor i’un de nos, s’il le vousist,

Que tant preudome soient fínei,  
Ainsois ke soient acordei.

Com il en covenra morir,

C’il ensi ne le vuet soffrir ! »  
Atant ce sont d’une part trait  
Por consillier. Ce k:e ii plait  
Dist chascuns ; mout en ont parié.  
En la fin ont tuit creanteí  
Que, tout ensi com íl devìse,

Ont d’ous deus la baitaille prise  
Et lì respondent tuìt: « Bíaus sire,

3032

3036

3040

3044

3048

3052

3056

3060

3064

3068

(3032) - D’accord, dit-il, mais vous pouvez endurer une forte  
souffrance et éprouver une grande indignation, vous qui avez  
abandonné là dehors vos amis tailladés à mort. Sachez que celuí  
qui voudrait les chercher en frouverait troís cents ou davantage.  
Et je sais bien, si nous nous rassemblons, que nous y perdrons  
encore beaucoup de combattants ; et ils ne pourront nullement  
s'cn vanter ceux d’en face, quand ils se disperseront, de ne pas y  
avoir perdu tout à fait. Mais la douleur causée par la mort est si  
forte que personne ne doit se réjouir de voir mourir tant  
d’hommes nobles. C’est pourquoi, si vous le décidez et si vous  
avcz toute confíance en moi, se produirait la bataille menée par  
moi au corps à corps contre le roi. Et si je pouvais le vaincre, il  
n.ous dédommagerait entièrement de ce qu’il a fait sur ce  
territoire. Et s’il pouvait me surpasser aux annes, je renoncerais  
à la dame et je lui Iaisserais tout l’honneur. II vaudrait beaucoup  
micux qu’il arrive du mal à l’un d’entre nous, s’il le voulait,  
piutôt que provoquer la mort de tant d’honnêtes gens, avant que  
les adversaires soient réconciliés. Comme il faudra qu’il en  
rneure des combattants, si le roi ne veut pas accepter cela ! »  
Aiors, ils se sont retirés sur le côté pour prendre une décision.  
Chacun a dit ce qui lui plaît; beaucoup ont pris la parole à ce  
propos. A la fin, ils ont tous approuvé, exactement comme  
Beaudoux le souhaite, d’organiser la bataille entre eux deux et  
iis lui répondent en choeur : « Cher seigneur,

Jai ne vos voudrons contredire  
Ne jai ne vos ferons contraire  
De chose ke vos voilliez faire.

3072

Mandez le roi, kant vos plaira,

C’il ensi faire le voudra. »

Ensi sont del consoil parti;

S’atendent toute nuit ensi,

3076

Et mout plait a touz les plusors.

Tantost com lor apert li jors,

Est li mesaiges atomez,

Chevaliers saiges et menbrez.

3080

Montez est, par mi l’ost c’en va.

Dedens son tref le roi trova  
Et les barons qui ja s’armoient.

Qant li mesaíge venir voient,

3084

[60 ia]

Contre lui vont, s’ont demandé  
K’il est. Et cil at raconté  
Oiant touz au roi ce k’il quiert.

Li rois respont: « Amis, jai n’iert  
Ceste baitaille reníusee. 3088

D’ui en quinzainne soit juree  
Sor sains, ensi com dit I’avez ;

Et ce vos faire le volés,

Veignent sa fors trente des vos, 3092

Li millor, et trente des nos,

Qui leaument sor sains jurront  
Que jai de ce ne fauceront. »

Qant cil out trés bien entendu 3096

Ce ke li rois out respondu,

Ou chastel revint, si lor dist.

Joie en ont tuit, grant et petit:

Si font ensi lor sarrement. 3100

Et les tmes sont ensiment  
Jurees, puis sont li prison  
Rendu quite sans raanson.

Puis ont sans travai.1 et sanz poinne 3104

Reposei tote la quinzainne.

jamais nous ne voudrons refuser une chose que vous voudriez  
faire et jamais nous n’agirons contre elle. Faites venir le roi,  
quand il vous plaira, s’il veut agir de cette façon. » Dans cet état  
d’esprit ils ont quìtté la réunion ; ils attendent ainsi toute une nuit  
et la solution plaît à la plupart d’entre eux. Aussitôt que le jour  
leur apparaît, le messager est préparé, un chevalier sage et  
robuste. II est monté à cheval, s’en va à travers l’armée. II a  
trouvé le roi dans sa tente et les vassaux qui déjà revêtaient leurs  
armes. Quand ils voient venir le messager, ìls vont à sa rencontre  
et lui ont demandé qui il est. Et le messager a raconté au roi en  
présence de tous ce qu’il souhaite. Le roi répond: « Ami, cette  
bataille ne sera pas refusée. Que d’ici une quinzaine elle soit  
promise par serment sur les saints, corame vous l’avez dit; et si  
vous voulez agir ainsi, que trente des vôtres viennent ici dehors,  
les meilleurs, et trente des nôtres, qui s’engageront loyalement  
sur les saints qu’ils n’agiront jamais avec fausseté à ce propos. »  
Quand le messager a très bien fait attention à ce que le roi a  
répondu, il est rentré au château et a parlé aux siees. Tout le  
monde en conçoit de la joie, les puissants comme les humbles :  
ls s’engagent par sennent. Et les trêves sont également  
promises, puis les prisonniers sont délivrés sans rançon. Ensuite,  
les chevaliers se sont reposés toute une quinzaine de jours sans  
:ourment et sans peine.

Et Biaudouz a si bon sejor  
Qu’il ne poroit avoir miilor.

Sovent est richement baigniez,

Sovent lavez, sovent pigniez,

Car cele le sert sans dongier,

Qui tant com li meïsme a chier.

Et sil servis tant li agree  
Que d’autre rien n’a desirree.

N’est nule chose ki li faille  
Fors une ; et de celi sans faille  
Est touz asurez qu’iî l’avra,

Si tost com leus et tens sera.

Li autre tuit, petit et grant,

Le servent, car il l’ainment tant  
Qu’il voudroient k’il fust saisis  
Et de la dame et del païs.

Et covoitent ke li tens veignent  
Que si com sires les maintoigne.

Tant Tont servi, tant l’ont aisié  
Qu’il ce cent et fors et haitíez :  
N’onkes mais n’out plus de vìgor.

Et quant vint au quinseme jor,

Tuit ce sont per matin levé.

S’ont Biaudouz au mostier menei  
Et font chanter mout simplement  
Trois messes. Biaudouz bonement  
Les oit, puis dist la latenie  
Et Jhesucrist de bon cuer prie  
Que le jor honor li otroit  
Si bonement com il ait droit.

Et de ce n’est pas oublïez  
Qu’il ne ce soit bien confessez  
Et prist le cors Nostre Seìgnor.

Et puis ce sont mis au retor.

C’est Biaudouz en la chambre entrez :  
Leans est richement armez.

Bien devisaisse queles sont

3108

3112

3116

3120

3124

3128

3132

3136

3140

Et Beaudoux connaît un si bon repos qu’il ne peut en avoir de  
meilleur. II reçoit à plusieurs reprises des bains avec faste, il est  
souvent lavé, souvent peigné, car la jeune demoiselle le sert sans  
réticence, elle qui le tient dans son affection autant qu’il le fait  
pour elle. Et ce service le satisfait tellement qu’il n’a pas désiré  
autre chose. II n’y a aucune chose qui lui manque, sauf une ; et à  
ce sujet il est tout à fait sûr qu’íl l’obtiendra sans faute, aussitôt  
que ce sera le lieu et le moment. Tous les autres, humbles et  
puissants, sont à son servìce, car ils l’aiment tellement qu’ils  
voudraient que Beaudoux soit mis en possession de la dame et  
du pays. Et ils désirent que viennent les temps où il les ait sous  
sa garde comme seigneur. Us l’ont tellement servi, ils l’ont tant  
\eillé à sa satisfaction qu’il se sent au comble de la forme : et  
jamais il n’a ressenti plus de vigueur. Et quand on est parvenu au  
quinzième jour, ils se sont tous levés de bon matin. Ils ont  
. onduit Beaudoux à l’église et font chanter trois messes en toute  
^implicité. Beaudoux entend les offices avec joie, puis il a récité  
la litanie et prie de toute son âme Jésus-Christ qu’Il lui accorde  
îe jour du combat l’honneur avec facilité, comme il y a droit. Et  
ií n’a pas négligé de bien se confesser et de prendre le corps de  
lotre-Seigneur. Et ensuite, ils sont retournés dans leur refuge.  
leaudoux est rentré dans les appartements: là il est  
puissamment armé. Je décrìrais bien quelles sont ses armes

Ses annes et quel valor ont,

Mais ce ceroit oisouse chose.

Et surement dire vos ose  
Que ces armures valent tant  
Qu’eles ne doutent espié tranchant.  
Anue, tant soit de bon ascier,

Ne les puet de rìen empirier.

Por ce vos di briement la some :  
Tez sont com covient a tel home.  
Ou lui s’annent cent chevalier.

Et li rois ne ce vout tarsier :

Mout richement ce fait armer.  
Fonnent puet l’uns i’autre douter,  
Qu’andui sont de si grant vigor  
Qu’estre ne pueent de grignor,

S’a l’uns vers l’autre grant envie.  
Tout ens en mi ia praierie  
Out un bel ìeu tost atomei.

Jaí sont tout entor li armé  
Plus de dous mile por esgarder  
La baitaìlle sans pius tarder.

Li chevaliers as douz escus,

K’est ja fors del chastel issus  
Et vient en la place tot droit,  
S’atent ia tant ke le roi voit  
Venir et chevalìers bien cent.

Tuit furent armé richement;

Ou champ entrent. Plus n’i ont fait  
Longue parole ne lonc plait  
Fors tant k’ii ont bìen afermé  
Lors covenances et devisei  
Qu’il n’ont de traïson regart.

Atant il dui, fíer com leupart,  
S’antreviennent lances levees.  
Parmi ies targes d’or bendees  
Les font jus qu’au poins esmïer.  
Outre les portent Ií destrier.

3144

3148

3152

3156

[602a]

3160

3164

3168

3172

3176

et quel pouvoir elles possèdent, mais ce serait une chose inutiie.  
Et j’ose vous dire avec assurance que ces avmures ont tant de  
valeur qu’elles ne craignent pas une lance affûtée. Une arme, de  
si bon acier soit-elle, ne peut en rìen les entamer. C’est pourquoi  
je vous dis en bref l’essentiel: les armures sont de la qualité qui  
convient à un tel homme. Avec lui s’arment cent chevaliers. De  
son côté, le roi n’a pas voulu êîre en retard : il se fait armer très  
puissamment. L’un peut fort craìndre l’autre, car ils sont tous les  
deux d’une si grande force qu’ils ne peuvent être de plus  
grande : aussi l’un porte une grande haìne à l’autre. En plein  
milieu de la praíríe, il y avait un bel endroit vite préparé. Tout  
autour, iî y a plus de deux miile hommes en annes pour regarder  
la bataille sans retard. Le chevalíer aux deux écus, qui est déjà  
sorti du château et qui arrive directement à l’endroit, attend 1à  
jusqu’à ce qu’il voie le roi venir avec une bonne centaine de  
chevaliers. Tous deux étaient puissamment armés ; ils entrent sur  
le champ. Us n’y ont pas tenu une très longue conversation,  
cxcepté qu’ils ont bien confírmé leurs promesses et exposé qu’ils  
ne craignent pas de trahison. Alors les deux combattants,  
í'arouches comme des léopards, vont à la rencontre l’un de  
■ autre les lances levées. Au milieu des boucliers galonnés d’or,  
i!s font voler les lances en morceaux jusqu’à la poignée. Les  
chevaux de combat les emportent plus loin.

Au retomer reprent chascims  
Plus grosse lance, et fiert ii uns  
L’autre si fort parmi l’escu  
Qu’andui sont a terre venu.  
Maìs tost resont en píez sailli,  
S’a chascuns son cheval saisi.  
Et si com li roìs dut monter,  
Biaudouz, ki tant faìt a louer  
Et kì de toz biens li souvient,  
Cele part cort, l’estrier li tient.  
Et quant li rois tenir le vit,  
Merveiile s’en por quoi le fist,  
Si dist: « Chevaiiers, par ta foi,  
Di moí la veritei por quoi  
Tu venìs mon estrier tenir.

* Sire, fait ii, bien doit servir  
  Par tot ii plus haut li plus bas ;  
  Rois estes et je nel sui pas.
* Mout estes, dist li roís, garnìs  
  De grant proesce et bien apris.  
  Ce la pucele me volez

Quite clamer, avoir poez  
Cest païs : tout ie vos donrai  
Et ma foi vos fiancerai  
Que jamais nul jor de ma vie  
Ne vos farrai de compaignie.

* Síre, fait il, vostre mercì !  
  Mais je nel puis pas faire ensi,  
  Que ja celer ne le vos quier :

La bele m’a fait fiancier

Que jai a vos pais ne feroie  
Tant ke je conquis vos avroie. »  
Mout est de mautalent empris  
Li rois a cest mot, s’a fors mis  
Del fuerre son trenchant espié.  
Biaudouz le voit venir irié,

Ce li tent son escu davant.

3180

3184

3188

3192

3196

3200

3204

3208

3212

3216

Au retour, chacun prend de son côté une plus grosse lance, et  
Tun frappe si fort l’autre en plein dans le bouclier qu’ils sont  
tous les deux tombés par terre. Mais, chacun pour leur part, ils se  
sont vite remis sur pieds, et chacun a saisi son cheval. Et alors  
que le roi devait monter en selle, Beaudoux, qui mérite tant  
d’éloges et qui se souvient de tous les bonnes actions, court du  
côté de son adversaíre et lui tient l’étrier. Et quand le roi le lui a  
vu tenir, il s’étonne du fait qu’il l’a fait et a dit: « Chevalier, par  
ta foi, dis-moi la vérité concemant le fait que tu es venu tenir  
mon étrier. - Sire, dit-il, le plus bas doit en toutes circonstances  
scrvir le plus haut; vous êtes roi et je ne le suis pas. - Vous êtes,  
a dit le roi, bien pourvu d’une grande prouesse et bien éduqué. Si  
vous consentez à me céder la jeune demoiselle, vous pouvez  
posséder ce pays : je vous le donnerai tout entier et je vous  
jurerai ma foi que jamaís, pas le moindre jour de ma vie, je ne  
manquerai de présence auprès de vous. - Sire, dit-il, ayez pitié !  
Je ue peux absolument pas agir ainsi, car je ne cherche pas à  
vous le cacher : la belle m’a fait promettre que je ne ferais jamaís  
ia paix avec vous aussi longtemps que je ne vous aurais  
vaincu. » À ce mot, le roi est très enílammé de colère, il a tiré du  
fourreau son épée aiguisée. Beaudoux le voit venir en furie, il  
icnd son bouclier devant lui.

Li rois i fiert un cop si grant  
Que plus de plain pié l’a fendu.  
Biaudouz n’a pas trop atendu  
De lui ferir ; sor híame amont  
Le fiert Biaudouz, ke des pieres sont  
Jus avalees plus de trente.

Li rois c’espee Ii presente  
Sor son escu, si ke par mi  
L’a tout d’outre en outre parti.

Cil ra lui sor l’iaume asené  
Si c’un des cercles a copei;

Et jus qu’au chief li brans descent  
Et trenche des chevos bien cent.

Li rois del cop fu estonez ;

Ou vueille ou non, íu enclinez  
Sor l’arçon, mais tost ce redresce  
Et fiert si Biaudouz sans peresse,  
Que del costei jusqu’a braier  
Li fait I’auberc tot desmaillier.

Si prés del costé vait li brans  
Q’aprés en ist li vermous sans.

Ne fust li brans defors tornez,

Tous fust Biaudouz par mí coupez !  
Et kant il voit son sanc issir  
A grans rais et ces piez covrir,

A pou de maltalent ne crieve.

Le branc d’ascier a deus mains lieve  
Et fiert le roi si rustement  
Sor l’iaume ke par mi le fent.

Se li colp fust drois descenduz,  
Jusqu’au piez fust li rois fendus ;  
Mais defors torne et le nasaul  
De l’iaume porte contreval,

Si c’om puet voir tot en apert  
Le front et le vis descovert.

Del cop est li rois esmaiez ;

Et cil ki mout est correciez

3220

3224

3228

3232 [603a]

3236

3240

3244

3248

3252

208

Le roi y frappe un coup si fort qu’il l’a fendu de plus qu’un pied  
entier. Beaudoux n’a pas trop attendu pour le frapper; Beaudoux  
lui donne un coup en haut sur le casque, de sorte que plus de  
trente parmi les pierres précieuses tombent à terre. Le roi dirige  
son épée vers le bouclier de Beaudoux, si bien qu’il l’a coupé en  
deux en dépassant d’un côté et de l’autre. Pour sa part,  
Beaudoux l’a frappé sur le casque et a coupé un des cercles ; Ie  
fer de l’épée descend jusqu’à la tête et coupe bien cent cheveux.  
Le roi a été ébranlé par le coup ; qu’il le veuille ou non, il s’esí  
penché sur l’arçon, mais íl se redresse rapidement et frappe  
Beaudoux sans faiblesse, si bien qu’il lui déchire la cotte de  
mailles depuis le côté jusqu’à la ceinture. Le fer de I’épée passe  
si près du flanc qu’ensuite le sang vermeil en sort. Si le fer de  
l’épée n’avait été dévié vers l’extérieur, Beaudoux aurait été  
entièrement entaillé par le milieu. Et quand il voit son sang  
couler à gros jets et recouvrir ses pieds, il s’en est fallu de peu  
qu’il ne meure de colère. À deux maíns il lève le tranchant de  
l’épée en acier et frappe le roi avec tant de violence qu’il fend le  
casque en son milieu. Si le coup était descendu en droite iigne, le  
roi aurait été fendu jusqu’aux pieds ; mais il se détoume et tire  
vers le bas la partie du casque qui protège le nez, de sorte qu’on  
peut voir très clairement son front et son visage découvert. Le roi  
est en émoi à cause du coup ; et celui qui est en proie à une  
violente colère

Hause le branc por referìr.

Li roìs le voit, ki por covrir  
Li tent l’escu. Et cil i’acenne  
Au muez k’il puet par mi îa penne,  
Si k’il l’a tout par mi coupei.

Si fort a son cop avalé  
Q’au cheval ait le col trenchié.  
Qant Biaudouz voit le roi a pié,  
Porpense soi, c’il le requiert  
Sor son cheval, blasmez en iert.

A píé descent, l’espee estroint,

Del roi envaïr ne ce faint.

Et li rois, ki mout ce redoute,

A ferir met sa force toute  
Et fíert sor I’iaume un cop li fíer  
Qu’il fait Biaudouz agenoillier.

Au relever fíert il le roi  
Sor son híaume par tel desroi  
Qu’il li fait le bon branc d’ascier  
Plain doi dedens le test glacier,  
Mais pas ne touche a la cervelle.  
Au resachier li roís chancele,

Car del cop est toz estordis.

Et cil ki n’est pas ces amis  
Le fiert sor le hiaume a bandon  
Tez quatre colps tot d’arandon  
Que mal grei sien a terre chiet.  
Ainçoìs ke jamais ce reliet,

Li covenra quite clamer  
La bele k’il suet tant amer,

Car cil ki mout le het s’arreste  
Sor lui et desanne sa teste  
Mal grei sien. Et li rois bíen set  
Que cil dedens son cuer le het  
Por ceus ki 11 fírent l’agait,

Qu’il cuida ke li roìs l’eust fait.

Sí crient li rois k’il ne l’ocie.

3256

3260

3264

3268

3272

3276

3280

3284

3288

lève le fer de Pépée pour frapper à nouveau. Le roi le voit, lui  
qui pour se protéger tend son bouclier vers Beaudoux. Et  
Beaudoux le vise du mieux qu’il peut au milieu de la peau qui  
couvre le bouclìer, de manière qu’il Pa entíèrement fendue par le  
milieu. II a faìt descendre son coup si fort qu’il a coupé le cou du  
cheval. Quand Beaudoux voit le roi à pied, il songe que s’il  
l’assaille en étant lui-même assis sur son cheval, il en sera  
critiqué. II descend de cheval, serre fortement l’épée, n’hésite  
pas à attaquer le roi. Et le roi, qui craint fort cela, met toute sa  
force à frapper et porte sur le casque un coup si violent qu’il met  
Beaudoux à genoux. En se relevant, Beaudoux frappe le roi sur  
le casque avec une telle vigueur qu’il lui fait glisser d’un bon  
doígt la solide épée en acier dans la tête, mais il n’atteint pas la  
(.ervelle. Quand l’épée se retire, le roi chancelle, car il est tout à  
Pait accablé par le coup, Et celui qui n’est pas son ami le frappe  
sur le casque avec impétuosité de quatre coups à toute vitesse, si  
bien que le roi tombe à terre malgré lui. Avant qu’il ne se relève  
jamais, il devra déclarer libre la belle qu’il a coutume de tant  
aìmer, car celui qui le hait fort se place sur lui et lui enlève  
malgré lui les armes de la tête. Et le roi sait bien que l’autre le  
hait au fond de son coeur à cause de ceux qui lui ont tendu un  
iège, car il a pensé que c’était le roi qui Pavait fait. Le roi  
rodoute que Beaudoux ne le tue.

Oiant ous touz, merci li crie

Et dist: « Chevaliers, ne m’oci ! 3292

Conquis m’as, je te cri merci:

Ne puis plus soffrir ton assaut.

Mout ies vaillans ! Ce Deus me saut,

Ne cuit ke nuns chevaliers vaille 3296

Tant k’il puist soffrir ta bataílle.

Je te fians, ke k’il me griet,

Que je ferai kant k’il te siet. »

Li chevaliers les siens apele 3300

Et dist ke veigne la pucele  
Por deviser ce k’il voudront.

Cil dient jai n’en parleront:

Sor lui die ce k’il li plait! 3304

« Sire, fait il, tot entresait

[604a]

Vos covient par foi fiancier

Que vos vos randrés prisoníer

Au roi Artus ; si ferez la 3308

L’amende tele com dira.

Ce li dites ke je li inant

Salus com cil qui son comant

Ferai toz jors a mon pooir, 3312

Et dites ke je quis por voir

N’a la grant cort, et non ançois  
Irons la. » Tout ensi li rois

Li a par sa foi fiancié. 3316

Puis li dist: « Chevaliers, kant jei  
Au roí Artu venus seraiK’,

A lui de par cui me rendrai ?

- Tant dites, fait il, et non plus : 3320

De par celui as dous escus. »

Quant li rois out ce creanté,  
13 PU sera (L)

hn présence de tous, il lui demande pitié et a dit: « Chevalier, ne  
me tue pas ! Tu m’as vaincu, j’implore ta pitié : je ne peux plus  
supporter ton attaque. Tu es très vaillant! Je vous assure, je ne  
pcnse pas qu’un seul chevalier soit doué de tant de valeur qu’il  
puisse supporter le combat contre toi. Je te promets, quoi qu’ii  
rn’en coûte, que je ferai tout ce qui te plaît. » Le chevalier  
appclle les siens et a demandé que la jeune demoiselle arrive  
pour disposer ce qu’ils souhaiteront. Ceux-là disent qu’ils n’en  
parleront en rien : sur le vaincu, que Beaudoux dise ce qui lui  
plaît! « Sìre, dit Beaudoux, ii vous faut sur-le-champ jurer votre  
foi que vous vous rendrez prisomiier au roi Arthur; vous  
accomplirez là la réparation comme il vous dira. Dites-lui que je  
lui adresse mon salut et que j’exécuterai toujours son ordre selon  
mon pouvoir. Et dites que je recherche en vérité [...] à la grande  
cour, et nous n’irons pas là auparavant. » De cette manière, le roi  
!ui a juré sa foi. Puis il a dit: « Chevalier, quand je serai arrivé  
.■/ le roi Arthur, de la part de qui me rendrai-je à lui ? - Dites  
ccci, dit-il, et pas davantage : de la part du chevalier aux deux  
écus. »

(3322) Quand le roi a promis cela,

Cií del chastei sont retomei  
Et li rois at l’ost departi.

Puis a son chaniin a quilli  
Soí trenteine de chevaliers.

Cinc jors chevaucha toz entiers,  
Au ciste vint a Montagu.  
lîuec trova le roi Artu  
Et des barons grant assemblee,  
Que celui jor ot amenee  
De Gaies ia mere Biaudouz.

Ez vos le roi voiant eus touz  
A tel hamois, a tel atour  
Com il departi de l’estour :

Car costume estoit a cel tens  
Que jai ne fust nuns tant vaìllans,  
De tel renom ne de tei prìs,

C’il estoit as armes conquis  
Et ce cil ki conquís I’avoit  
En autrui prison Eenvioit  
Qu’il ne ce rendist tout ensi  
Com de l’estor ce departi.

Dedens la sale a tei hamois  
Est entrez Madoines li roís.

Le roi salue bonement  
Et toz les autres ausiment.

Puis dist, oiant toz : « Rois Artus,  
Li chevaliers as douz escuz  
Par moi mout de salus vos mande,  
Com cii ki toz jors est en grande  
De vostre honor a porchascier,

Car mout vos prise et vos a chier.  
De par lui m’estuet a vos rendre  
Et son venir m’estuet atendre,

Car a la cort vanra sanz doute. »  
Li rois mout bonement l’escote  
Les noveles, puís li respont:

« La soie merci ! Mais vos dont

3324

3328

3332

3336

3340

[604b]

3344

3348

3352

3356

les gens du château sont rentrés et le roi a quitté l’armée.  
Ensuite, sur son chemin, il s’est adjoint une trentaíne de  
chevaliers. II a voyagé à cheval pendant cinq jours entiers ; le  
sixième, il est arrivé à Montagu. Là, il a trouvé le roi Arthur et la  
grande assemblée des nobles, où ce jour-là le roi avait amené la  
mère de Beaudoux du pays de Galles. Voici venir le roi Madoine  
en présence de tous avec l’équipement, avec l’habillement qu’il  
portait quand ií a abandonné le combat: car c’était la coutume à  
cette époque que jamais aucun chevalier, aussi vaiilant íut-il,  
queiles que soient sa réputation et sa valeur, dès lors qu’il était  
vaincu par les armes et que celui qui l’avait battu l’envoyaít en  
captivité chez quelqu’un d’autre, ne se rende pas dans la même  
tenue que celle qu’il portaìt quand il avait quitté le combat. Le  
roì Madoine est entré dans la saiie avec cet équipement-Ià. II  
;aîue le roi avec simplicité et tous les autres également. Puís il a  
lit, en présence de tous: « Roi Arthur, le chevalier aux deux  
écus vous adresse par mon ìntermédiaire beaucoup de  
:aIutations, comme celui quî est toujours soucieux de rechercher  
votre honneur, car il vous estime beaucoup et vous tient dans son  
tffectìon. II me faut vous rendre à vous de sa part et il faut que  
j’attende son arrivée, car il vìendra sans aucun doute. » Le roi  
icoute avec beaueoup de grâce les informations venant de lui,  
jïuìs lui répond : « Grâce lui soit rendue ! Mais vous, d’où êtes-  
mus et comment vous appelez-vous ?

Estes et coment apelez ? 3360

- Ne vos doit pas estre celez,

Fait il, Madoines ai a nom. »

Li rois tantost et li baron

Ce sont encontre lui levei, 3364

Si l’ont trestuit mout honorei;

Et tantost com il est conuz,

Mout est a grant joie resus.

Bien sevent ke de tot le mont 3368

Est uns des millors : ce li font  
Grant honor et mout le conjoient.

Li chevalier ki muit estoient

Avuec Biaudouz, kant il oïrent 3372

Ces novelles, fors s’en issirent  
Et viennent en la chambre droit  
Ou la mere Biaudouz estoit,

Que mout out grant duel demené 3376

De ce k’a cort ne î’a trové.

Les novelles priveement  
Li content et, kant les entent,

[605aj

Aiques en est reconfortee. 3380

Tantost c’en est d’iluec tornee  
Et droit en la sale c’en monte.

Andui li roi et bien set conte

Levei ce sont encontre li. 3384

Et Gauvains, ki mout a marrí  
Le cuer por ce k’il ne savoit  
Que ces fiz devenuz estoit,

Bien cuida, s ’ en out grant desir, 3388

K’avuec sa mere dut venir ;

Et cele le cuida trover  
Avec son pere sans douter.

Nuns n’est a cort, petis ne grans, 3392

Qui ne soit por Gauvains dolans  
Fors cil ki sevent ke c’est il  
Dont tant parolent cil et cil

Et cui prouesse est tant provee 3396

~ II ne doit pas vous être caché, dit-il, que je porte ie nom de  
Madoine. » Aussitôt, ie roí et les nobles se sont levés devant luì,  
ils lui ont tous manifesté beaucoup d’honneur. Et aussitôt qu’il  
est reconnu, il est accueilli avec une très grande joìe. íis savent  
bien qu’il est un des meilieurs hommes du monde entier : aussi,  
ils lui manifestent un grand honneur et ie traitent avec beaucoup  
de courtoisie. Les chevaliers qui avaìent fait route avec  
Beaudoux sont sortis quand ils ont entendu ces nouvelles et se  
dìrigent droit vers les appartements où se trouvait la mère de  
Beaudoux, car elle a manifesté un grand chagrin du fait qu’elle  
n’a pas rencontré son fils à la cour. Ils lui rapportent les  
infonnations dans rintimíté et, quand eile les entend, eiíe en est  
assez réconfortée. Aussitôí, elle est partie de là et monte  
dìrectement dans la salle. Les deux rois et bien sept comtes se  
sont levés devant elle. Et Gauvain, qui a le cosur très trìste parce  
qu’iî ne savait ce que son fils étaìt devenu, a bien pensé que  
Beaudoux doit venir avec sa mère et en a éprouvé le grand  
désir ; et eile-même a pensé le rencontrer sans aucun doute avec  
son père. II n’y a à la cour personne, humble ou puissant, qui ne  
soit affligé à cause de Gauvain, à l’exception de ceux qui savent  
que c’est Beaudoux dont tant parlent ceux-ci et ceux-là et dont la  
prouesse est bien établie

Robert de Blois, Biaudouz, éd. J. Ch. Lemaire

En plusors leus par la contree.

Quant ìa dame leans entra,

Tote la sale enlumina

De sa biauté, tant resplandist. 3400

Li rois Madoines c’esbaihist  
De ce ke si bele ia voit.

Et kant ele le roi counoist,

Andous ces bras a col li lasse, 3404

Cel baìse ens ieus et en la face  
Plus de set fois en un tenant.

Aprés lí dist tot en plorant:

« Gentis rois, sire debonaire, 3408

Ne me celez rien de l’afaire  
Del chevalier as douz escuz !

Est il sainz et haitiez et drus ?

Por Deu, la verité m’en dites : 3412

Kant fu ce ke de lí partistes ?

Tant I’aim ke por la soie amor  
Avrez a cort riche sejor.

Je mismes garder vos vodrai 3416

Por s’amor et vos servirai; [605b]

Si serés li miens prisonier,

Vos et îi autre chevalier

Qu’íl a ci prisons envoiez, 3420

Ce ma prison ne desdigniés ;

Mais je ne cuit k’il vos anuit  
Ma prísons par jor ne par nuit. »

Atant sont tuit ensemble assiz 3424

Et li rois, comme bien apris,

Li respont mout cortoisement

Et dist: « Dame, certainement

Sachiez ke plus m’en priseroìe, 3428

Ce vostres prisoniers estoie,

Et kant vos plaira, jel serai;

Et del chevalier vos dirai

Veritei sans mantir de mot. 3432  
218

Texte et traduction

en plusieurs endroits à travers le pays.

(3398) Quand la dame est entrée 5à, toute la salle s’est éclairée  
de sa beauté, teiiement elle avait de Téclat. Le roi Madoine s’est  
étonné de la voir si belle. Et quand elle reconnaît le roí, elle  
entoure son cou de ses deux bras, l’embrasse sur les yeux et dans  
ìe visage plus de sept fois sans interruption. Ensuite, elle lui dit  
tout en pleurant: « Noble roi, seigneur de noble origine, ne me  
cachez rien au sujet de la situation du chevalier aux deux écus !  
Est-il en parfaite santé '? Au nom de Dieu, dites-moi la vérité à  
propos : quand est-ce que vous l’avez quitté ? Je l’aime  
teliement que, en raison de l’amour que j’ai pour lui, vous aurez  
. '.i cour un magnifique repos. À cause de l’amour que j’éprouve  
í pour lui, je voudrai même être chargée de votre garde et je vous

scrvirai; vous serez mes prisonniers, vous et les autres  
chcvaliers qu’il a envoyés ìci comme otages, si vous ne  
dcdaignez pas ma prison ; maís je ne pense pas que ma prison  
•. ous contrarie, que ce soit le jour ou la nuit. » Alors, iis se sont  
assis tous ensemble et ie roi, en personne bíen élevée, lui répond  
avec beaucoup de courtoísie et iui a dit: « Dame, sachez en toute  
certitude que je m’en estimerais davantage si j’étais votre  
prisonnier ; et quand il vous plaira, je le serai; et je vous dirai la  
vérité au sujet du chevaiier sans mentir sur un seul mot.

Kant il as armes conquis m’ot  
- Hui est tot droit li sistes jors  
Vousisse ou non, voiant plusors  
Fiansai ke je me rendroie  
Au roi Artu ; ci demorroie  
Avec le roi tant k’il vanroit,

Car a la grant cort venir doít.

Ou lui vanra une pucele  
Et si vos di por voir ke cele  
A par sa biauté sonnontees  
Trestotes ceìes ki sont nees,

Fors vos ki bien estes sa per,

Et totes les Illes de mer  
Doít ìl de par la dame avoir,

Que ces peres n’out nul autre oir,  
Quì fu rois riches coroneis.

Et li chevaliers est provez  
Sì c’om seit bien k’it ait conquis  
Sor touz chevaliers los et pris  
Par biauté et par cortoisie  
Autant com par chevalerie ;

Ne nuns tant dire ne poroit  
De bien de lui ke14 plus n’en soit.  
Ne sai ke vos en die plus :

De son pris n’est chevaliers nuns. »

La dame en est mout esjoïe,

Qant a ceste novelle oïe ;

Mais Gauvains n’en est mie liez :  
C’est de ce mout amervilliez,

Que del roí si grant joie fait  
Et si certainnement a trait  
Les noveles del chevalier  
Et por quoi c’est ke tant l’a chier.

Si dist: « Dame, foí ke devez

3436

3440

3444

3448

3452

3456

3460

3464

14 PU lui k’en pius (L)

2 20

Quand il m’a vaincu par les armes - aujourd’hui, c’est tout juste  
le sixième jour que je le veuille ou non, en présence de  
plusieurs j’ai juré que je me livrerais au roi Arthuret que je  
resterais avec le roi jusqu’à ce qu’il vienne, car il doit venir à la  
grande cour. Avec lui viendra une jeune demoiselle et je vous dis  
en vérité qu’elle a dépassé par sa beauté toutes les femmes qui  
sont nées, vous excepté qui êtes bien son égale. Et il doit  
recevoir toutes les îles de mer par Tintermédiaire de la dame, car  
son père, qui était un roi puissant couronné, n’a aucun autre  
hcritier. De son côté le chevalier est éprouvé, et on sait bien qu’il  
a conquis honneur et valeur sur tous les chevaliers par sa beauté  
ci par sa courtoisie autant que par sa chevalerie ; et personne ne  
pourrait dire autant de bien en plus à son sujet. Je ne saís quoi  
vous dire davantage : il n’existe aucun chevalier de sa valeur. »

(3458) La dame est très réjouie quand elle a entendu cette  
annonce ; mais Gauvain n’en est pas heureux : il s’est vivement  
clonné qu’elle manifeste une si grande joie à propos du roi  
Madoine, qu’elle a recherché avec tant de conviction les  
iiìformations au sujet du chevalier et pour quelle raison elle  
i'affectionne tellement. II a dit: « Dame, par la fídélité que vous  
devez

Au chevalier ke tant amez,

Qui est il ? et dont ? Dites vos  
Que mout somes tuit covoitous  
De lui conoistre et conjoïr,

C’il voloit entre nos venir.

Et sachiez por la vostre amor  
Li ferïens plus grant honour. »  
Fait ele : « Puis ke demandei  
L’avez, je dirai veritei,

Car plus ne le vos doi celer.  
C’est cil ke tant doiés amer :  
Vostre filz est, jel vos creant. »  
Aprés lor conte maintenant  
Coment a la cort l’envoia  
Et coment ele l’encigna  
Que conoistre ne ce fesist  
Ne jai son droit nom ne desist  
Tant k’il ce fust bien aprovez  
As armes et en prís montez.

« Et douz escus li fís porter  
Por ce k’a droit ce puïst nomer  
‘Li chevaliers as douz escuz’

Ne por ce ne fust muez conus. »  
Aprés ces compaignons apele  
Qui content coment la pucele  
Troverent ki portoit l’espee  
Qui fu si faitement ovree  
Et par tel maistrie fu faite  
C’onkes ne fu del fuere traite,  
Qant il par sa bonté l’a trait  
Et fist ce ke nuns n’avoìt fait;  
Coment il departirent la  
Ou la pucele le mena,

Et si lor dist k’il revenroit  
A la cort plus tost k’il porroit.  
La joie ke Gauvains demoine  
Qant set la novele certaine

3468

3472

3476

3480

3484

3488

3492

3496

3500

au chevalier que vous aìmez tant, qui est-il ? et d’où est-il ?  
I htes-vous bien que nous sommes tous désireux de le connaître  
et de lui faire bon accueil, s’il voulait venir parmi nous. Et  
sachez qu’en raison de î’amour que nous vous portons nous lui  
lcrions un plus grand honneur.» Elle dit: « Puisque vous me  
l'avez demandé, je vais dire la vérité, car je ne dois plus vous  
cacher cela. II est celui que vous devriez tant aimer : il est votre  
fils, je vous le jure. » Alors elle leur raconte sur-le-champ  
comment elle l’a envoyé à ia cour et comment elle lui a enseigné  
à ne pas se faire connaître et à ne jamaìs donner son vrai nom  
avant d’être bien éprouvé aux annes et d’avoir gagné en  
réputation. « Et je lui ai fait porter deux boucliers, afm qu’il  
puisse légitimement s’appeler Te chevalier aux deux écus’ et  
pour ne pas être mieux reconnu. » Ensuite, elle fait venir ses  
compagnons qui racontent comment ils ont trouvé la jeune fille  
qui portait l’épée travaillée de manière telle et fabriquée avec un  
tel art que jamais elle n’a été tirée du fourreau, quand Beaudoux  
par sa vaillance l’a extraite et a accompli ce que personne n’avait  
í'aìt; ils racontent comment les chevaliers s’en sont allés là où !a  
jcune fílle I’a conduit et qu’il leur a dit qu’il reviendrait à la cour  
ie plus rapidement qu’il pourrait. La joie que Gauvain exprime  
quand il sait pour certaine Tinformation

De son fil ne puet estre dite. 3504

Li rois n’a pas joie petite  
Et tuit cil ki de la cort sont  
Por soíe amor grant joie font,

Et dient tuit: « Deus ! kant voirons 3508

Ceiui ke nos tant desirrons  
Et kant le porrons nos servir  
Et honorer et conjoïr ?

Dignes est de grant signoraige 3512

Et par prouesce et par paraige.

Touz li mons parole de lui.

Ne cuis pas ke lì millor d’ui

C’om sache waille tant com il. 3516

Hé Deus ! com sont li malvais vil  
Qui ne ce voelent chastoier  
Qant oient louer et prìsier

Les vaíllans ke par lor bonté 3520

Et vif et mort sont honorei!

Bones oevres ne morront ja  
Tant com ciés et terre durra.

Or sont tuit a la cort certain 3524

Ke Biaudouz est li fiz Gauvain :  
C’en ont grant joie demenee ;  
Mais bien fust la joíe doublee,  
S’adonkes fust a cort venuz.  
Sovent est entr’euz ramentus  
Et mout en a chascuns parîé.

Li rois ki mout l’a desirrei  
Dist: « Signor baron, entendez,  
Et celonc ce ke vos orez  
Me respondez a vostre avis !  
Mout sui en mon cuer esjoïs,  
Qant je sai ke cist est mes niez,  
Qui sor touz autres est proisiez.  
Mais de ce certes grant duel ai  
C’onkes nel vi ne je ne saí

3528 [607a]

3532

3536

224

au sujet de son fils ne peut être décrite. Le roi Arthur ne connaît  
pas une mince satisfaction et tous ceux qui appartiennent à la  
cour manifestent une grande joie à cause de l’amour qu’ils luì  
portent et disent tous: « Dieu ! quand verrons-nous celui que  
nous désirons voir et quand pourrons-nous le servir, lui faire  
honneur et l’accueillir avec courtoisie ? II est digne d’une grande  
seigneurie en raison de sa prouesse et de sa nobie naissance.  
Tout le monde parle de lui. Je ne pense pas que le meilieur  
chevalier d’aujourd’hui que l’on connaìsse vaille autant que lui.  
i ih Dieu ! comme sont méprìsables les méchants qui ne veulent  
pas se corríger quand ils entendent faire i’éloge et estimer les  
\ aìilants qui, vivants et morts, sont honorés pour leur valeur !  
Les bonnes actions ne disparaîtront pas aussi iongtemps que le  
ciel et la terre se perpétueront. Maintenant tous les gens de la  
cour sont certains que Beaudoux est le fils de Gauvain: ils en  
ont manifesté une grande joie ; mais leur jubiiation aurait bien  
té doublée s’il était alors venu à la cour. Parmi eux, Beaudoux  
st souvent rappelé dans les mémoires et chacun a beaucoup  
parlé de lui. Le roi Arthur qui a beaucoup aspiré à sa venue a  
dít: « Seigneurs vassaux, faítes attention, et selon ce que vous  
ntendrez répondez-moi suivant ce qu’íl vous semble ! Je suis  
très heureux en mon cmur quand j’ai la certitude que ce chevalier  
st mon neveu, qui est estimé plus que tous les autres. Mais j’ai  
pour de vrai un grand chagrin du fait que je ne l’ai jamais vu et  
■ î ne sais

Et por reconoistre Biaudouz  
Est li tomoiemens criez ;

A Guncestre est li jors nomez.

Tant sont les novelles corrues 3572

Ke jusqu’a Biaudouz sont venues.

Si dist sans failie k’ii ira

Ce je le verrai ja ou non. 3540

Por ce vos pri por Deu, baron,

Que vos pensez coment il veigne  
Ansois ke je la grant cort teigne,

Car ce nos ançois ne l’avons, 3544

Assez conjoïr nel porons ;

Car costume est adés a cort  
Que d’uns et d’autres i acort,

Et ki vuet tenir cort pleniere 3548

A tous doit mostrer beie chiere,

C’om ne puet mie desevrer  
Les uns des autres, n’onorer

Celonc ce ke voudroit chascuns, 3552

Ne conjoïr toz un et un.

Por ce me plait mout et agree

Que veigne ains ke soit assemblee

La grans cors, car tant i avra 3556

D’uns et d’autres c’om ne pora

A lui demostrer si grant joie

Com drois est et com je voudroie.

« Je los, fait Gauvains, endroit moi 3560

C’om faice crier un tomoi  
A Guncestre ou a Galion  
Au quint jor de l’Acension.

Qant il Ies novelles ora, 3564

C’il onkes puet, il i venra ; [607b]

Et s’au tomoi ne le trovons,

Devant la cort ne le verrons. »

Au roi plait et as autres toz. 3568  
226

si je le verrai oui ou non. C’est pourquoi, au nom de Dieu, je  
vous prie, seigneurs, que vous vous préoccupiez de la manìère  
dont il viendra avant que je tienne la grande cour, car si nous ne  
l’avons pas avant, nous ne pourrons Iui faire un très bel accueil;  
car c’est toujours l’usage en cour que l’on y arrive d’une  
manière ou d’une autre, et celui qui veut tenir une cour plénière  
doit montrer à tous un beau visage, car on ne peut pas séparer les  
uns des autres, ni honorer chacun selon ce qu’il voudrait, ni faire  
bel accueil à tous l’un après l’autre. C’est pourquoi il me plaît au  
plus haut point qu’il vienne avant que la grande cour soit réunie,  
car il y aura là tant de gens différenîs qu’on ne pourra lui  
manifester une aussi grande joie comme il est légitime et comme  
je souhaiterais, « Je conseille, dit Gauvain, pour ma part qu’on  
fasse annoncer un toumoi à Guncestre ou à Galion pour le  
cinquième jour après l’Ascension. Quand il entendra les  
informations, s’il peut en la circonstance, íl y viendra ; et si nous  
ne le rencontrons pas au tournoi, nous ne le verrons pas à la  
cour. » Cela plaît au roi et à tous les autres. Et pour parvenir à  
connaître Beaudoux le toumoi est annoncé; le jour de la  
rencontre est désigné à Guncestre.

(3572 î Les informations ont sí bíen circulé qu’elles sont  
panenues jusqu’à Beaudoux. 11 a dit qu’il ira sans faute

Et mout enforcier ce voudra  
De sa prouesce la mostrer.

Les barons faít touz assembler,

Si lor dist: « Signor, k’en louez ?

A cest tornoi qui est criez  
Me vuel aler et por voir sai  
Que tost revenir ne porai,

Q’ains ne me vit lì rois Artus  
Et, ce je sui lai retenus,

Lì rois me voudra retenir.

Vueille ou non, n’en porai partir,  
C’iert au moins la cors departie ;  
Ne l’aler ne îairai je mie.

Por ce gardez, ce biens vos cemble,  
Que nos en alons ore encemble.

Ce vos cuìdiez ke trestot soit  
Que vos en veigniez orendroit,

Je irai; vos m’ì troverez  
A la cort kant vos i vanrez. »

Li dus Patrius respont: « Par foi,

Je los bien et vuel endroit moi  
Q’ançois qu’issiez de la contree  
Soit de vos ma dame afìnee  
Et si ke vos soiez saisis  
Et de la dame et del païs.

Puis en irons ensemble tuit  
A grant joie et a grant desduit;

Et cil ki tomoier voudront  
Avuec vos au tomoi iront.

Li autre vos ìront atendre  
A Londres et les ostez prendre.  
Bien est c’om les preigne par tens,  
K’a la feste iert la joíe grans,

Et cil ki ce porvoit de loíg  
Est gamis kant vient a besoig.

Nul meillor consoil je n’i voi.

- Mout est boins et je bien l’otroi,

228

3576

3580

3584

3588

3592

3596

3600

[608a]

3604

3608

et qu’il voudra beaucoup s’efforcer de montrer là sa prouesse. II  
íàit se réunir tous les hommes nobles et leur a dit: « Seigneurs,  
que conseillez-vous à ce propos ? Je veux me rendre à ce toumoi  
qui est annoncé et je sais en vérité que je ne pourrai revenir ici  
rapidement, car le roi Arthur ne m’a jamaís vu et, si je suis  
cngagé là, le roi voudra me retenir. Que je le veuílle ou non, je  
ne pourrai en partir tant que la cour ne sera dispersée ; et je ne  
manquerai pas d’alier. C’est pourquoi veillez, si cela vous  
scmble bien, que nous nous en allions maintenant ensemble. Si  
vous pensez qu’íl est prématuré pour vous de venir en ce  
moment, je partirai: vous me trouverez à la cour quand vous y  
nrriverez. » Le duc Patris répond : « Par ma foí, j’approuve sans  
rcserve et je veux pour ma part qu’avant que vous ne sortiez du  
pavs, ma dame soit alliée par mariage avec vous et que vous  
'i".ez mis en possessíon de la dame et du pays. Ensuite, nous  
partirons tous ensemble dans une joie parfaíte ; et ceux qui  
\ oudront participer à la joute partiront au toumoi avec vous. Les  
autres iront vous attendre à Londres et y loger. II est bon qu’on  
• 'Crve les logis de bonne heure, car à la fête le plaisir sera  
grand, et celuì qui règie les choses longtemps à l’avance en est  
pourvu quand il en éprouve le besoín. Je ne vois là pas de  
mdlleure décision. - EHe est très bonne et je l’approuve tout à  
iàii,

Fait Biaudouz ; et de la surtei  
Vos dirai je tout mon pensei.

Je la pucele jurerai,

K’a la cort droit l’espouserai  
Et c’iert pius grans honors assez. »  
Tuit respondent: « Bien dit avez.  
Or faisons vostre oírre atomer  
Que nos n’avons ke sejorner. »

Ensi l’ont fait et au tiers jor,

A bel harnois, a bel ator,

Ce sont tuit en la voie mís,

Li dui conte et li dux Patrís  
Et Biaudouz et la damoisele.

Mout est sa compaignie bele :

Tez trente puceles en moinne  
Dont la pìors est chastelaine,

Cent chevaliers bien atomez  
Et cent chevaus d’avoir trossez.  
Nuns ne puet prisier le tresor.

Si portent la corone d’or  
Dont volent Biaudouz coroner.  
Mais ci puet la chose tomer  
Que tez coronez en cera  
Que point d’esperance n’i a :

Voìrs est ke nuns ne puet tolir  
Ce dont Deus vuet l’ome enrechir.

Un jor, si com vont chevachant,  
Encontrent un vailet errant.

Ce lì demandent: « Quez noveles ?  
- Par foi, fait il, bones et beles.

Li tomìor vienent adés ;

Ne cuìs k’a tomoi onkes mais  
Asemblaissent tant chevalier.

De Londres parti avant ier,

Sì laissai la roïne iluec,

La dame de Gales avuec

3612

3616

3620

3624

3628

3632

3636

3640

3644

Texte et traductíon

dit Beaudoux ; et au sujet de Fengagement, je vais vous dire le  
l’ond de ma pensée. Je me fíancerai avec la jeune demoiselle, car  
à la cour je Fépouserai de façon légitime et ce sera un beaucoup  
plus grand honneur. » Tous répondent: « Vous avez bien parlé.  
\hdntenant, faisons préparer votre bagage, car nous n’avons pas  
à attendre davantage. Ils ont agi ainsi et le troisième jour, avec  
un bel équipement et un bel habillement, ils se sont tous mis en  
route, les deux comtes, et le duc Patris, et Beaudoux, et la jeune  
aristocrate. Sa suite est très belle : elle emmène trente jeunes  
fillcs dont la moindre est châtelaine, cent chevaliers bien équipés  
ct cent chevaux chargés de richesses. Personne ne peut évaluer le  
trésor. Les chevaliers portent la couronne d’or dont ils veulent  
eouronner Beaudoux. Mais Faffaire peut arriver de façon telle  
que celui qui n’en a point Fespoir en sera couronné : il est vrai  
que personne ne peut dérober ce dont Díeu veut enrichir  
l'homme.

■oJ8) Un jour, tandis qu’ils sont en train de se déplacer à  
cheval, ils rencontrent un jeune noble qui poursuit son chemin.  
lìs lui demandent: « Quelles sont les nouvelles ? - Par ma foì,  
dit-il, elles sont bonnes et belles. Les jouteurs arrivent sans cesse  
; je ne pense pas qu’un si grand nombre de chevaliers ne se  
soient jamais rassemblés pour un toumoi. Je suis parti de  
Lo.ndres avant-hier, j’ai là laissé la reine avec la dame de Galles

Et tote la mainie au roi 3648

Fors ceus ki c’en vont au tomoi,

Que li rois mut dés ier matrn.

A cort alez le droit chamin,

Mais s’au tomoi volez aler, 3652

Tamise vos covìent passer.

Lai troverez si prés le pont,

Mais lí chamins tot contremont

Lez la riviere par de sa 3656

Tot droít a Londres vos moinra. »

Atant l’ont a Deu comandeí  
Et kant il ont le pont trovei,

Fait Bìaudouz : « Par ci passerons 3660

Nos qui au tomoi en irons,

Mais avuec moi n’i vanra nuns  
Fors troi escuiers et li dui.

Vos autre ki a cort irez, 3664

Les mìllors ostez nos prenez  
Et s’i metez por entreseigne  
Mon escu, c’uns autres nei pregne.

Et vos, fait il a la pucele, 3668

Irez droit a la damoisele  
De Gaies ; lai la troverez,

De par moi la saiuerez.

La premiere est, c’onques m’ama, 3672

Por moi grant joie vos fera.

Dites li bien de moie part  
Que il com sa fille vos gart. »

Atant c’en sont d’iluec tomé  
Et Biaudouz ait le pont passei  
Soi. quint, c’en moine set somiers ;  
Puis apele un des escuiers  
Et dìst: « Amis, je te comant  
Que tu en ailles tot davant  
A Goncestre : s’ì pren ostel,

3676 [60

et toute la suite du roi, à l’exception de ceux qui se rendent au  
toumoí, car le roi Arthur est parti dès liier matin. Prenez le bon  
chemin pour la cour, mais si vous voulez vous rendre au toumoi,  
il vous faut passer la Tamise. Là tout près vous trouverez le pont,  
inais le chemin tout en haut près du fleuve vous conduira tout  
droit à Londres par ce côté-ci. » Alors ils Tont recommandé à  
Dicu et quand ils ont trouvé le pont, Beaudoux dit: «Nous  
passerons par ici, nous qui irons au tournoi, mais personne n’y  
\icndra à l’exception de trois écuyers et des deux comtes. Vous  
autrcs qui irez à la cour, réservez les meilleurs logements et  
pìacez-y mon bouclier comme marque distinctive, de sorte que  
quelqu’un d’autre ne l’enlève pas. Et vous, dit-il à la jeune  
deinoiselle, vous irez directement chez la dame de Galles ; vous  
ia trouverez là, vous la saluerez de ma part. Elle est la première,  
si cile m’a jamais aimé, qui vous manifestera une grande joie à  
cause de moi. Dites-lui bien de ma part qu’elle vous protège  
comme sa fílle. »

(3676) Alors ils sont partis de ià et Beaudoux a passé le pont  
avec quatre compagnons, il emmène sept chevaux de charge ;  
puis il interpelle un des écuyers et a dit: « Ami, je te commande  
d'aiier bien avant nous à Guncestre : là, réserve un logement

S’achate assez et d’un et d’el  
Que tu sez ke nos a mestier,

Mais de moi parler ne te quier.

Et fai faire trois fors escuz,

Dont li uns soit dobles sanz plus,

Et tuit d’une noire color ;

S’ait en chascun point une flor  
Blanche de lis ; et fai covrir  
Le double c’om nel puist choìsìr.

Les autres dous pent devant l’uis  
De nostre ostel: plus ne te ruis. »

Li valés c’en part a cest mot  
Et ce ke Biaudouz dít li out  
Faìt si bien et si saigement  
Que de rien nule n’i mesprent.

Mais ançois ke je plus vos die  
De Biaudouz, dirai de s’amie.

Quant la pucele fut venue  
A Londres, en la maistre rue  
Ont pris ostel chief un borjoìs  
Qui mout fu rìches et cortois.

Puis ont pendu le double escu  
A l’uis. Kant li borjoìs l’a wu,

Si lor demande a cui ii sont.

Uns des escuiers li respont:

« Au chevalier as dous escuz. »

Dist cil: « Et il soit bien venuz !

Est il cì ? - Non, au tornoi va  
Et del tomoi ci revanra.

* Et qui est ia bele au vis cler ?
* C’est cele k’il doit espouser.
* C’est biens, fait cil. Ceenz prendrez  
  Tot ce de quoi mestier avrez

Et kant k’estuet n’a roi n’a conte,

Ne jai ne rnetez m’en a conte,

3684

3688

3692

3696

3700

3704

3708

3712

3716

ct achète en suffïsance une chose et l’autre dont tu sais que nous  
a\ons besoin, mais ne t’avise pas à parler de moi. Et fais  
íabriquer trois solìdes boucliers, tous de eouleur noire, dont l’un  
soit doublé sans plus ; que sur chacun soit peinte une fleur de  
lis blanche ; et fais dissimuler le bouclier doublé afín qu’on ne  
puisse l’apercevoir. Pends les deux autres devant la porte de  
notre logement: je ne t’en demande pas davantage. » A ce mot,  
le noble jeune homme s’en va et il accomplit si bien et avec tant  
dc sagesse ce que Beaudoux luí avait demandé qu’il n’y manque  
pas la moindre chose. Mais avant de vous en dire plus au sujet de  
itc mdoux, je vais vous parler de son amie.

(3700) Quand la jeune demoiselie est arrivée à Londres, ils ont  
réservé un logement dans la rue principale dans la demeure d’un  
bourgeois qui était très généreux et courtois. Puìs ils ont pendu le  
bouclier doublé à sa porte. Quand le bourgeois l’a vu, il leur  
dcmande à qui sont les boucliers. Un des écuyers lui répond:  
Vu chevalier aux deux écus ». Le bourgeoìs a dit: « Qu’il soit  
lc bienvenu ! est-il ici ? - Non, il fait route pour le toumoi et  
reviendra ìcì après le toumoi. - Et qui est la belle au visage  
lumineux ? - C’est la femme qu’il doit épouser. - C’est bien, dit  
le bourgeois. Vous prendrez chez moi tout ce dont vous aurez  
bcsoín et tout ce qu’il faut à un roi ou à un comte, et ne  
rimputez pas sur le compte que je vous tiens,

Car, ce il vuet, un an entier  
Le voudrai au míen herbegier. »  
Tantost vers le palais c’en va.

La mere Biaudouz i trova  
Et la roïne ki leisoit  
Un romans ki d’amors estoit.

« Dames, fait il, volez oïr  
Chose dont porez esjoïr ?

Li chevalìers as dous escuz  
Vanra : touz est ja descendus,

Ses hamoís et si compaignon,

Tot orendroit en ma maison ;

Et s’i poez por voir trover  
La dame k’il doit espouser. »

La dame de joie tressaut

Et dist tantost: « Ce Deus me saut,

Ne lairai orendroit n’i voise ! »

La roïne dist ke cortoise :

« Alons i tost abainoiant! »

Li borjois est venuz davant  
Et dist a la pucele : « Voir,

La roïne vos vient veoir  
Et cele de Gales ausi. »

Tantost la pucele vesti  
Un blïaut d’une porpre fíne ;

Sa biauíé ía propre enlumine.

Puis vest un ciglaton vermoil.

De la lune, del cler soloil  
Ne de la roze ne del lis  
N’est riens encontre son cler vis.  
Ez vos la roïne qui vient  
Et la dame par la main tient.

Et si vinent bien avec eîes  
Vint chevalíers et vint puceles.  
Dedens la chambre ou cele sist  
Entrent et, kant ele les vit,

3720

3724

3728

3732

3736

3740

3744

3748

f610a]

3752

car je voudrai l’héberger à mes frais pendant un an entier s’il le  
souhaite. Aussitôt, le bourgeois s’en va vers le palais. II y a  
trouvé la mère de Beaudoux qui lisait un roman traìtant de  
I’amour. « Dames, dit-il, voulez-vous entendre une chose dont  
\'ous pourrez éprouver de la joie ? Le chevalier aux deux écus va  
venir: son équípement et ses compagnons sont déjà tous  
dcscendus dès maintenant dans ma maison ; et pour de vrai vous  
pouvez y rencontrer la dame qu’il doit épouser. » La dame  
bondit de joie et a dit aussitôt: «Je vous l’assure, je ne  
manquerai pas d’y aller tout de suite ! » La reine a dit en femme  
courtoise : « Réjouissons-nous vite de cela ! » Le bourgeois est  
parti devant et a dit à la jeune demoiselle : « En vérité, la reine  
vicnt vous voir et la dame de Galles aussí. » Aussitôt la jeune  
dcmoiselle a revêtu une longue tunique d’une pourpre délicate ;  
sa beauté illumine la pourpre. Ensuite, elle revêt un manteau  
rouge. La lune, le soleil brillant, ou la rose ou le lis ne comptent  
pour rien en comparaison de son lumineux visage. Voici venir la  
rcine qui tient la dame par la main. II y a bien vingt chevaliers et  
\ingt jeunes fílles qui les accompagnent. Ils entrent dans la  
chambre où la jeune demoiselle était assise, et quand elle les a  
■ -

Come cortoise et bien aprise  
C’est tantost encontre eles mise,

Si les salue doucement.

Entre ces bras tantost la prent  
La dame et doucement l’estroint  
Contre son cuer ; pas ne ce faint  
De l’estraindre15 et del baisier  
Et dist: « Bien ce doit traveillier  
Boins chevaliers por tel conquest!  
Bele, com li vostres cors est,

Et vos soiez la bien venue !  
Tantost ke je vos ou veue,

Me cembla ma joie doublee,

Tant voi en vos ce ke m’agree. »  
La pucele mout l’en mercie  
Et dist: « Dame, ne vos poist mie  
Ce je demant qui vos soiez  
Et por quoi vos me conjoíés,

Car certes je ne vos conois.

- De Gales fu mes peres rois,

Fait cele, et por l’amor Biaudouz,

3756

3760

3764

3768

3772

Et aprés dist qu’a vos alaisse  
Et de par luì vos saluaisse,

Qu’il dist ke la premiere fustes  
Qui onques amor vers lui ustes.  
Et dist ke por la soie amor  
Me mosterriez vos tel dousor  
Com ce vos estïez ma mere.  
-Foike je doi l’arme mon pere,  
Fait la dame, et je sì ferai  
Et de lui tot voir vos dirai.

Voirs est ke Ia premiere fu  
Qui out onkes amor ver lui,

3776

3780

3784

15 PU estaíndre (L)

en personne courtoise et bien élevée, elle est aussitôt allée à leur  
rencontre et les salue avec douceur. La dame la prend tout de  
suite dans ses bras et la serre avec délicatesse contre son coeur;  
elle n’hésite pas à l’étreindre et à l’embrasser et a dit: « Un bon  
chevalier doit bien prendre de la peine en faveur d’une telle  
conquête ! Belie, soyez la bienvenue en personne ! Aussitôt que  
je vous ai vue, il m’a semblé que ma joie redoublait, tant  
j’observe en vous ce qui me fait plaisir. » La jeune demoiselie ia  
remercie vivement et a dit: « Dame, que cela ne vous déplaise  
pas si je demande qui vous êtes et pourquoi vous me faites bel  
accueil, car pour sûr je ne vous connais pas. - Mon père a été roi  
de Galles, dit-elle, et pour Tamour de Beaudoux [...] - [...] et  
ensuite il a dit que j’aille auprès de vous et que je vous salue de  
sa part, car Í1 a déclaré que vous avez été la première femme qui  
ait jamais eu de l’amour pour lui. Et il a dit que par amour pour  
lui vous me manifesteriez de la douceur comme si vous étiez ma  
mère. - Par la fidélité que je dois à l’âme de mon père, dit la  
dame, j’agirai ainsi et je vous diraí toute la vérité à son propos. II  
est vrai que j’ai été la première qui ait jamais eu de l’amour pour  
lui,

Qu’il est mes fiz : c’est apelez  
Biaudouz, tot le voir en savez.

- Onkes mais certes je ne sou,

Fait cele, ne savoir ne pou  
De lui ne de son nom je plus  
Fors ‘chevaliers as douz escus’.  
Mais or le conois muez de tant,

Si l’aim assez plus ke davant. »  
Qant ensi ce sont acointiees,

Mout an sont ambedouz liees.

Lors c’en vont encemble ou palais ;  
Lai font tel joie c’onques maìs  
Ne vit nuns plus grant demener.

Or m’estuet de Biaudouz parler,  
Coment au tomoi ce contint.

Lou jor davant tot droit i vint,

Si retrova son escuier  
Qui tout out fait apaireillier  
Ce k’il lí avoit comandei.

As vespres out assez jostei,

Mais la nuit ne c’en entremist.

Le main, kant il le soleil vit,

Ce leverent il et li dux.

Et quant chascuns ce fii vestuz,

Au mostier vont por oïr messe :

As portes fu ja grant la presse  
Des chevaliers qui c’en aloient,

Que des premiers estre voloient.  
Mais Biaudouz ne c’en quiert issir  
Tant com ait chantei par loisir.

Et kant la messe dite fu,

A lor ostez sont revenu ;

Puis sont un petit desjuné.

De toutes armes atornei,

Montent sor les chevaus de pris.

Et jai fìi li tomois partis.

Poitevin, Nomrant et Galois,

3788

3792

3796

3800

3804

3808

3812

3816

3820

Texte et traduction

car il est mon fils ; il est appelé Beaudoux, vous savez toute la  
vérité à ce sujet. - Jamais en vérité je n’ai su, dit-elle, et je n’ai  
pu savoir à son égard ou à celui de son nom davantage que  
i lievaìier aux deux écus’. Mais à présent je le connais d’autant  
mieux, et je l’aime beaucoup plus qu’avant. » Quand elles ont  
l'ait connaissance de cette façon, elles se sont toutes les deux très  
liccs. Alors elles se rendent ensemble dans le palais ; là, elles  
cxpriment une joie telle que jamais personne n’a vu manifester  
de plus grande. Maintenant il me faut évoquer Beaudoux et dire  
comment il s’est comporté au toumoi. Le jour précédent il y était  
arrivé directement et il a retrouvé son écuyer qui avait fait  
prcparer tout ce qu’il avait ordonné. Jusqu’au soir, il avait  
bcaucoup jouté, mais il ne s’en est pas occupé pendant la nuit.  
Lc matin, quand il a vu le soleil, le duc et lui se sont levés. Et  
quand chacun s’était habillé, ils vont à l’église pour entendre la  
messe : aux portes la foule des chevaliers qui s’en allaient était  
dcjà importante, car ils voulaient être parmi les premiers à la  
joute. Mais Beaudoux ne cherche pas à sortir de l’église avant  
il'avoir chanté à son aise. Et quand la messe a été dite, ils sont  
rctoumés à leurs logements ; puis ils ont pris un léger repas du  
matin. Pourvus de toutes les armes, ils montent sur les chevaux  
dc valeur. Voilà ìe tournoi disposé en rangées. Les Poitevins, les  
Nonnands, les Gallois,

Et lí Flaman et li Yrois  
Sont d’une part; li Brabenson,  
François, Escot et li Breton  
De l’autre part. Cist sont li moins,  
Mais avuec ous est dans Gauvains  
E tuit li conpaignon le roi.

Eí Biaudouz ou mout bel conroi  
Est issuz de la vile fors.

Li dux le suet a grant effors.

S’ont bien enquis et entendu  
De quel part la gens îe roi fu  
Si ce metent de Fautre part

3824

3828

3832

Si c’en vont devant les premiers.

Et li dux ki n’est pas leniers  
De Biaudouz ne ce tarde mies.

Atant de l’autre ren resgarde  
Un qui s’en vient lance sor fatre.

« Qui est, ki est, dist l’uns a l’autre,  
Cil ki ci vient si fierement ?

Com grans saus ses chevalz porprent  
Et com est richement gamis !

Bien semble k’ii soit de grant pris ! »  
Dist l’uns : « I! est mout alozez :  
S’est Saigremors li Desraez.

Ne cuit c’om puist en tot l’empire  
Trois míllors de cestui eslire.

Sans joster s’en retomera,

Que je ne cuis c’om puist de sa  
Si vaillant chevalier trover  
Qui ja l’atende por joster. »

A cest mot, Biaudouz esperone,

Le frainc au destrier abandone ;

Et cil li vat pius de randon  
C’ostors ki chasce le colon.

« Hé Deus !, dìst chascuns ki le voit,  
Qui nos seit dire quì cis soit ?

3836

3840

3844

3848

3852

3856

les Flamands et les írlandais sont d’un côté ; les Brabançons, les  
Françaìs, les Écossais et les Bretons de l’autre côté. Ces derniers  
sont les moins nombreux, mais le seigneur Gauvain et tous les  
compagnons du roi sont avec eux. Et Beaudoux est sorti de la  
villc dans une très belle ordonnance. Le duc le suit dans un  
grand élan. Ils ont bíen cherché à savoir et ils ont compris de  
qucl côté s’est placée la troupe du roi, ils se mettent de l’autre  
côté [...] ils s'en vont devant les premiers. Et le duc qui n’est pas  
lâche ne s’attarde pas à la suite de Beaudoux. Alors il observe un  
joutcur de l’autre rangée quì s’en vient la lance levée. « Qui est-  
ce. qui est-ce, a dit l’un à I’autre, celui qui arrive ici de manière  
si sauvage ? Quels grands sauts son cheval accomplit et comme  
ii est fastueusement équipé ! II semble bien que ce combattant  
soit de grande valeur ! » L’un a dit: «II est très estimé : c’est  
Sagremor le Déréglé. Je ne pense pas qu’on puisse dans Fempire  
íout entier choisir trois chevaliers meilleurs que lui. II va s’en  
retoumer sans jouter, car je ne pense pas qu’on puisse de ce côté  
trouver un chevalier si vaillant qui l’attende pour jouter. » A ce  
inot. Beaudoux pique des éperons, il lâche le frein du cheval de  
combat; et il va vers Sagremor avec plus de rapidité qu’un  
autour qui chasse le pigeon. « Eh Dieu, a dit chaque personne  
qui i'observe, qui sait nous dire qui est ce chevalier ?

1

■

■11

■

Robert de Bioi.s, Biaudouz, éd. J. Ch. Lemaire

Com bien ce seit sous l’escu joìndre 3860

Et com bien seit son cheval poíndre !

Vez com il siet ez arsons drois  
Et com est riches ces hamois !

Trop li siet bien k’il est armez, 3864

Se cemble k’il fust ensi nez.

C’il vaut tant com cemble valoìr,

Mout puet estre de grant pooir.

Saigremors fait mout a prisier ; 3868

Mais ki voudroìt a droit jugier  
De hamois ne de bel cemblant,

Ne doit cis Saigremors noìant.

Ne sai ki le millor avra, 3872

Mais a celui me toig de la  
Por ce ke cestui ne conois :

Ne sai c’est Normans ou Galois. »

Tandis k’il ont ensí parlé, 3876

Sont cil d’asembler tant hasté,

Que l’uns est ja de l’autre part.

**[61 lb]**

Saigremors ki fu mout engrés  
Fiert si Biaudouz sor l’escu point  
Que sa lance n’i remaìnt point,  
Fors tant com il tient empoignié.  
Biaudouz ne l’a pas espargnié ;  
Aìns le fíert si k’il le deserte  
Des arsons, si le porte a terre.  
Mais tantost le cheval reprent  
Et dist: « Vasaus, je le te rent.

Ce cortois ies, grei m’en savras. »  
Ez vos atant plus ke le pas  
Por lui secorre un chevalier  
Poignant sor un corrant destríer  
Qui cort kant les esperons sent,

i mnme il sait bien se couvrir sous le bouclier et comme il sait  
bien éperonner son cheval ! Voyez comme il est assis bien droit  
dans les arçons et comme son équìpement est puissant! Son  
armure lui va tellement bien qu’il semble être né ainsi. S’il  
possède autant de valeur qu’il semble en avoir, il peut montrer  
une très grande puissance. Sagremor mérite beaucoup d’estime ;  
et pour celui qui désirerait juger avec justesse de l’équipement  
ou de la belle attitude, ce Sagremor ne manque de rien. Je ne sais  
qui l’emportera, mais je me range sous les couleurs de celui qui  
est là-bas parce que je ne connais pas celui qui est íci: je ne sais  
si c'est un Normand ou un Gallois. » Pendant qu’ils ont parlé de  
cette manière, les jouteurs sont si pressés de combattre que l’un  
cst déjà de l’autre côté. [...] Sagremor qui étaìt très achamé  
l'rappe Beaudoux sur le bouclier peint de façon que sa lance n’y  
rcste pas fichée, sauf quand il la tient bien en mains. Beaudoux  
ne l’a pas épargné ; au contraire, il le frappe au point de le faire  
sortir des arçons et le projette à terre. Mais aussitôt Beaudoux  
reprend le chevaí et a dìt: « Homme noble, je te le rends. Si tu es  
eourtois, tu m’en sauras gré. » Voici alors venir à toute vitesse  
un chevalier pour secourir Sagremor, qui pique des éperons un  
dicval de combat rapide lequel, quand il sent les éperons,

Plus tost ke cariaus ne destent[[6]](#footnote-6).  
C’il fust quiens ou rois coronez,

Ne fust plus richement armez[[7]](#footnote-7).  
Por enceigne porte une manche  
De chainsil deiiee et blanche.

La pucele de Bel Repaire,

Qui vout de lui son amín faire,

Li envoia par druerie.

Cil a mainte chevalerie  
Por li faite et dist chascuns  
Qui le conoit: « Or en vient uns  
Qui tant par a grant vasselaige  
C’om le tanroit a grant folaige,

Ce li dui millor ki sai soient  
Encontre lui joster voloìent.

Tant par est il de grant renom :  
Parsevaus li Galois a nom. »

Et kant Biaudouz le voit venir,  
Encontre point par tel aïr  
Que, kant vienent a l’asambler,

Si font sor lor escus hurter  
Lor lances ke Parcevaus brise  
La sue. Mais Biausdous l’avise  
Ou pis et fiert et del destrier  
Le fait a terre tresbuchier.

Le cheval prent et dist: « Tenez,  
Biaus chevaliers, si remontez !  
Boins est li miens, muedre ne quier  
Et cis vos avra boin mestier. »

Atant ce melle li tornois.

Poìtevin, Normant et François,  
Escot, Flamain et Brabenson,

Yrois et Galois et Breton

se inet à courir plus vite qu’un trait d’arbalète qui part. S’il avait  
étc comte ou roi portant couronne, il n’auraìt pas été plus  
puissamment armé. En guise de signe de reconnaissance, il porte  
une manche fine et blanche en toile. La jeune fille de Beau  
Ucpaire, qui voulait faire de lui son ami, la lui a envoyée par  
aíTcction. II a accompli de nombreux actes de chevalerìe pour  
cile et chaque personne qui le connaît a dit: « Maintenant s’en  
\ icnt un chevalier qui a un si grand courage guerrier qu’on  
considérerait ceci comme une grande folie si les deux meilleurs  
chcvaliers qui sont de ce côté voulaient jouter contre lui. II a une  
rcputation exceptionnelle: il porte le nom de Perceval le  
(jallois. » Et quand Beaudoux le voit arriver, íl charge contre lui  
avcc une telle ardeur que, quand ils en arrivent au choc, ils  
frappent si fort avec leurs lances sur leurs boucliers que Perceval  
brise la sienne. Mais Beaudoux le vise à la poitrine, le frappe et  
ie fait tomber par terre du cheval de combat. II s’empare du  
chcval et a dit: « Tenez, cher chevalier, remontez à cheval ! Le  
ìi'iien est bon, je ne cherche pas un meiíleur et celui-ci vous sera  
îrcs nécessaire. »

(3921) Alors ia mêlée du toumoi commence. Les Poitevins, les  
Normands et les Français, les Ecossais, les Flamands et les  
.Brabançons, les Irlandais et les Gallois et les Bretons

3896

[612a]

3900

3904

3908

3912

3916

3920

3924

Demoínent si grant fereïs

Sor escuz, sor hiaumes brunis

C’onkes nuns hom ne vit tomoi 3928

Comencier per si grant desroi.

Li un tomoient por gaignier,

Li autre por lor pris asaucier.

Et chascuns a honor entent: 3932

Por ce ce poinnent forment.

Et Biaudouz vait quarant la presse :

Lai fíert ou il voit plus grant presse ; [612b]

Nuns des síens n’est tant encombrez, 3936

C’il revint, ne fust desconbrez.

Mout est par le tornoi cremus,

Et ces chevaus et ces escus

Sont mout sovent au doi mostrei. 3940

Jai fuissent tuit desbareté  
Galois, ce dient tuit, por voir  
Ce ne fust cil a l’escu noir.

Set de ceus ki plus ont grant pris 3944

A ja cil a la terre mis,

C’est encore sa lance entiere.

Se il ensi la porte ariere,

Bien ont cil de la Table ronde 3948

Perdu lor prìs par tot lou monde.

Ez vos par le tomoi poignant  
Sadoc, un chevalier vaìllant.

Plus asemez n’est quiens ne rois : 3952

Une enseigne porte d’orfrois  
Que li ventele jusqu’a poing.

Au tomoi fu venuz de loing

Por los et pris d’armes conquerre. 3956

Renomez est en mainte terre  
Com cil ki mout ait grant valoir.

Maint escu out percié le jor

Et tresbuchìé maint boin vassal. 3960  
frappent de si grands coups sur les bouclìers, sur les casques  
élincelants que jamais aucun homme n’a vu un toumoi  
commencer avec une si grande impétuosité. Les uns joutent pour  
fairc du butin, les autres pour augmenter leur réputation. Et  
chacun est attentif à l’honneur: c’est pourquoi ils se donnent  
bcaucoup de peìne. Et Beaudoux est en train de chercher la  
mclce : il frappe là où il voit le plus de monde ; aucun des siens  
n'cst sí embarrassé qui ne serait délivré quand il revient. Le  
tournoi est très redouté, et ]es chevaux ainsi que les boucliers  
sont à de multiples reprìses montrés du doigt. Tous disent que les  
Ciallois seraient certainement déjà tous mís en déroute, s’il n’y  
avait le combattant au bouclier noir. II a déjà mis par terre sept  
de ceux qui ont la plus grande valeur, et sa lance est encore  
cntière. Les chevaliers de la Table ronde ont bel et bien perdu  
ìour réputation dans le monde tout entier.

(3950) Voici piquant des éperons à travers le toumoi Sadoc, un  
chevalier rempli de vaillance. Ni comte ni roi n’est mieux  
habillé : il porte une marque distinctive en broderie dorée qui  
\oltige jusque sur son poing. II est venu de loin au toumoì pour  
conquérir la gloire et la récompense des armes. En de nombreux  
tcrriîoires, il est renommé comme quelqu’un qui possède une  
trcs grande valeur. Ce jour-là, il a transpercé beaucoup de  
boucliers et a fait tomber de nombreux valeureux hommes de  
guerre.

Armez siet sor un bon cheval  
Covert d’un samìs d’Aumarie.

En son escu out fait s’amie

Poindre et son nom escrít desoure. 3964

En un leu gaires ne demoure,

Ains kiert dei plus vaillant la joste.

Pou trueve nul c’a lui s’ajoste

Qu’au departir mout ne ce plaigne. 3968

« Amors » escrie, c’est c’enseigne,

Car s’amie le vout ensi.

Et kant il departi de ii,

[613a]

Ce li promisí qu’en sa prison 3972

Celui ki de plus grant renom  
Et qui de plus grant pris ceroit  
Au tomoi, ii envieroit.

Et por ce k’ii avoit Biaudouz 3976

Oï prisier oiant trestouz,

Vers lui point, ce li a doneí  
Tel coip k’ii l’a tout estonei:

Par mi l’escu sor ia poitrine 3980

Esmíe sa lance frarine.

Cil ki les orguilloz restraint,

Par si trés grant force l’empoint

Que tant com sa iance ii dure 3984

Le tresbuche a la terre dure.

Qant li fous ce doner ne puet  
Qu’il a promis, mentir l’estuet.

Aprés fiert un autre a bandon 3988

Que li estrìer et )i arson  
Ne le porent contretenir  
Qu’a terre ne i’estut cheïr.

Li rois Artus a tot ce wu 3992

Et dit: « Cil a son noir escu  
En portera le pris sor touz.

Jai n’i covient venir Biaudouz

Ou ke cis soit por bien joster. 3996

II est assis en armes sur un bon cheval recouvert d’un tissu  
précieux d’Almeria. Dans son bouclier, il a fait peindre le  
portrait de son aniie et il a écrit son nom dessus. II ne reste pas  
en un seul endroit, mais cherche à jouter avec le plus vaìllant. II  
trouve peu de gens pour jouter contre lui qui ne se plaigne au  
moment de se séparer. II s’exdame en criant « Arnour », c’est sa  
marque distinctive, car son amie l’a voulu ainsi. Et quand il est  
parti d’auprès d’elle, il lui a promìs qu’il tui enverrait dans sa  
prison celui qui se montrerait au tournoi de plus grande  
réputation et de plus grande valeur. Et parce qu’il avait entendu  
iàire l’éloge de Beaudoux en présence de tous, il pique des  
cperons vers lui et lui a donné un tel coup qu’iî I’a complètement  
ébranlé : iî brise sa mauvaise lance au milieu du bouclier sur la  
poitrine. Celuì qui arrête les orgueilleux I’attaque avec une sì  
grande force qu’il le fait tomber sur la terre dure aussi longtemps  
que sa lance résiste. Quand le fou ne peut se donner ce qu’ìl a  
promis, il faut qu’il mente. Ensuite, il frappe un autre chevalier  
. impétuosité de sorte que les étriers et les arçons n’ont pas  
pu íc retenir et qu’il a fallu qu’il tombe par terre.

(3992) Le roi Arthur a observé tout cela et dit: « Celui qui. porte  
un bouclier noir emportera la récompense sur tous les autres. II  
ne tàut pas que Beaudoux vienne là où ce chevalier est présent  
pour bien jouter.

Ne puet ens arçons demorer  
Cui c’onkes il fiert de sa lance.

Et je croi bien tot sans doutance  
Que as armes ne vaut pas moins  
Que Biaudouz ne mes niés Gauvains.  
Trop est de grant chevalerie !

Onkes ne vi jor de ma vie  
Nul home as armes tant manier.

Veez com tome son destrier  
Et com legierement le point!

Com bien dezous l’escu ce joint!  
Mout me siet bien tot ce k’il fait;

Ne sai k’il soit, mais mout me plait.  
Tez set a hui deschevachiez  
Qui sont de touz les plus prisiez  
N’onkes nuns ne le fist ploier.

II n’est venuz por gaaignier,

Qant ne vuet prendre le destrier  
Dont il abat le chevalier,

Ne cure n’a de nul prison.

De fiertei resemble un lion.

Cil tomoie por conquester  
Lous et sa proesse mostrer.

Ce douz escuz porter li visse,

Je cuidaisse bien et desisse  
Que ne fust autres ke mes niez ;

Maìs mout en sui au cuer iriez  
K’amont n’avaul par le tomoi  
Nul ki port douz escuz ne voi  
Et je cuit bien, ce venir dust  
A cest tomoi, ke venuz fust.

Mais inout savroie volentiers  
Qui est et dont ci chevaliers,

Qui tant par est de grant afaire.

Ne sai k’il soit, mais toz c’esciaire  
Mes cuers adés kant je le voi.

Le pris en porte del tomoi. »

4000

4004

II ne peut pas rester dans les arçons celuí qu’il frappe une fois de  
sa lance. Et je crois bien sans aucun doute qu’il ne vaut pas  
moins aux armes que Beaudoux ou que mon neveu Gauvain. II  
csl très chevaleresque ! De ma vie, je n’ai vu un homme aussi  
bicn se servir des armes. Voyez comment il dirìge son cheval de  
mrnbat et avec quelle légèreté il l’éperonne ! Comme il se  
couvre bien sous le bouclier ! Tout ce qu’il fait me plaît bien ; je  
nc sais qui il est, mais il me plaît beaucoup. II a aujourd’huí  
dcSarçonné sept chevaliers qui sont les plus estimés entre tous et  
pcrsonne ne l’a fait fléchir un seul instant. II n’est pas venu pour  
fairc du butin, puisqu’il ne veut s’emparer du cheval de combat  
doiit il fait tomber le chevalier, et ne se soucie d’aucun  
prisonnier. Par son assurance, il ressemble à un lion. 11 participe  
au toumoi pour conquérir de l’honneur et pour montrer sa  
prouesse. Sí je lui avais vu porter deux boucliers, j’aurais bien  
pensé et j’aurais dit qu’ìl n’était autre que mon neveu ; mais je  
suis très fâché en mon coeur de ne voir personne qui porte deux  
boucliers nulle part dans ce tournoi et je pense bien qu’il serait  
venu à ce toumoi s’il avait dû venir. Mais j’aimerais beaucoup  
savoir quì est et d’où vient ce chevalier qui est de si haute  
condition. Je ne sais qui il est, mais mon cceur est rapidement  
sotiiagé à l’instant où je le vois, II remporte le prix du toumoi. »

Robert de Bloìs, Bìaudouz, éd. J. Ch. Lemaire

Ceí jor parolent de luí maint  
Atant, et li tomois remaint.

Tuit dient: « Cil au noir escu  
A touz ceus le tomoi vaincu  
N’aincor n’a voidié ces arçons  
Por nui, tant soit grans ces renons :  
S’en a trente abaitus au moins  
Et mout Fa bìen fait ces compains. »  
Ensi c’en vont vers la cité  
Et si ont entre ous devisei  
Au departir k’il revanront  
Le matin, si tomoieront.

Quant Biaudouz a l’ostel descent,

Un blanc escu davant l’uis pent;

Et les noirs fait bien alouer  
C’om ne puist lor ostel trover  
Par les escus, s’on les demande.

A toz ceus de l’ostel comande  
S’aucuns quiert ceus as noirs escuz,  
Qui ki soit, ne l’enseigne nuns.

Et jai les vont par tout quarant  
Vallet, escuier et sergant,

Et lí rois querre les envoie,

Mais ne truevent kì les avoìe.

C’en est li rois mout mervilliez  
Et dist: « Certes, mout fusse liez,

Ce je mon nief Bìaudouz eûsse  
Et ceus as noírs escuz conusse.

- Par foi, fait Keus li senechaus,

Je cuit lassez est li vassaus  
Si k’a l’ostel ne puet venir:

Si vuet anuit la fors gesir  
Por soi effroidier au serain.

Mais c’encontrer le puis demain  
Au tomoi, mout ce tanra fort  
Ce del cheval jus ne le port.

4036

4040

4044

4048

4052

4056

4060

4064

4068

Ce jour-là, beaucoup de gens parlent alors de lui et le toumoi  
prend fin. Tous disent: «Ce chevalier au bouclier noir a  
remporté le toumoi tout seul et n’a encore vidé ses arçons à  
cause de quiconque, aussi grand soit sa renommée : il a abattu  
trente adversaires au moins et son associé a aussi très bien  
combattu. » Ils partent aínsi vers la ville et, au moment de partir,  
ils ont déclaré qu’ils reviendront le lendemain matin pour  
participer au tournoi.

(4046) Quand Beaudoux descend de cheval à son logement, il  
pcnd un bouclier blanc devant la porte ; et il fait bien disposer  
lcs boucliers noirs, de sorte qu’on ne puisse trouver leur  
logement au moyen des boucliers, si on s’informe à leur sujet. II  
recommande à tous ceux du logis que personne ne donne de  
renseígnements si quelqu’un, qui que ce soit, recherche ceux qui  
portent des boucliers noirs. Et déjà les jeunes nobles, Ies écuyers  
ci les hommes d’armes sont en train de chercher les boucliers  
partout, et le roi demande qu’on les recherche, mais ils ne  
îrcuvent pas celui qui motive leur recherche. Le roi s’est fort  
éronné de cela et a dit: « J’aurais assurément été très heureux si  
j'avais eu mon neveu Beaudoux et si j’avais connu ceux qui ont  
des boucliers ìroirs. - Par ma foi, dit le sénéchal Keu, je pense  
quc I’homme d’armes est fatigué au point qu’il ne peut rentrer à  
son logement: il veut coucher là-dehors cette nuit pour se  
rafraîchir au calme. Mais si je peux le combattre demain au  
tournoi, il résistera très bien si je ne le précipite pas en bas de  
son cheval.

* Ce lous je, fait li rois, mout bien  
  Et s’aiques en portez del sien,

Pris avrez de chevalerie : 4072

C’en faites prezent votre amíe. »

Ensi en ont grant plait tenu  
Et l’ondemain sont tuit issu

Por le tomoi rencomancier. 4076

Li dui ne ce volent targier,

Ains ont jai passee la porte.

Uns escuiers tot covert porte

Lor escus tant k’au tomoi vienent. 4080

Au chief del renc tot coi ce tienent

Tant k’il voient de l’autre part

[614b]

Un chevalier sor un liart,

Qui vaut cent mars a un prodome. 4084

« Qui est, por saint Piere de Rome,

Dist chascuns, cil au blanc destrier ?

Par semblant fait mout a prisier !

Ne sai c’il est as arrnes prous, 4088

Mais il vient bien com orguillous.

* Par foi, c’est Keus li senechaus,

Respont li uns : mout est leaus

Et saiges hons et de grant foi. 4092

On ne seit en la cort le roí  
Nul ki soit plus sires de lui,

Mais volentiexs dist maî d’atrui.

Onkes ríens nule n’entreprist 4096

D’annes, dont il a chief venist. »

Biaudouz que k’en doie avenir  
Le vuet maintenant envaïr.

Le boin corrant destrier eslaisse, 4100

Sous l’escu joins sa lance baisse  
Et fíert si Keus le senechal  
Ke tot par mi la crope aval

Del destrìer l’oste des arsons 4104

Et porte jus ke les talons  
Li fait au contremont torner.

- J’approuve cecì très fort, dit le roi, et si vous emportez quelque  
peu de son bien, vous recevrez la récompense de la chevalerie :  
faites-en don à votre amie. » Ils ont ainsi tenu une longue  
discussion et le lendemain ils sont tous sortis pour recommencer  
le tournoi. Les deux combattants ne veulent pas être en retard, ils  
ont déjà passé la porte auparavant. Un écuyer entièrement  
protégé de son armure porte les boucliers jusqu’à ce qu’ils  
arrivent au toumoi. IIs se placent en silence à la tête de la rangée  
si bien qu’ils voient de I’autre côté un chevalier monté sur un  
cheval blanc, qui est estìmé cent mars pour un honnête homme.  
« Qui est, au nom de saint Pierre de Rome, a dit chacun, celui  
qui a un cheval blanc ? II est très estimé par sa façon d’être ! Je  
ne sais s’iì est courageux aux armes, mais íl aiTÍve de manière  
très énergique. - Par ma foi, c’est le sénéchal Keu répond l’un :  
c’est un homme très loyal, sage et de grande fidélité. A la cour  
du roi, on ne connaît personne qui soit pius puissant que lui,  
mais on a volontiers dit du mal d’autrui. II n’a jamais rien  
entrepris en fait d’annes dont il ne soit venu à bout. » Quoi qu’il  
doive en amver, Beaudoux veut l’attaquer tout de suite. II lance  
à la course son bon cheval de combat rapide, baisse sa lance sous  
le bouclier qui le protège et frappe le sénéchal Keu de sorte qu’il  
ie fait sortir des arçons du cheval de combat à partir du milieu de  
Ia croupe, l’envoie jusqu’aux sabots et le fait valser en I’air.

Li rois ki l’ot oï vanter

Dìst: « Cìs n’estpas si afeblis 4108

Que dant Keus n’ait a terre mis ! »

Li boins destriers c’en vait fuant,

Son frainc depecié traïnant,

Et plus de cent corrent aprés 4112

Qui del retenir sont engrés.

S’a pié ne c’en vuet Keus raler,

Un autre li stuet amener.

Por lui secorre uns autres muet 4116

Tant com chevaus porter le puet.

Ses destriers est de douz colors :

Devant est plus blans c’une flors,

[615a]

Darriere plus noirs k’arremenz. 4120

Mais de corre n’est mie lens,

Car kant ií cent les esperons,

Ne s’i tanroit esmerillons.

Cent mars vausist, s’a vendrc fust. 4124

Ses escus n’est mie de fust,

Ains est de double cuir boilli.

Tant par est durs c’onkes par mì

Ne pot passer ne fers n’aciers. 4128

C’est li vassaus et fors et fíers

Et par fíertei porte un lion

En son escu point tot en son.

Ses habers est blans et sarrez, 4132

Ses hiaumes richement dorez,

Sa lance est roide et grosse et fors.

« Deus, díst l’uns, est ce Saigremors ?

* Je cuit ke c’est íl ou Gauvains. 4136
* Non est, dìst l’uns, c’est ces compains:

II ait nom Lancelot del Lac.

Ne Cligés ne li fíls Erec

N’ont tant de biautei com cis sous ; 4140

Et tant par est as armes prouz  
C’onkes ne trova chevalier

Le roi qui avait entendu faire sa louange a dit: « Ce chevaiier  
n’est pas si affaibli que cela pour avoir mis le seigneur Keu à  
terre ! » Le puissant cheval de combat prend la fuite, laissant  
traîner son ffein déchiré, et pius de cent personnes qui sont  
dcsireuses de le retenir courent derrière. Si Keu ne veut retoumer  
à pied, ìi faut iui amener un autre cheval.

(4116) Pour lui venir en aide un autre chevalier fait route aussi  
longtemps qu’un cheval peut le porter. Son cheval de combat est  
dc deux couleurs : devaní, il est plus blanc qu’une fleur, derrière  
il est plus noir que de l’encre. Mais il n’est pas lent à la course,  
car quand il sent les éperons, un faucon ne pourrait se tenir sur  
lui. II vaudraít bien cent marcs, s’il était à vendre. Le bouclier du  
jeune homme noble n’est pas en bois, mais il est fait d’un double  
cuir bouilli. 11 est telîement dur que jamais du fer ou de l’acìer  
n'a pu passer à travers. Le jeune noble est fort et farouche et par  
orgueil il porte un lion peint tout au sommet de son bouclier. Sa  
cotte de maiile est étincelante et tissée serrée, son casque est  
doré avec faste, sa lance est dure, grosse et puissante. « Dieu, a  
dii l’un, est-ce Sagremor ? - Je pense que c’est lui ou Gauvain. -  
Non, a dit un autre, c’est son compagnon: il porte le nom de  
Lancelot du Lac. Ni Cligès ni le fils (de Lancelot) Erec ne  
possèdent autant de beauté que ce seul chevalier; et il est si  
\aillant aux armes qu’il n’a jamais rencontré de chevalier

Robert de Blois, Bìaudouz, éd, J. Ch. Lemaire

Qui li fesist cele voidier. »

Biaudouz l’entent, plus n’i demore : 4144

Le boin destrier plus noir ke more  
Broche. Cil est de corre ignels  
Que ne c’ì tenist nuns oisielz.

Tant ce sont hastei de venir 4148

Ensemble k’il sont au ferir.

Et Lancelos par si grant force

Sor l’escu ki n’est pas d’escorce

Flatist sa lance k’ele brise ; 4152

En plus de vint pieces l’a mise.

Et Biaudouz au plus tost k’ il pot  
Feri sor l’escu Lancelot

Si k’il le físt tot de plain vol 4156

En mi le prei voler tantost. [615b]

Et Lancelos, vousist ou non,

Verse darriere sor l’arson

Si k’il est touz par mi froissiez 4160

Et cil a terre est tresbuchiez.

Li destriers fut, mais a grant poinne

Le prent Biaudouz, si le ramoìne

Et dist: « Je vos en fas prezent. » 4164

Li rois le vit et tel cínc cent

Dont chascuns dist c’onkes ne vit

Chevalier ki si bien ferist

De lance ; c’il fiert si d’espee, 4168

Nuns n’avroit contre lui duree.

Cil ne fu pas bien remontez,

Kant li tomois fu assemblez.

Tuit s’entrevienent melle melle, 4172

Plus espés ke plue ne grelle.

Lì jors fu bés et li prés larges ;

Cil hiaume dorei et ces targes

Contre le soloil resplandissent, 4176

Cil destrier de fíertei henissent,

Enseignes ventelent au vent,

qui l’ait fait tomber de sa selle. » Beaudoux entend cela, il ne  
tarde plus à cet endroit: il éperonne le puissant cheval de combat  
plus noir qu’une mûre. Ce cheval est rapide à la course au point  
qu’aucun oiseau ne tiendrait sur lui. Ils se sont tellement hâtés de  
venir qu’ils se retrouvent ensemble au combat. Et Lancelot a  
lancé avec une si grande force sa lance sur le bouclier qui n’est  
pas en écorce qu’elle se brise; il l’a réduite en plus de vingt  
morceaux. Et le plus rapidement qu’il a pu Beaudoux a frappé  
sur le bouclier de Lancelot au point qu’il l’a fait aussitôt voler  
prccipitamment au milìeu du pré. Et, qu’il l’ait voulu ou non,  
I .mcelot tombe en arrière sur l’arçon au point d’être  
complètement fracassé en plein coips et de valser par terre. Le  
eheval de combat s’enfuit, mais Beaudoux l’attrape avec  
bcaucoup de peine et le ramène ; il a dit: « Je vous en fais  
eadeau. » Le roi l’a vu et chacun a dit parmi les cinq cents  
prcsents que jamais il n’avait vu de chevalier qui frappe si bien  
au moyen de la lance ; s’il frappe ainsi avec son épée, personne  
ne résisterait contre lui.

(4 i 70) II n’était pas bien remonté à cheval quand le toumoi a été  
i ..mi. Tous se rencontrent pêle-mêle, de manière plus dense que  
la pluie ou la grêle. Le jour était beau et la prairie vaste ; les  
casques dorés et les boucliers brillent dans le soleìl, les chevaux  
dc combat hennissent d’assurance, les enseignes flottent au vent,

Touíe la champaigne resplant.

La poïssiez tabors oïr 4180

Et fleiistes por abaudìr.

Li hardi ont joie et baudor,

Li couart trembíent de poor,

Car li chaples i est sì grans 4184

Sor hiaumes, sor escuz lusans,

C’om n’i puet oïr ce cols non.

Si menestrer et si garson

Vont entor le tomoi críant: 4188

« Or avant, baron, or avant!

As dames, chevaliers, as dames !

Cil sor cui charra hui li blames  
N ’ iert mais dignes de druerie. 4192

Chascun soveigne de s’amie ! »

Ensi vont cil críant adés. [616a]

Et li boin i fierent de prés,

Mais li coart vont reculant. 4196

Fìamain eí Galois et Normant  
I fíerent bien tot dessemons,

Desconfissant vont les Bretons.

Par Tesfort sous as noirs escus 4200

Les ont jai bien prés embatus.

En lices jai fussent entré,

Qant estes vos Cliget armé

D’unes armes ki valent mout; 4204

Et fiert un chevalier k’i tout  
L’a de la sele jus levei  
Et jus a la terre boutei.

Ou k’il tome, voie ii font 4208

Tuit cil ki plus renomei sont,

Car nuns ens arsons ne remaint,

Ce Cligés de plain cop Testaint.

Tost en a tresbuchié tez dis, 4212

Qui mout ont as annes grant pris.  
262

m

toute la campagne est remplíe d’éclat. Là vous auriez pu  
cincndre des tambours et des flûtes en guise de réjouissance. Les  
courageux ressentent de la joie et de la hardiesse, les lâches  
trembient de peur, car le fracas de la bataille est là si fort sur les  
casques, sur les boucliers brillants, qu’on ne peut y entendre que  
I ics coups. Les serviteurs et ies valets se mettent à crier dans

l'enceinte du tournoi: « Avancez, hommes d’armes, avancez !  
\nx dames, chevaliers, aux dames ! Celui sur qui tombera le  
biâme aujourd’hui ne sera jarnais digne d’amour. Que chacun se  
souvienne de son amie ! »

(4194) C’est aínsi qu’ils sont à ce moment-là en train de faire  
i'annonce du combat. Et les vaiiiants y frappent de près, mais les  
)âches se mettent à reculer. Les Flamands, ies Galiois et ies  
Normands y frappent bíen à 1’i.mprovìste, ils sont en train de  
vaincre les Bretons. À cause de l’ímpétuosité de ceux aux  
ooucliers noirs, ils se sont déjà précipités tout contre eux. Iis  
aient déjà entrés dans les iices, quand voilà venir Cíigès  
cquipé de ses annes qui sont de très grande vaieur; et il frappe  
un chevalier qu’il a compièíement fait tomber de la selie et qu’il  
a jeté par terre. Où qu’il ailie, tous ies chevaliers les plus  
renommés lui font un passage, car personne ne reste dans les  
arçons si Cligès î’anéantit d’un coup puissant, 11 a rapidement  
fait tomber dix chevaliers, qui ont une grande réputation aux  
armes.

Tant rustes colp i a donez  
Qu’il a les fuíans arrestez.

Biaudouz le voit, vers iui s’aproche. 4216

Le bon destrier ke pas ne cloche  
Fiert des esperons, et cil saut.

Et Cligés ki pas ne li faut,

Com cil kí ne redoute poínt, 4220

Le boin destrier contre iui point

Et fiert si parmi ia crois blanche

Que si com une seche branche

Frosse sa lance jusqu’au poing. 4224

Et cil ki bien fiert a besoig

Refiert Cligés par mi. l’escu

De sa lance ke grosse fu,

Et. fors k’eie ne pot ploier, 4228

Que desouz Ciigés le destrier  
Fait acropir, ou vuelle ou non,

Et Ciigés chiet sor le sablon. [6î6b]

Ains ke c’en íue li chevaus, 4232

Le prent Biaudouz et dist; « Vassaus,

Remontez ! C’il íust aioigniés  
Un pou, bien tost perdu l’usiez. »

Puis ke Cligés fust remontez, 4236

Est d’autre part venuz armez  
Mout richement mes sire Yvains.

Ne rois ne quiens ne chastelains

Ne porte muez ces gamemens. 4240

Et ces chevalz n’est mie lens,

Qu’il cort plus tost que sers par iande.

Fous est ki nul meillor demande ;

S’est il vassaus en maínt estour 4244

Provez c’om ne seit nui meillour.

Avuec lui vient Calogrenans,

Uns chevaliers prouz et vaíllans.

Níés est Yvain, si l’a mout chier, 4248

Car ìl fait forment a prìsier.

II y a donné tant de coups vigoureux qu’il a arrêtés ceux qui  
s’enfuyaient. Beaudoux le voit, il s’approche de lui. II éperonne  
le puissaní chevai de combat qui ne boite pas, et celui-ci fait un  
saut. Et Cligès qui ne se dérobe pas à Beaudoux, comme  
quelqu’un qui n’a pas de crainte, éperonne le puissant cheval de  
combat contre son adversaire et frappe au milieu de la croix  
blanche, si bien qu’ií fracasse sa lance jusqu’à la poignée comme  
une branche sèche. Et celui qui frappe fort par nécessìté refrappe  
( ligès au milieu du bouclier au moyen de sa lance qui était  
grosse, et qui ne pouvait plier; il a fait se baisser le cheval de  
i ombat sous Cligès et, qu’il le veuille ou non, Cligès tombe sur  
Ic sable. Avant que íe cheval ne s’enfuie, Beaudoux I’attrape et a  
dit: « Homme noble, remontez à cheval i S’il s’était un peu  
cloigné, vous l’aurìez bien vite perdu. »

14236) Après que Cligès est remonté à cheval, mon seigneur  
Yvain est arrivé équipé de façon írès fastueuse d’un autre côté.  
i roi ni comte ni châtelain ne porte mieux ses équipements. Et  
>n cheval n'est pas lent, car iî court plus vite qu’un cerf à  
(ravers la lande. II est déraisonnable celui qui cherche à se  
mesurer à un meíîleur chevalier : dans de nombreux combats, il  
s'cst montré comme un homme d’armes dont on ne connaisse de  
mcilíeur. Avec lui vient Calogrenant, urt chevalier courageux et  
vaillant. II est le neveu d’Yvain, qui le tient fort en affection, car  
il est très apprécié.

« Sil chevaliers est mervillous,  
Fait Calogrenans de Biaudouz,

En luí avons nos mal voisin.

Ne sai k’il en iert en la fin,

Mais je voudrai, ce il vos siet,

A lui joster. C’il me mechiet,  
Pensez aprés de moi vengier. »

A cest mot broche le destrier  
Et fiert Biaudouz par tel aïr  
Que sor l’escu li fait croissir  
Sa lance et voler en tronsons.

Cil refiert lui ke les talons  
Li fait tomer desor la teste.

Mes sire Yvains plus ne s’arreste :  
Ains fiert Biaudouz de plain eslais  
Ou fort escu par mi les ais  
Q’au cop de sa lance frarine  
Sor l’arson darriere l’enclíne  
Et la roide lance planee  
Est jusqu’a poíg esquartelee.

Au contremont devers les nues  
En volent les pieces menues.

Et cil ki pas ne sout soi faindre  
Au plus fort k’il le pot enpoindre  
Refiert Yvain par mi le pis  
Qu’il ne li boins chevaus de pris  
Ne pourent le dur colp sofrir  
K’a terre ne l’estut venir.

Li sires et li destriers sont  
Versei l’un sor l’autre en un mont.  
Or gist li oncles et li niez,

Li uns sor l’autre tresbuchiez.

Tez cuide bien vengier autrui  
Que la perde revient sor lui.  
Chascuns a son cheval repris :

Si ce sont ou tornoi remis.

4252

4256

4260

4264

4268

4272

4276

4280

4284

• ( e chevalier est impétueux, dit Calogrenant à propos de  
Uc.iadoux, en lui nous avons un redoutable voisin. Je ne sais pas  
u' qu’ìl en adviendra pour fïnír, mais je voudrai, si cela vous  
convient, jouter contre lui. Si cela toume mal pour moi, faites en  
sorte de me venger. » Sur ce propos, il pique des éperons le  
chcval de combat et frappe Beaudoux avec une telle vigueur  
qu’il lui fait briser sa lance sur le bouclier et la fait voler en  
morceaux. De son côté Beaudoux frappe si bien Calogrenant  
qu'il lui fait passer les talons au-dessus de la tête. Mon seigneur  
'i \ ain ne retient pas davantage son effort: au contraire, il frappe  
Beaudoux de toutes ses forces sur le bouclier solide au milieu  
dcs plaques de bois de sorte qu’au moyen du coup de sa  
mauvaise lance il fait pencher son adversaire sur l’arrière de  
i'areon et que la rude lance polie est fendue jusqu’à la poignée.  
L.es petits morceaux volent en l’air du côté des nuages. Et celui  
qui n’avait pas l’habitude de manquer de courage frappe à  
nouveau Yvain au milieu de la poitrine avec le plus de force  
qu'il peut l’attaquer, de sorte que ni lui ni le bon cheval de  
\ aleur n’ont pu supporter le rude coup qui n’a pas dû toucher la  
tcrrc. Le seigneur et le cheval de combat sont abattus Tun sur  
i'autre en un tas. Maintenant l’oncle et le neveu sont couchés,  
remersés l’un sur l’autre. Tel pense bien venger autmi que le  
prcjudice se retoume contre lui. Chacun a repris son cheval: ils  
sont retoumés au toumoi.

Robert de Blois, Biauàouz, éd. J. Ch. Lemaire

Ens lices fii delez le roi  
Erec, resgarde le tornoi.

« Par foi, fait il, ne sai ke c’est 4288

De cest chevalier : grant conquest  
D’onor a fait et hui et hier.

Volentiers l’aîaisse essaier,

Mais je ne cuit ke nuns c’en lowe. 4292

Si com li espriviers l’alowe  
Destroint, il ces chevaliers toz ;

Et de ce fait il mout ke prous,

Que toz sous k’il abat aquite. 4296

- Sa proesse n’est pas petite,

Fait li rois. De ce durement  
Me merveil ke nuns ne ce prent  
A ìui; tant vaille por joster 4300

Q’au departir c’en puist vanter.

Ce poise moi, c’il muet de ci  
Tant ke j ’aie son nom oï.

- En aventure soit del tout, 4304

Fait Herec. De ce pas ne dout [617bj

C’om ne le teigne a couardie  
S’aus autres ne faz compaignie.

Au moins rna lance i briseraí; 4308

Si je chiés, plus n’i perderai  
Ne jai n’en gaberont li autre. »

Tantost c’en va lance sor fautre

Et fiert Biaudouz tot sans menace 4312

Que de sa lance en mi la place

Fait voler les tronsons menus.

Biaudouz, ki n’est crollés ne mus,

Refiert lui droit soz le menton 4316

Q’a terre l’abat a bandon.

Tantost met au chevai la main,

Si li a rendu par le frain.

(4286) Dans les iices Érec était à côté du roi, il observe le  
toumoi. « Par ma foi, dit-il, je ne sais ce qui se passe au sujet de  
chevalier: il a beaucoup conquís d’honneur aujourd’hui et  
hicr, J’iraís volontiers l’éprouver, mais je ne pense pas que  
quelqu’un s’en félicite. Comme l’épervier poursuìt l’alouette, il  
poursuit tous les chevaliers ; et à ce propos il agit de manière  
plus que sage, car il délivre tous ceux qu’il abat. - Sa prouesse  
n'est pas de peu de valeur, dit le roi. Je m’étonne vivement que  
pcrsonne ne s’en rende maître; il a tant de valeur à la joute  
qu’au moment de se séparer il pourrait en tirer vanité. Cela  
m'afflige s’il part d’ici sans que j’aie entendu son nom.

(4304) - Peut-être le cache-t-il tout à fait, dit Érec. Je ne crains  
pas que i’on ne considère comme une lâcheté si je ne m’associe  
pas aux autres. J’y briserai au moins ma ìance ; sì je tombe, je  
n'v perdrai pas davantage et les autres ne s’en moqueront  
nullement. » Aussitôt, il part la íance pointée et frappe Beaudoux  
saits nuîíement le menacer de sorte qu’au moyen de sa lanee íl  
fait voler les petits morceaux au mílíeu de la place. Beaudoux,  
qui n’est pas secoué et qui ne bouge pas, le frappe pour sa part  
droit sous ie menton et l’abat totalement par terre. Aussitôt il met  
)a main sur ìe cheval et le lui a rendu en tendant ie frein.

Ensì ne fíne toute jor. 4320

Celui ki de plus grant valor  
Li semble estre requiert ançois,

Ains le vesprê en a vint trois

Abaitus, dont li moins prisiez 4324

Est mout as armes asauciés.

Et kant li cemble k’il soit tart,

Devant les autres c’en depart.

Uns escuiers prent lor escus, 4328

Si les cuevre por[[8]](#footnote-8) ce ke nuns  
Ne die : « En cest ostel entrerent  
Cil ki les noirs escus porterent. »

Puis sont ii autre departi, 4332

Mais ansois ont entr’ous plevi  
Q’aincore revanront arrier  
Demain au main por tomoier.

Et quant li rois est descendus, 4336

Querre fait ceus as noirs escus  
Par toz les ostés de la vile.

Mais nes qu’il íussent a Saint Gile

N’en puet nuns noveles savoir. 4340

« Grans merveìlles en puis avoir,

Fait li rois, k’il sont devenu.

Foi ke doi Deu et sa vertu,

Li cuers me dist, et je ie croi, 4344

Que c’est Biaudouz ki del tomoi  
En porte le pris hier et hui;

Ausi bien eûssíens de lui

Oï parler com de Biaudouz, 4348

C’il fust autres, tant par est proz.

Et por ce c’om nel puet trover,

Ce fait il tot de grei celer.

- Par foi, fait Gauvains, qui k’il soit, 4352

II est bons chevaliers adroit:

Si vaut autant sa cortesie

(.4320) De cette manière, la joumée ne s’achève pas tout à íait.  
Uoaudoux attaque d’abord celui qui paraît être de plus grande  
■valeur. Avant le soir, il en a abattu vingt-trois, dont le moins  
cstimé est très magnifié dans Texercice des armes. Et quand il  
!ui semble qu’il est tard, il quitte le toumoi avant les autres  
corabattants. Un écuyer prend leurs boucliers et les recouvre,  
afm que personne ne dise : « Dans ce logement sont entrés ceux  
qui ont porté les boucliers noirs. » Ensuite les autres s’en sont  
alics, mais auparavant ils ont juré entre eux qu’ils reviendront  
encore le lendemain matin pour jouter. Et quand le roi est  
descendu de cheval, il a fait chercher ceux qui portent des  
boucliers noirs dans tous les logements de la ville. Mais avant  
qu'ils soient à Saint-Gilles, personne ne peut avoir  
d'informations à leur sujet. « Je peux avoir de grandes surprises,  
dit le roi, à propos de ce qu’ils sont devenus. Par la foi que je  
dois à Dieu et à sa vertu, mon cceur m’a dit, et je le crois, que  
e'cst Beaudoux qui emporte le prix du toumoi hier et  
aujourd’hui. Nous aurions bien entendu parler de lui comme de  
mudoux, s’il avait été un autre, tant il est vaillant. Et parce  
ciii’on ne peut le trouver, ìl se cache sûrement à dessein. - Par  
pa foi, dit Gauvain, quí qu’íl soit, il est un bon chevalìer plein  
d’adresse : sa manière courtoise d’agir

[618a]

Bien prés com sa chevaierie,

C’onkes mais nul faire ne vi  
Ce k’il fait ne parler n’oï,

* Voírs est, fait Keus li senechaus,

Que mout est vaillans li vassaus ;

Mais au noir hamois le mescroi  
Qu’il ne soit pas de bone loi;

S’en son escu cele crois n’ust,

Je cuidaisse ke maufez fust.

Et de tant vos voil afier  
Qu’il ce fait as arsons lier.

Et tot par veritei le sai,

Car hui matin, kant je jostai  
A lui, fust il jus tresbuchiez  
S’il ne fust as arsons íiez.

Mais vos, dans Gauvains, par mon co 1,

Ne doit on pas tenir por fol,

Qant si bien vos avez gardé  
Qu’aincor ne l’avez encontré ?

Souèf ce garde de folie  
Cil ki par autrui ce chastie.

* Dans Keus, dans K.eus, respont Gauvains,  
  Tant avez dìt ke premerains

Vueil estre au tomoi comencier  
Demaín, mais vanter ne m’en quier.

Ce li vasaus au noir escu  
Me requiert, a pris m’iert tenu  
De lui atendre ; et ce je chiés,

Jaì n’en cerai trop corresiez,

Que j’avrai coinpaignons assez,

Des millors, des plus alozés. »

Mout ont la nuit de luí parlé  
Et l’ondemaìn sont tuìt armé,

4384

4380

4376

4372

4368

4364

4360

4356

équivaut quasiment à sa valeur chevaleresque, car jamais je n’ai  
vu personne faire ce qu’il a accompli et je n’en ai pas entendu  
parler. - II est vrai, dit le sénéchal Keu, que cet homme d’armes  
est très vaillant; mais je le soupçonne au vu de son équipement  
noir de ne pas être de la bonne religion; s’il n’avait eu cette  
croix sur son bouclier, j’aurais pensé qu’il était un diable. Et je  
veux vous assurer en outre qu’il se fait lier à ses arçons. Je le  
sais comme une ehose vraie, car ce matin, quand j’ai jouté contre  
lui, il serait tombé par terre s’il n’avait pas été lié aux arçons.  
Mais vous, seigneur Gauvain, par mon serment, ne doit-on pas  
vous teniî pour irraisonnable quand vous avez sì bien pris garde  
de ne pas l’avoìr encore rencontré ? II se protège facilement  
d’une folie celui qui s’instruit avec l’aide d’autrui. - Seigneur  
Keu, seigneur Keu, répond Gauvain, vous en avez tellement dit  
que je veux être le premier pour commencer le tournoi demain,  
mais je ne cherche pas à m’en vanter. Si le combattant au  
bouclier noir m’attaque, je serai obligé de porter mon attention  
vers lui pour le prix, et si je tombe, je n’en serai pas trop vexé,  
car j’aurai beaucoup de compagnons, parmi les meiîleurs, les  
plus estimés.

(4386) IIs ont beaucoup parîé de lui au cours de la nuit et le  
lendemain, ils sont tous pourvus de leurs armes

Si vont tuit en la praerie.

Et kant Biaudouz ot messe oïe,

En lor osteus faìt envoier,

Por lor hamois apamillisr,

Qu’il ne vuet c’une fois joster  
Au tomoi, puis c’en vuet aler.  
Aprés luí fait le double escu  
Porter ; et quant il sont venu  
Au tomoi, a son col ie pent.  
Devant les autres en prezent,

C’en vient de joster aprestez.

Jai c’est del renc de lai sevrez  
Gauvains por la place porprendre.  
Et Biaudouz n’i vuet plus atendre,  
Ains fíert des esperons trenchans ;  
Et Ií destriers fors et corrans  
S’en va com carriaus ki destent.

Et li chevaus Gauvain poiprent  
Les saus encontre grans et larges.  
Andui fíerent par mi ies targes  
Si k’eles sont des cols volees.

Et celes sont jus colees  
Par mí les cropes des chevas,

Qui rompent cingles et poitraus ;  
Et li estrier et li arson  
Rompent et froìssent a bandon.  
Sans ce ke soient mout blecié,  
Sont ambedui jus tresbuchié.

Et sachiez, c’ìl c’entreconusent  
Por un marc d’or fín josté n’usent.  
C’en pora liez estre Gauvains,  
Qant il savra k’ìl iert certains  
Que ces fiz est lí pîus vaillans  
Aprés lui ki soit a son tens.

Et cil en redoít estre liez,

Qant au meìllor est presïez.

Por ce chascuns merveilles out

4388

4392

4396

4400

4404

4408

4412

*4416*

*4420*

4424

et se rendent tous sur la prairie. Et quand Beaudoux a entendu la  
messe, il fait savoir dans les logements des jouteurs, en vue de la  
préparation de leur équipement, qu’il ne souhaite jouter qu’une  
seule fois au toumoi, qu’ii veut ensuite s’en aller. Derrière lui, il  
fait porter le double bouclier; et quand ils sont arrivés au  
toumoi, il pend le double bouclier à son cou. En présence des  
autres, il se présente prêt à jouter. Déjà, Gauvain s’est séparé du  
rang d’en face pour investir la place. Et Beaudoux ne veut plus  
attendre là, mais ìi pique au moyen de ses éperons pointus. Et le  
cheval de combat puissant et rapide part comme un carreau qui  
s’élance. Et le cheval de Gauvain franchit l’espace d’en face par  
de très grands bonds. Tous deux frappent au milieu des boucliers  
si bien que les écus volent en l’air hors des cous. Et ils sont  
précipités vers le bas au milieu des croupes des chevaux,  
lesquels déchirent les sangles et les parties avant du harnais ; et  
les étriers et les arçons se cassent et se rompent avec  
impétuosité. Sans être fort blessés, les adversaires sont tous les  
deux tombés par terre. Et sachez que, s’ils s’étaient l’un et  
i’autre reconnus, ils n’auraient pas jouté pour le prix d’un marc  
I’or pur. Gauvain pourra être joyeux quand il saura qu’il est  
;ertain que son fíls est le plus vaillant chevalier après lui à son  
époque. Et de son côté Beaudoux doit être heureux quand il est  
ìpprécié comme le meilleur. C’est pourquoi chacun s’est étonné

Qui est qui cest cop ferir pout,

Car chascuns pense bien et dist  
C’onkes mais si fort colp ne prist.  
Mais tost sont andui remonté.

Et li rois a Biaudouz mandeì  
Qu’il veigne a lui, ne ie laist mie,  
Par amors et par cortesie ;

Mais onkes ne ce pot haster  
Li messaiges tant ke trover  
Le puist19, si tost c’en est partis,  
Si c’est en son droit chamin mis  
Vers Londres ou tout son hamois.  
Mout c’en est mervilliez li rois.

Et cil ki ont l’escu trovei  
L’ont Gauvain et le roi moustrei,  
Si dient tuit: « Ce fu Biaudouz !  
Mout nos a bien engigniez touz.

Si fu il, voirement si fu,

Savoir le puet on par l’escu,  
C’onkes ne fu chevaliers nuns  
Fors lui ki portaist douz escus. »

Tantost est li tomoís remez,

Et ii rois Artus est entrez  
Et touz ces hamois le matin  
Vers Londres en son droit chamin.  
Mais Biaudouz est davant venuz,  
A son hostel est descendus  
Et bien commande a toz et prie  
Que jaì riens de Ìuì nuns ne die.

La nuit ce font andui baignier  
Et tot a lor voloir aisier.

Li roìs aprés vint l’ondemain.

Et kant Amie vit Gauvain,

4428

4432

4436

4440

4444

4448

4452

[61

4456

19 PUL Le puis si

Texte et traduction

au sujet de celuì qui a pu frapper ce coup, car chacun pense bien  
et a dit que jamaìs l’adversaire n’a pris un coup aussi fort. Mais  
ils sont tous ies deux rapidement remontés à cheval. Et ie roi a  
demandé à Beaudoux de se rendre auprès de iui par amour et par  
courtoisie, et qu’iî n’y manque pas; mais à aucun moment le  
messager n’a pu poursuivre sa tâche avant de pouvoir  
trouver Beaudoux ; il est parti très vite, a emprunté ie chemin  
dìrect vers Londres avec tout son équipement. Le roi s’en est fort  
ctonné. Et ceux qui ont trouvé ie boucìier l’ont montré à Gauvaìn  
ct au roi, et disent tous : « C’était Beaudoux ! II nous a tous bien  
trompés. II a été ici, il a vraiment été ici, on peut le savoir grâce  
..i bouclier, car ii n’y a jamaís eu aucun chevalier qui ait porté  
deux bouciiers à part lui. »

(4446) Aussitôt, ie toumoi a cessé, et ie roi Arthur est  
directement partí ie matin avec tout son équipage vers Londres.

tais Beaudoux est arrivé avant, il est descendu à son logis et  
rocommande bien à tous et demande que personne ne dise rien à  
son sujet. La nuit, ils prennent tous les deux un bain et se font  
itisfaire pieinement à leur volonté.

(4456) Le roi est arrívé ensuite, le lendemain. Et quand Amie a  
■ iGauvain,

Tantost demande ou Biaudouz soit.  
II li respont k’il ne savoit.

4476

4472

4468

4464

4460

Mais bien li a dit et contei  
Coment ait au tomoí esté  
Et comment ce parti de la  
Que nuns ne sout ou il aia.

« Par Deu, sire, respont Amíe,

De ce ne doutez vos ja mie  
Qu’il est venuz ou jai vanra,

Car cele k’il espousera  
Est jaì venue. Saichiez de voir  
Que par biautei et par savoir  
Porte sor totes femes pris. »  
Gauvains s’en est mout esjoïs ;

Et li rois atant leans entre  
Qui dolant cuer avoit ou vantre  
Et mout par estoit irascus  
Qu’il ne sout qu’estoit devenuz  
Biaudouz. Por lui reconforîer  
Li volent Bìautei amener.

Mais jai l’avoit Biaudouz mandee  
Priveement a recelee,

C’en fu venue a l’ostel la. 4480

Et Biaudouz eomandé li a  
Qu’ele soít tost apairilliee.

Et cele ne c’est pas targiee :

Atornee c’est richement, 4484

Et ces puceíes ausiment  
Mout richement fait atomer.

Les noveîes au roi conter

Quarante chevaliers envoie 4488

Davant. Puis c’est mis en la voíe

Un pou aprés sans plus il trente [620a]

Dont chascuns moìnne bele et gente

Par la main ou dame ou pucele. 4492

Par tout seit on ja la novele

Que Biaudouz vient; por ce s’amassent

elle demande aussitôt où se trouve Beaudoux. II îui répond qu’il  
ne sait pas. Mais il lui a raconté par le menu comment Beaudoux  
a été au tournoì et comment il en est parti sans que persomie  
n’ait su où il allait. « Par Dieu, seigneur, répond Amie, n’ayez  
aucune hésitation au sujet du fait qu’il est venu ou qu’il viendra  
sous peu, car celle qu’il va épouser est déjà arrivée. Sachez en  
vérité qu’elle l’emporte sur toutes ies femmes par sa beauté et  
par sa sagesse. » Gauvaín s’est fort réjoui à ce propos ; et à ce  
moment le roi entre là, lui qui avait dans la poitrine un cceur  
tríste et qui était extrêmement chagrin de ne pas savoir ce  
qu’était devenu Beaudoux. Pour le réconforter, ils veuient lui  
arnener Beauté. Mais Beaudoux l’avait déjà fait venir dans le  
plus grand secret, et elle est venue là au logement. Et Beaudoux  
lui a ordonné d’être bien vite préparée. Et elle ne s’est pas mise  
en retard: eîle s’est habillée avec luxe, et elle fait également  
habiller ses suivantes très fastueusement. Auparavant, elle  
cnvoie quarante chevaliers apporter au roi la nouvelle (de leur  
venue). Ensuite, peu de temps après, ils se sont mis en route à  
trente seulement, parmi lesquels chacun mène par la matn une  
ilame ou une jeune fîlie beile et noble. Partout, on sait déjà la  
nouvelle de l’arrivée de Beaudoux ; c’est pourquoi ies gens se  
réunissent

r:v

La gens as huis par ou cil passent.

Si dient tuit: « C’est ii premiers !

Hé Deus ! com est biaus chevaiiers !  
Et de la pucele k’il moinne  
Ne porroit on par nule painne  
Sa grant biautei. descrire toute.

S’or fust Amie en cele route,

Tout le bien petìst om trover  
Que Deus voít a feme doner ! »

Ensi vont tant k’il sont venu  
La sus devaní le roi Artu.

Bien sont avuec lui tel dis cent  
Chevalier qu’au mien escient  
Qui tot le monde cercheroit  
Tant de si boins ne troveroit.

Sí fu venue îa roïne

Et Amie ki enlumine

De sa biautei kant k’est entor,

Si com li selous fait le jor.

N’i remaint joules ne chenus  
Ne soit en la sale corrus,

Car chascuns desirans estoit  
De vêoir celui ki venoit.

Et kant il est leenz entrez,

Ançois k’il les ait saluez,

Li est sa mere au col corrue,

Et tout en plorant le salue.

Entre ces bras le prent li rois,

Si Ta baisié plus de set fois.

Gauvains mout doucement I’embrace  
Tel joie a k’it ne seit k’il faice.

La roïne en refait tel joie  
Que deviser ne la porroie.

Ciì ki de Gales venu estoient  
Avuec lui sor touz le conjoient;

La pucele n’oblïent mie

4496

4500

4504

4508

4512

4516

4520

4524

4528

aux portes par où passent les chevalìers. lls disent tous : « C’est  
le premíei' 1 Eh Dieu ! quel beau chevalier ! Et on ne pourrait  
sans faire d’effort décrire Ia grande beauté de la jeune fiíie qu’il  
emmène. Si c’étaít Amie sur cette route, on pourrait trouver tout  
le bien que Díeu veut donner à une femme. » Ils font route  
jusqu’à ce qu’ils sont arrivés là-haut devant le roi Arthur. II y a  
bien dix centaines chevaliers qui accompagnent le souverain et,  
selon mon estime, celui qui en chercherait de pareils par le  
monde entier n’en trouverait pas d’aussi bons. La reine est  
arrivée, ainsí qu’Amie qui illumine de sa beauté tout ce qui est  
autour d’elle, comme le soleil crée le jour. Ni jeune ni vieux ne  
rcste là et ne se précipite vers la salle, car chacun désirait voir  
cclui quì arrivait. Et quand Beaudoux est entré là, avant qu’il les  
ait salués, sa mère lui a sauté au cou et le salue tout en pleurant.  
Le roi le prend dans ses bras et luí a donné plus de sept fois un  
baiser. Gauvain le prend très doucement dans ses bras : il  
éprouve une telle joíe qu’il ne sait que faire. De son côté, la reine  
manifeste une satísfaction telle qu’on ne pourrait la décrire.  
í eux qui étaient venus avec lui du pays de Galles le traitent plus  
que les autres avec courtoisie; ils n’oublient pas la jeune  
demoiselle

Que mout ne l’aíent cotijoïe.

Des autres toz tel joie font  
Que cii amervillié c’en sont,

Et mout sont tuit lié et joious  
Qant sevent le voir de Biaudouz,

Que par tout est dit et conté,  
Coument ait au tomoi esté  
Et ke ce fu il et li dux,

Quí porterent ies noirs escus.  
N’onkes nuns hom faire ne vit  
La proesse ke Bìaudouz ílst.

Quant Biaudouz fut a cort venus,  
Grant joie en fist !i roís Artus ;

Li autre tuit20 grant joie en fírent.

Toz sous ke prison ce rendirent  
Au roi de par lui, i trova.

Et li roís toz les aquita,

Mais departir nes laisse mie  
Tant ke la cors soit departie.

A grant joie encemble cejoment  
Et contre la feste s’atomení.

Et Gauvains a tout atomet  
Qu’encemble ceront coroné  
II et ces filz. Or sont il troi  
Qu’a la corî ceront novel roi.

Et bien tost i sera li quars,

Car cii ki n’est mie couars  
De faire honor ne pas n’oblie  
Ne iargesse ne cortesìe  
A un consoii le duc apele,

Les dous contes et la pucele  
Et des autres bien vint sis,

Les pius haus homes del païs.

« Signor, je saì bien de mon pere [...]

20 PU a. truit gr. (L)

4532

4536

4540

4544

4548

4552

4556

4560

*4564*

1. PL racoree ; U ratoree [↑](#footnote-ref-1)
2. PU ke mq. (L) [↑](#footnote-ref-2)
3. PU Ce k’ilne(L) [↑](#footnote-ref-3)
4. Pki plaie cent (L) [↑](#footnote-ref-4)
5. P esmaie (UL) [↑](#footnote-ref-5)
6. PUL ne descent [↑](#footnote-ref-6)
7. P r. amez (UL) [↑](#footnote-ref-7)
8. PU c. pro ce (L) [↑](#footnote-ref-8)